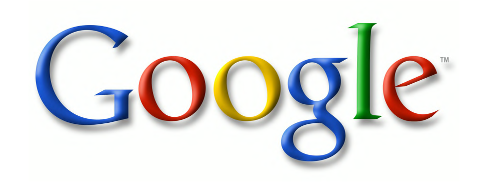
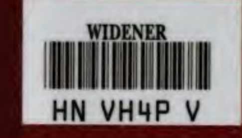
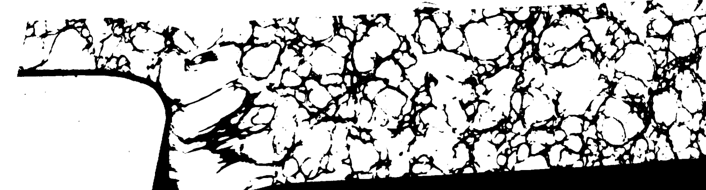






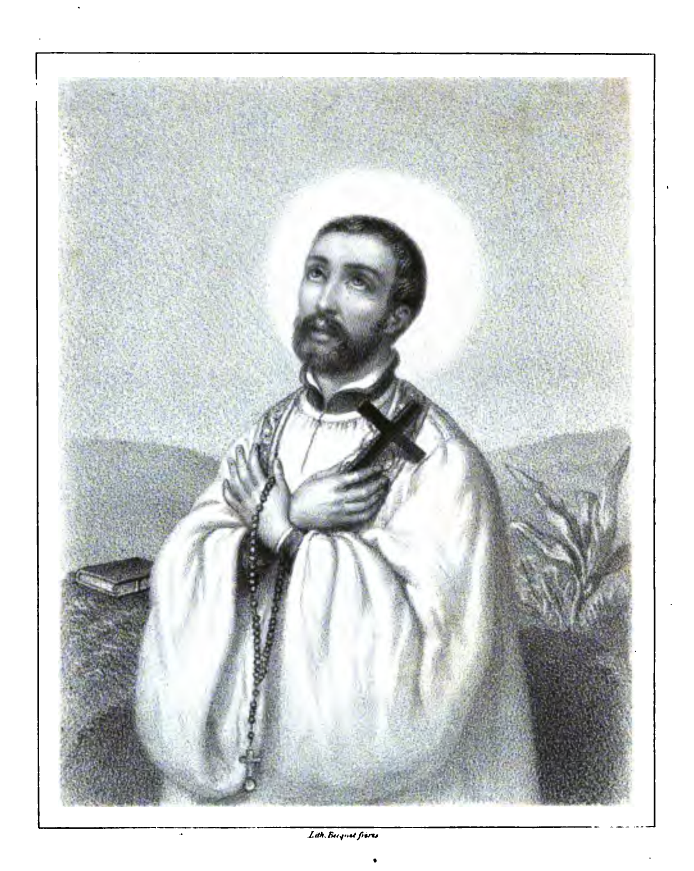


E. G. Stillman
1917

HISTOIRE

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER



Lith. Becquet frères

S. FRANÇOIS DE XAVIER.

« L'absence de la Croix est l'absence de la vie. »

francisco

1857

HISTOIRE

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

Apôtre des Indes et du Japon, Protecteur de l'Orient,

Accompagnée de nouveaux documents et d'un rapport

DU R. P. ARTOLA, S. J.,

Sur l'état actuel du château et du crucifix miraculeux de la chapelle de Xavier.

Par J.-M.-S. DAURIGNAC,

Auteur de l'HISTOIRE DU B. P. CLAVER.[1]

-∞-

TOME PREMIER.

-∞-

PARIS.

AMBROISE BRAY, ÉDITEUR

RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

1857

A

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

APÔTRE DES INDES ET DU JAPON

PROTECTEUR DE L'ORIENT

Hommage de reconnaissance,

J. M. S.

INTRODUCTION

La Providence se sert quelquefois, pour l'accomplissement de ses œuvres, d'instruments dépourvus de grandeur, au moins apparente, et de mérites éclatants dans l'ordre des idées humaines; il semble alors qu'elle veuille faire ressortir davantage, à nos yeux, cette toute-puissance qui se joue des obstacles et se plaît à travailler sur le néant et avec rien. Mais il entre aussi dans les conseils de Dieu de prendre, parfois, pour ses auxiliaires, des hommes doués de grandes qualités naturelles; alors l'œuvre divine nous paraît reposer sur des fondations dues à la main de l'homme; Dieu semble, en quelque sorte, partager les rôles entre lui et sa créature, et nous voyons des saints joindre à l'éclat de leur sainteté l'éclat de leur

naissance et le prestige des plus brillantes qualités.

Telle a été la destinée de l'illustre François de Xavier.

Les dons de la grâce ont apparu dans ce vase d'élection relevés par les plus rares perfections de l'esprit et du cœur, par des mérites et des grandeurs héréditaires, et enfin, par ce je ne sais quoi d'incomparable que produit, dans une existence humaine, la rencontre de toutes les noblesses et de toutes les vertus. En fait de beauté morale, je n'en sache pas de plus incontestable que celle-là; et, même dans ce temps où l'égoïsme semble avoir amoindri toutes nos facultés, jusqu'à celle de l'admiration, nous ne pouvons passer indifférents devant l'homme qui nous apparaît revêtu de la multiple consécration imprimée à sa personne par les dons du ciel réunis à ceux de la terre. La vie des saints, on ne saurait le méconnaître, présente souvent ce double aspect : d'une part, le côté humain, c'est-à-dire ce qui distingue et rapproche de nous, dans l'ordre naturel, l'homme qui tient de l'ange; d'autre part, le côté divin, c'est-à-dire le travail de la grâce, à l'aide duquel se construit l'édifice merveilleux que l'on nomme la sainteté. Puisqu'il en est ainsi, nous ne devons pas séparer ce qui est uni dans la pensée de Dieu : l'homme et le saint;

nous devons comprendre qu'une poitrine peut battre, qu'une âme peut être animée à la fois par le souffle qui vient d'en haut et par les influences heureuses d'ici-bas.

Les vies de nos saints écrites jusqu'à ce jour, ont-elles toutes suffisamment reproduit ce double point de vue? En voyant, en général, la sainteté rendue pour nous si peu sympathique, si peu familière, et l'accueil indifférent qui est fait, même par des chrétiens, à l'histoire de leurs saints vénérés, on nous permettra d'exprimer quelque doute à cet égard. Il faut s'en affliger, mais il faut aussi en chercher la cause et tâcher d'y remédier. Peut-être les écrivains catholiques se sont-ils contentés trop souvent de nous montrer le côté surhumain, j'allais dire purement mystique de la sainteté, et ont-ils trop laissé dans l'ombre l'épanouissement, — bien plus accessible pour nous, et non moins intéressant dans l'économie du plan providentiel, — de ces dons de la nature, qui ne sont pas, il est vrai, la vie transfigurée, mais qui y préparent et lui servent de piédestal. Il en est résulté des confusions et des malentendus, contre lesquels les chrétiens doivent avoir à cœur de réagir. Il importait d'éviter cet écueil dans une vie comme celle de François de Xavier, où rayonnent à la fois les beautés

surnaturelles et les grandeurs humaines; dans cette vie qui s'ouvre au sein de l'opulence et à la cour du souverain, pour aller s'achever dans l'isolement et le sacrifice, sur un rocher désert de l'Orient; dans cette vie enfin, où l'éclat de la naissance et du talent semble n'être que le prélude de cet héroïsme chrétien qui poussera Xavier jusqu'aux extrémités du monde, et lui fera conquérir, mieux que César et Alexandre, des empires immenses, et mieux que des empires, des millions d'âmes! Car, si cette histoire est celle d'un admirable saint, l'homme nous y apparaît aussi avec une noblesse attrayante et une beauté aimable, qui commandent tout d'abord notre sympathie et nous prédisposent à mieux apprécier la sainteté qui couronne ce merveilleux ensemble.

Pour nous faire bien comprendre l'homme, l'histoire devait nous le montrer à l'œuvre, en dramatisant, par le dialogue et la mise en scène, le récit des faits, afin de nous les rendre plus familiers, et, pour ainsi dire, contemporains; il fallait que nous apprissions à aimer l'homme, comme nous sommes habitués à vénérer le saint.

Cette pensée a été comprise et réalisée par l'historien nouveau de saint François de Xavier, et, en le lisant, on se réjouit de voir que cette belle et noble figure

d'un des plus grands et des plus aimables saints, nous est enfin rendue. Si nous avons pris la plume, c'est pour rendre ici ce témoignage et remercier l'auteur.

Ce livre nous a fait éprouver quelque chose de cette joie que l'on goûte en retrouvant le portrait d'un noble ancêtre que le malheur des temps a trop longtemps dérobé au culte des siens. C'est qu'en effet, grâce à la forme vibrante du récit, il s'établit une sorte de communication électrique entre l'âme du saint et celle du lecteur; Xavier respire et vit dans ces pages destinées à le reproduire. Cette biographie oppose avec courage et succès aux séductions du mal, semées à profusion dans les romans contemporains, le suave et chaste attrait des vertus les plus éminentes dans l'ordre surnaturel. Enfin, dans François de Xavier, tel que ce livre le fait voir, nous avons reconnu l'antique et vraie sainteté de nos pères, laquelle s'avance dans la vie, non pas seulement appuyée sur les grâces d'en haut et l'œil élevé vers les régions célestes, mais encore, la main posée sur le cœur, c'est-à-dire appelant à son aide les forces vives de la nature qu'elle se garde bien d'étouffer, et dont, au contraire, elle développe l'essor en les transfigurant par leur consécration surhumaine. Voilà toute l'économie du plan divin, telle que Xavier l'a

réalisée, telle que cette histoire nous la déroule avec une simplicité touchante et une grâce de style qui nous attache et nous séduit presqu'autant qu'un roman, ou plutôt, mieux que le roman, car, ici, l'attrait de la forme s'unit à la plus exacte vérité.

L'auteur a eu l'heureuse inspiration de puiser abondamment dans la correspondance du saint[1], et de faire entrer un grand nombre de ses lettres dans l'enchaînement des faits qu'elles viennent animer et vivifier. Xavier lui-même nous raconte tous ses voyages et nous communique souvent ses impressions les plus intimes. Nous pénétrons ainsi dans la grande et sainte âme qui, débordant sans cesse autour d'elle en flots d'amour et de lumière, rayonnait du coin du monde où écrivait l'apôtre jusqu'aux régions lointaines où sa correspondance aboutissait.

On comprend les soins que demandait ce travail. Le bonheur avec lequel il a été accompli contribue, pour une bonne part, à la joie sereine et à l'attrayante physionomie de ce livre.

Disons aussi que la forme du dialogue[2] et les détails du récit ne sauraient soulever, dans l'esprit du

1. Nous avons employé la traduction de M. A. F. — Lyon, 1828. (*Note de l'auteur.*)

2. Dans les dialogues, les paroles de saint François de Xavier sont, en général, prises textuellement dans ses historiens, ainsi

lecteur, le moindre scrupule en ce qui touche l'exactitude des faits et l'intégrité de l'histoire du saint. L'auteur, en employant cette forme, n'a fait qu'adopter un genre aujourd'hui consacré, même pour l'histoire religieuse, par l'impulsion des plus graves autorités, et, dernièrement encore, de l'éminent auteur de *Fabiola*. Après un si imposant exemple, le biographe du grand apôtre de l'Orient n'a pas cru devoir hésiter à suivre la voie ouverte par l'illustre prélat. Déjà, il avait ébauché cette forme dans la vie du Bienheureux Claver, et ce premier essai ne pouvait que l'encourager à poursuivre ses efforts en ce sens. Puisse le besoin auquel répond ce genre d'histoire présager un succès sérieux à la vie que l'on va lire ! Puisse cet exemple être suivi par les écrivains catholiques qui comprendront les signes et les besoins de notre temps, et qui auront à cœur d'apporter à leurs travaux religieux cette actualité trop négligée jusqu'ici.

Nous ne terminerons pas cette introduction sans justifier la dénomination que nous avons employée déjà pour le saint apôtre dont nous saluons avec bonheur

que celles de saint Ignace; et dans le cas où nous n'en avons pas pris *la lettre*, nous en avons pris le sens. La vérité a été constamment respectée dans les dialogues comme dans les faits. (*Note de l'auteur*.)

la réapparition. Nous l'avons nommé *François de Xavier*. Qu'on ne s'étonne point de ce nom, et qu'on se garde surtout d'y voir une innovation. Ce n'est, au contraire, qu'un retour à l'ancien usage, puisque cet homme de Dieu, issu d'une des plus nobles familles de la Navarre espagnole, ne porta et ne signa jamais le nom de Xavier comme un prénom, mais bien comme un nom de fief,—joint à son nom originaire de Jasso d'Azpilcueta,—reproduit alors et depuis plus de deux siècles, dans chaque génération de cette illustre lignée, et transmis actuellement, par voie d'hérédité, au jeune duc de Grenade, dernier représentant de cette maison. Tous les papiers adressés à l'apôtre, et conservés jusqu'à ce jour, portent pour suscription: *Au Père maître Francisco de Xavier*. Enfin, tous les historiens portugais ou espagnols qui ont écrit les merveilles de son apostolat, l'ont appelé *Francisco de Xavier*. Le Père de Lucena, Portugais, qui écrivit cette histoire en 1598, c'est-à-dire à une époque presque contemporaine, l'intitulait: *Historia da vida do Padre Francisco de Xavier*[1]. Ce fait est d'ailleurs si incontesté en Espagne, que le *rapport* envoyé à l'au-

1. Cette histoire de saint François de Xavier, par le P. de Lucena, et dans laquelle ont puisé tous les historiens venus depuis, fait toujours autorité en Portugal et y est restée classique.

teur de cet ouvrage par le R. P. Artola, jésuite en résidence à Loyola, n'emploie que la dénomination de *François de Xavier*[1].

Aujourd'hui où l'on s'attache avec raison à rendre à chaque chose sa physionomie véritable et son caractère distinctif, pourquoi laisserions-nous s'éterniser cette mutilation d'une vérité historique contre laquelle s'élèvent des témoignages si irrécusables et si unanimes? La science héraldique vient aussi ajouter le sien. Il résulte des renseignements recueillis que les armes attachées, il y a plusieurs siècles, au nom et au fief de Xavier, subsistent encore actuellement, et attestent que la noblesse de la race n'a pas plus manqué au héros de cette histoire que la noblesse qui vient de

Notre travail était fini lorsque nous avons appris par un prêtre portugais qu'elle est écrite dans le genre dramatique, et qu'on « croirait lire un roman. » N'est-il pas remarquable que le saint ait donné la même inspiration pour la forme la plus populaire, à son premier historien et à celui qui vient à près de trois siècles de distance? (*Note de l'auteur.*)

2. Voir à la fin du deuxième volume. Ce rapport est précédé d'un document inédit qu'on ne lira pas sans intérêt et auquel nous avons conservé l'orthographe de sa traduction primitive; c'est la relation de la mort du saint écrite par un témoin oculaire. Nous avons reproduit aussi, à la fin de l'ouvrage, d'admirables et bien touchantes prières que saint François de Xavier faisait réciter à ses néophytes, et qu'il est impossible de lire sans émotion, tant on y sent les élans de son cœur tout brûlant d'amour pour Dieu, tout enflammé de zèle pour sa gloire.

(*Note de l'auteur.*)

Dieu. L'existence seule de ce blason est une réponse péremptoire aux objections que l'on pourrait tenter contre cette reprise de possession que viendra consacrer, nous l'espérons, l'usage, ce grand maître dans les choses de la vie humaine, aussi bien que le bon sens.

A. DE RICHECOUR,
Docteur en droit.

PREMIÈRE PARTIE

PARIS

(Avril 1506 — Novembre 1586.)

I

Par une des plus chaudes journées de juin de l'année 1533, un jeune homme, qui paraissait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans, montait précipitamment la *grand'rue de Saint-Benoît-le-Bestournet* [1], et semblait

1. Aujourd'hui rue Saint-Jacques. Le nom de *Saint-Benoît-le-Bestournet* lui venait alors de l'église Saint-Benoît, dont le maître-autel, tourné vers le couchant, contrairement à la coutume établie, l'avait fait appeler dès la fin du treizième siècle, Saint-Benoît-le-*Bétourné*, pour *détourné* ou *mal tourné.* Au commencement du seizième siècle, François Ier ayant fait agrandir la nef, on plaça l'autel dans le sens exigé, et l'église fut aussitôt appelée Saint-Benoît-le-*Bestourné*, pour *bistourné*, tourné deux fois, et par corruption *bestournet.* La rue subit également ce changement de nom, et finit par prendre celui de l'église des Dominicains. Cette église étant dédiée à saint Jacques, le peuple appela les religieux à qui le roi l'avait donnée *Jacobins;* et leur

oublier la sueur qui perlait sur son visage et le soleil qui dardait sur lui ses rayons de feu. Sa peau brune et ses cheveux d'un noir de jais accusaient un sang méridional; son pourpoint rayé, son haut-de-chausse bouffant et relevé prouvaient qu'il était au-dessus de la classe des artisans; mais l'absence de broderies et *enrichissement* sur ses vêtements témoignait qu'il n'appartenait pas à la noblesse. Il tourna dans la rue des Noyers, salua de sa toque en passant devant la chapelle de saint Yves [1], et apercevant des groupes d'étudiants qui sortaient des colléges environnants, il murmura : « C'est bien; j'arrive à temps, la classe vient de finir. »

Il doubla de vitesse, entra dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais et s'arrêta devant la maison qui porte aujourd'hui le numéro 7, et sur l'emplacement de laquelle était alors situé le collége de Beauvais [2]. Là, il essuya son visage ruisselant de sueur, il croisa ses bras, il appuya son épaule contre le montant de la porte et il attendit.

maison occupant un emplacement considérable, le nom de Saint-Jacques passa à toute la rue qu'ils habitaient et lui resta. Ces deux églises furent supprimées en 1790. Celle de Saint-Benoît, devenue un magasin à fourrage, vient d'être démolie au grand regret des archéologues.

1. Érigée par les écoliers de l'Université en l'honneur de saint Yves, qui avait fait ses études à Paris, et y avait mérité le surnom d'avocat des pauvres.

2. Fondé en 1370 par Jean de Dormans, évêque de Beauvais. En 1764, ses bâtiments furent affectés au collége de Lisieux qu'on y transféra, réunissant ainsi les deux fondations. Ces colléges furent supprimés en 1790.

Les pensées qui le préoccupaient devaient être peu satisfaisantes, car son sourcil froncé, ses lèvres rentrées, les éclairs qui jaillissaient de ses yeux donnaient à sa physionomie un ensemble que les soldats du guet ou les exempts de la maréchaussée n'auraient pas jugé indigne de toute leur surveillance. Son regard s'étant porté sur la tour de la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem [1], il pensa probablement qu'il avait oublié de rendre hommage au lieu saint, car il ôta sa toque et fit un immense signe de croix qu'il termina de manière à révéler sa nationalité : il baisa son pouce. Évidemment c'était un Espagnol. Il avait à peine remis sa coiffure sur l'oreille droite, qu'un pas léger se fit entendre derrière lui; l'Espagnol s'étant retourné vivement vers celui qu'il attendait sans doute, lui dit en lui serrant la main :

— Vive san Jago! je ne vous ai pas manqué, don Francisco.

— Pourquoi n'êtes-vous pas entré, Miguel? lui demanda ce dernier.

— Je désirais vous voir seul un instant, et vous êtes toujours envahi après la classe. Voulez-vous que nous fassions le tour de l'enclos? je n'ai que deux mots à vous dire.

— Bien volontiers.

Et traversant la rue, ils entrèrent dans celle qui

1. Depuis, *Saint-Jean de Latran;* cette tour, appelée en dernier lieu *tour Bichat*, datait du douzième siècle; elle vient de tomber sous le marteau des démolisseurs.

suivait le mur de l'enclos de la commanderie, lequel s'étendait jusqu'à la rue Saint-Jacques. En ce moment, le visage de Miguel ne portait plus la moindre trace des passions qu'il reflétait l'instant d'auparavant; il semblait n'être plus animé que par la joie et la confiance. Néanmoins, un observateur attentif eût trouvé de la grimace dans son sourire et de la fausseté dans son regard. Don Francisco, la franchise et la loyauté mêmes, ne pouvait s'en apercevoir, car jamais il n'avait remarqué de fâcheuses nuances dans les traits naturellement durs de Miguel Navarro. Il le savait un peu désordonné dans sa conduite, léger dans ses propos, jaloux dans ses affections; mais il savait aussi qu'il en était chaudement aimé, et que Miguel n'hésiterait pas à exposer sa vie pour lui; plusieurs fois déjà il avait éprouvé son dévouement, et personne n'était plus sensible que don Francisco à un témoignage de véritable intérêt, à une preuve de sincère attachement. Miguel était donc toujours sûr d'en être accueilli avec la plus aimable bienveillance, malgré la différence de leurs natures, et malgré la distance sociale qui séparait leurs familles.

Miguel, on l'a déjà compris, appartenait à la bourgeoisie; des facultés remarquables avaient déterminé ses parents à le faire étudier, et, plus tard, par le conseil et l'aide de quelques seigneurs, ils l'avaient envoyé à Paris pour y achever ses études, espérant qu'il s'ouvrirait la carrière de l'enseignement. Recommandé à don Francisco, Miguel s'attacha à lui avec la viva-

cité de son tempérament et la jalousie du caractère espagnol; les bienfaits qu'il en recevait, l'appui qu'il trouvait en lui, les observations même de son jeune protecteur, tout avait contribué à fortifier cet attachement.

Francisco était en tout point diamétralement opposé à Miguel. Aimable, beau, élégant de formes, gracieux dans ses mouvements, distingué dans ses manières, il suffisait de le voir pour deviner la noblesse de son origine. Son admirable intelligence, sa passion pour l'étude, les brillantes qualités de son esprit lui donnaient une supériorité incontestable sur tous les jeunes gens de son âge. Son front blanc et pur, la fraîcheur de son teint, le calme de ses traits, indiquaient l'absence des mauvaises passions. La franchise et l'énergie de son caractère, l'élévation et la délicatesse de ses sentiments, la bonté et la générosité de son cœur mélangeaient leurs reflets dans ses grands yeux bleus où, parfois, se révélait le génie, et dont le regard doux et pénétrant semblait exercer une attraction magnétique sur tout ce qui l'approchait. Le nez bien fait, la bouche expressive et agréable, le sourire fin et bienveillant; des cheveux châtains dont la nuance foncée faisait ressortir l'éclat de son teint et la blancheur de son front; une taille un peu au-dessus de la moyenne et admirablement proportionnée, tout cet ensemble, d'une harmonie parfaite, faisait de Francisco un type de distinction, et lui donnait un charme irrésistible. Il était impossible de le voir sans

éprouver le désir de le connaître davantage, et on ne pouvait le connaître sans l'aimer. A peine âgé de vingt-sept ans, il professait déjà la philosophie au collége de Beauvais avec un succès des plus brillants, et il venait d'y terminer sa classe, au moment où Miguel Navarro arrivait à la porte du collége pour l'attendre à sa sortie.

Lorsqu'ils furent entrés dans la petite rue de l'Enclos, Miguel se hâta de mettre à profit les courts instants qu'il avait demandés :

— Don Francisco, dit-il au jeune professeur et sans le moindre embarras, je me laissai entraîner lundi à Saint-Denis, et....

— L'escarcelle est vide, n'est-ce pas?

— Oh! plus un pauvre maravédis, senhor!

— Je vous avoue, Miguel, que je n'ai jamais compris le charme du Landi [1]; c'est d'un tel mauvais

1. Le premier fragment de la vraie Croix qui fut apporté en France, ayant été déposé à l'abbaye de Saint-Denis, l'évêque de Paris fixa le jour auquel le clergé, le Parlement et le peuple iraient le vénérer solennellement chaque année; ce qui fit appeler d'abord ce pèlerinage *la fête de l'Indict*. Plus tard, par corruption, on l'appela *de Landit*, et enfin *du Landi*. Le concours du peuple y devint si considérable, qu'il s'établit une grande foire dans la plaine de Saint-Denis. Dans le siècle suivant, l'Université se joignit au Parlement pour se rendre à la fête, et les marchands de parchemin firent de si grands étalages à la foire, que le recteur de l'Université leur fit défendre de vendre à personne avant qu'il n'eût fait prendre la provision nécessaire aux colléges; car le papier ne fut en usage en France que dans le quatorzième siècle, sous Philippe de Valois. Plus tard, le recteur donna congé aux *escholiers de s'aller esbattre en la plaine* pour la fête *du Landi*, et la foire ayant été prolongée pour eux,

goût et d'une telle folie, que je regrette vivement de vous y voir prendre part. Je vous aiderai néanmoins puisque vous en avez besoin; le retard du messager me gêne un peu moi-même en ce moment, mais j'aurais recours à un ami pour vous être utile : venez demain à Sainte-Barbe.

— A Sainte-Barbe! s'écria Miguel; vous savez, don Francisco, que je n'aime pas le faiseur d'homélies!

— J'avoue qu'il est peu amusant, mais je lui découvre chaque jour de nouvelles et admirables vertus qui me le font apprécier et aimer.

— Je ne le vois que trop. Il s'est rapproché de vous pour gagner votre confiance et votre amitié, et vous amener à mendier comme lui!

— Soyez tranquille, Miguel, je ne me laisserai pas entraîner si bas.

— Ce serait une belle illustration de plus pour votre noble famille!... Cet Inigo sait pourtant que vous n'êtes pas un manant comme lui!...

on fixa leurs *esbattements* au premier lundi après la Saint-Barnabé. Recteurs, professeurs et écoliers se rendaient à la montagne Sainte-Geneviève, et partaient de là, à cheval, pour se rendre à la foire. Les étudiants finirent par s'y livrer à de tels excès, qu'il s'en suivit des querelles assez violentes pour amener l'effusion du sang. Le Parlement rendit en vain plusieurs arrêts contre cette déplorable coutume, ces grands désordres ne cessèrent que lorsqu'il eût fait transporter la foire dans la ville de Saint-Denis. Mais si les écoliers ne s'abandonnaient plus aux mêmes excès, si leurs querelles ne faisaient plus couler le sang, il y avait encore de grands dangers pour eux dans ces *esbattements*.

— Don Inigo est de noble lignée, Miguel; il appartient à une des plus grandes familles d'Espagne, je le tiens de don Juan de Madeva qui la connaît; du reste, j'en connais moi-même plusieurs membres.

Miguel se mordit les lèvres, il pâlit, les muscles de son visage se contractèrent, il étouffait. Nul ne savait mieux que lui l'origine de celui qu'il appelait railleusement le *faiseur d'homélies;* mais fort peu d'Espagnols à Paris connaissaient cet Inigo qui se cachait sous les plus pauvres et les plus humbles dehors, et Miguel avait espéré que don Francisco l'ignorerait longtemps encore. Il dissimula de son mieux la violente contrariété qu'il éprouvait, et lui répondit :

— C'est un motif de plus, senhor, pour redouter son influence sur vous. Autrefois vous l'évitiez et ne répondiez à ses sentences que par des épigrammes, maintenant, vous l'aimez, vous vivez avec lui; il a déjà séduit maître Pierre, et je suis certain...

— Voyons, Miguel, reprit Francisco, votre dévouement pour moi vous aveugle; laissons ce sujet, et venez demain matin à l'heure où je suis seul.

Et sans remarquer l'expression qui se peignait sur le visage livide de Miguel Navarro, le jeune professeur sortit quelques pièces de monnaie de son escarcelle; il les lui donna pour les besoins du moment et ils se séparèrent : Miguel retourna sur ses pas, Francisco gagna le collége de Sainte-Barbe où il demeurait.

II

A l'extrémité orientale de la Navarre espagnole, non loin de la petite ville de Sanguesa et dans la vallée d'Aibar, s'élève fièrement un rocher escarpé, couronné par une forteresse dont l'origine remonte aux premiers temps de la féodalité. Abritée par les Pyrénées et placée comme une sentinelle avancée sur les confins de la Navarre, elle semble en garder l'entrée et défier l'Aragon d'en franchir les limites. Les créneaux dont sa plate-forme est entourée, les machicoulis de ses fortes murailles, les meurtrières de la roche dure qui forme ses remparts, attestent encore aujourd'hui les assauts qu'elle eut à soutenir au temps où chacun des divers souverains qui régnaient sur la vieille Espagne, était continuellement en guerre avec les rois ses voisins, dont il ne cessait de contester les droits. Cet ancien manoir, posé là comme un nid d'aigles, n'est accessible qu'au moyen d'une rampe naturelle qui aboutit au premier étage, dont la porte est bardée de fer. Du côté opposé, on descend, par l'étage inférieur, dans la vallée où une église et quelques habitations en petit nombre composent le village dépendant de la châtellenie.

Cette antique forteresse est le château de Xavier.

Au commencement du quinzième siècle, l'unique

héritière de la famille de Aznarez y Xavier, alliée aux premiers souverains de la Navarre, porta ce fief dans la maison d'Azpilcueta par son mariage avec le seul descendant de cette noble famille, don Martino, qui occupait une des premières charges à la cour. A sa mort, don Martino d'Azpilcueta ne laissa d'autres héritiers de son nom qu'un fils engagé dans les Ordres sacrés, et une fille qui réunissait toutes les qualités désirables à tous les titres et fiefs de son père et de sa mère. Le roi de Navarre, Jean III [1], voulant tenir lieu de père à la belle et riche héritière dona Maria d'Azpilcueta de Aznarez y Xavier, qu'il regardait comme sa parente, choisit parmi les seigneurs de sa cour celui qu'il jugea le plus digne d'une telle alliance, et lui fit épouser don Juan de Jasso, seigneur d'Idocin, qu'il aimait d'une tendre affection. Don Juan était un des hommes les plus distingués de son époque; il

1. Les historiens en général ne reconnaissent pas de Jean III, roi de Navarre. Celui dont il est ici question était Jean d'Albret, deuxième du nom, roi de Navarre, par sa femme, Catherine de Foix, qui succédait à son frère Gaston. Jean d'Albret gouverna la Navarre de 1483 à 1512. Jean Ier, roi d'Aragon, et IIe en Navarre, avait usurpé cette dernière couronne qui appartenait à son fils, don Carlos, du chef de sa mère, dont il était le seul héritier légitime. Les rois de Castille et de Léon ne reconnurent jamais le roi d'Aragon, Jean Ier, comme roi de Navarre, et lui firent une guerre qui ne cessa qu'avec sa vie. C'est ce qui explique pourquoi les historiens de saint François de Xavier désignent le souverain de la Navarre qui régnait à l'époque de sa naissance sous le nom de Jean III, tandis que ceux qui ont écrit l'histoire de l'Espagne n'admettent Jean d'Albret que comme deuxième du nom.

avait longtemps présidé le conseil de son souverain; il avait été son ambassadeur extraordinaire auprès des rois [1] catholiques Ferdinand et Isabelle; il s'était fait une réputation dans les lettres, et sa capacité, son intelligence, son intégrité dans les affaires, la parfaite loyauté de son caractère et la solidité de ses vertus lui avaient concilié l'estime et l'affection de tous les courtisans.

Le roi de Navarre, ne voulant pas laisser s'éteindre dans la personne de dona Maria les nobles familles dont elle était le seul rejeton, décida que don Juan de Jasso joindrait à son nom et à ses armes les noms et armes des Azpilcueta et des Xavier. Il fut convenu en outre, et ce fut une des clauses du contrat, que s'il provenait plusieurs enfants de ce mariage, le dernier prendrait les nom et armes de Xavier, afin de conserver, par la branche qui naîtrait de lui, le souvenir du don que le roi Thibaud Ier [2] avait fait, deux cent-cinquante ans auparavant, à la famille de Azna-

1. On sait que la grande Isabelle n'ayant jamais consenti à sacrifier ses droits en faveur de Ferdinand, ils prirent l'un et l'autre le titre de *roi*, afin que l'égalité de puissance fût reconnue dans tout ce qui émanait de leur autorité.

2. Nous ne pouvons nous expliquer l'erreur du P. Bartoli qui donne à ce prince le nom de *Théobald*. Depuis Fortun Ier, qui fut le premier roi de Navarre, en 880, jusqu'à la conquête de ce royaume par Ferdinand le Catholique, en 1512, l'histoire ne présente aucun souverain de ce nom sur les divers trônes de l'Espagne. D'ailleurs, il est prouvé que Thibaud Ier, comte de Champagne, héritier de la couronne de Navarre par sa mère, régnait précisément de 1234 à 1253, et que Thibaud II, son fils, lui succéda.

rez, du château fort et de la terre de Xavier, en reconnaissance *des bons et loyaux services qu'elle avait rendus à la couronne* [1].

Dieu bénit abondamment l'union de don Juan et de dona Maria, non-seulement par les nombreux enfants qu'il leur donna, mais surtout par les grâces qu'il se plut à répandre sur deux d'entre eux. Tous leurs fils, à l'exception du dernier, prirent la carrière des armes dans laquelle s'étaient illustrés leurs aïeux;

1. Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, avait pour premier ministre, à la fin du onzième siècle, le seigneur Aznarez, appelé par les anciens historiens *Assurez, Assarez, Ansarez* et enfin *Aznarez*. Alfonse VI, en mourant, lui avait confié les intérêts de la couronne, et lui avait recommandé sa fille, l'infante Urraque, qui allait lui succéder. L'infante épousa Alfonse Ier, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur*, et fit son malheur par les désordres de sa conduite. Pendant que le roi combattait les Maures, Urraque, voulant se débarrasser d'un censeur importun, exila le premier ministre, et Aznarez se retira en 1110, avec toute sa famille, dans le comté d'Urgel. A son retour dans ses États, Alfonse le rappela, et, pour le récompenser de ses loyaux services, aussi bien que pour le dédommager de l'injustice d'Urraque et de la perte des possessions considérables qu'il avait été forcé d'abandonner en Castille, il le combla de biens et d'honneurs, et lui donna des terres et forteresses dans le nord de l'Aragon. Ce royaume s'étendait d'une part jusqu'à l'Èbre, et de l'autre jusqu'à la rivière Aragon, qui lui a donné son nom. La forteresse de Xavier se trouvait nécessairement alors dans le royaume d'Aragon, puisqu'elle est située à gauche de la rivière, et nous serions porté à croire qu'elle était au nombre de celles qu'Alfonse *le Batailleur* donna au seigneur Aznarez comme dédommagement et *récompense*. Cette supposition s'accorderait avec l'opinion de ceux qui assurent que la famille de saint François de Xavier possédait depuis plus de trois cents ans le château dans lequel il naquit.

tous s'y distinguèrent par leurs vertus autant que par leur vaillance et leur capacité.

Une seule fille avait été accordée aux vœux de don Juan et de dona Maria, dès les premières années de leur union. Belle et vertueuse comme sa mère, Magdalena avait acquis la confiance et l'affection de la reine Isabelle, qui la demanda et l'obtint en qualité de *fille d'honneur*, et dont elle fit sa favorite. Mais, au milieu des plaisirs, du bruit, des assujettissements de la cour, Magdalena ne pouvait donner à sa fervente piété l'essor dont elle avait besoin. Elle aimait Dieu chaque jour davantage, et sa position absorbait tous les moments qu'elle aurait voulu lui consacrer. Tout son désir était de se donner à lui entièrement et elle se voyait forcée à un partage qui, bien qu'extérieur seulement, lui devenait intolérable. Son dégoût pour les grandeurs et les plaisirs du monde s'accrut au point qu'elle quitta la cour et se retira où Dieu l'appelait.

De saintes religieuses, que la guerre avait forcées de sortir de France, s'étaient réfugiées en Espagne, près de Valence, dans la petite ville de Gandie, et y vivaient dans toute la sévérité de leur règle. Le monastère de Santa-Clara de Gandie avait la réputation d'être le plus austère de l'Espagne; ce fut précisément celui que choisit dona Magdalena d'Azpilcueta, et celui très-certainement où Dieu la voulait; car, dès les premiers temps de son noviciat, ses progrès furent si grands, qu'on admirait sa sainteté comme un

prodige, et que, bien peu d'années après, elle était choisie pour succéder à l'abbesse qui venait de mourir.

Dieu se communiquait souvent à la fervente Magdalena. Il lui révéla un jour la mort qu'il lui destinait; cette mort était douce et calme comme un sommeil d'enfant; mais en même temps Dieu lui fit voir une de ses religieuses qui devait mourir de la manière la plus horrible pour la nature. La charitable abbesse s'empressa de demander pour elle-même cette dernière mort, et de supplier la divine Bonté de réserver pour sa religieuse celle qui était la plus douce et la plus désirable. Dieu lui fit connaître que sa prière était exaucée, et il le lui prouva bientôt. La religieuse que l'abbesse avait vue dans sa révélation mourut peu après sans souffrance et paraissant jouir par avance des joies célestes qui font le bonheur de l'éternité. Et plus tard, en 1532, Magdalena tomba malade, la gangrène envahit son corps et le dévora lentement; il tomba par lambeaux avec tous les inconvénients qui résultent de cette humiliante décomposition, et avec les cruelles douleurs qui l'accompagnent. Magdalena affligée en même temps de peines intérieures, bien plus douloureuses mille fois que les souffrances du corps les plus cuisantes, supporta ce long martyre avec un courage et une patience héroïques, et elle mourut en bénissant la Miséricorde infinie qui avait daigné l'épurer ainsi dès cette vie.

Don Francisco, que nous avons laissé au collége de

Sainte-Barbe, était le dernier fils de don Juan et de dona Maria.

Né le 7 avril 1506, au château de Xavier dont on lui destinait le fief, Francisco en porta le nom; mais il annonça dès son enfance un goût si ardent pour l'étude, que ses parents, en prévision d'une vocation ecclésiastique, firent prendre aussi au plus jeune de ses frères, le nom de Xavier qu'ils tenaient à conserver et à perpétuer dans leur maison.

Francisco grandissait, et, à mesure que sa belle intelligence se développait, son goût pour l'étude devenait une passion qui fit juger de son avenir. Tous ses frères n'aspiraient qu'à s'illustrer dans la profession des armes; Francisco, avec toutes les qualités nécessaires pour y briller avec éclat, n'en avait pas le goût, et il était aisé de prévoir qu'il n'en embrasserait d'autre que celle des sciences. Tout ce qu'il fut possible de lui enseigner en Navarre il le saisit, il l'enleva avec une promptitude étonnante; une telle facilité et de tels progrès ne pouvaient laisser d'hésitation à ses parents sur le parti qu'ils avaient à prendre pour lui.

L'Université de Paris était alors la plus célèbre de l'Europe; les jeunes étudiants y étaient envoyés de tous les pays, malgré la difficulté des voyages et des relations. Don Juan de Jasso dut seconder les prodigieuses dispositions de son plus jeune fils et l'envoyer à Paris... Ce sacrifice était grand; car déjà les aînés de la famille en étaient éloignés et promettaient de se

rendre dignes du nom qu'ils portaient. Dona Magdalena était entrée depuis quelques années dans le monastère de Santa-Clara, et, de cette nombreuse famille, le dernier-né, celui qui avait reçu les dernières caresses prodiguées à l'enfance, le seul qui restait encore et charmait le foyer paternel par les aimables qualités de son cœur et de son esprit, il fallait l'éloigner aussi, et l'éloigner bien davantage! Mais son intérêt l'exigeait, ses parents surent être généreux pour l'avenir de leur fils bien-aimé. Don Francisco avait dix-huit ans, il avait fini ses études, il désirait faire son cours de philosophie; il partit, vint à Paris, et entra au collége de Sainte-Barbe.

III

Don Francisco commença son cours de philosophie avec la volonté bien arrêtée de surpasser tous ses condisciples, et il y réussit; car il n'y avait pas de difficulté pour son intelligence, et il travaillait avec une ardeur dévorante. On disait de lui que «jamais écolier ne joignit tant de travail à tant de facilité.»

Parmi les étudiants de sa classe, Francisco distingua surtout Pierre Lefèvre, un des plus remarquables par son assiduité à l'étude et des plus attrayants, des plus sympathiques par les qualités de son esprit et de

son cœur. Xavier, charmé de sa modestie, de sa douceur et de l'agrément de son esprit, désira se rapprocher de lui, et Pierre qui, de son côté, admirait la vaste et belle intelligence du jeune Navarrais, autant qu'il aimait son noble caractère et le charme qu'il répandait autour de lui, fut ravi de s'en voir aimé. Bientôt les deux amis n'eurent plus qu'une chambre, et partagèrent leurs délassements comme leurs travaux, leurs plaisirs comme leurs peines ; tout devint commun entre eux, et les succès de chacun faisaient la joie de tous les deux.

Dieu préparait ainsi l'accomplissement de ses grands desseins sur l'un et sur l'autre, car cette intimité était en opposition avec les idées de l'époque.

Pierre Lefèvre, fils d'un agriculteur de Villaret, près de Genève, avait gardé les troupeaux dans son enfance. Sa tendre piété, le développement extraordinaire de son intelligence et son désir d'apprendre le latin, déterminèrent son père à le confier à un professeur du voisinage, dont il connaissait le mérite et la piété. Pierre étudia près de lui avec un tel succès, que don Georges Lefèvre, son oncle, prieur d'un monastère de chartreux, ayant examiné ses dispositions, jugea nécessaire de lui faire pousser les études aussi loin que possible, et obtint de son frère qu'il fît les frais de l'envoyer suivre un cours de philosophie à l'Université de Paris. C'était un sacrifice pour la médiocrité de sa fortune, mais le père de Lefèvre, trop chrétien pour résister à la volonté de Dieu sur son fils,

se résigna à subir la gêne pécuniaire et la privation de cœur qu'allaient lui apporter ce grand éloignement et cette longue absence, et il envoya Pierre au collége de Sainte-Barbe.

Xavier, en distinguant ce jeune étudiant, avait appris sa modeste origine et la simplicité rustique de ses premières occupations; mais, chose étrange au seizième siècle, le fier Espagnol, le descendant des rois de Navarre, celui dont les frères étaient admis avec distinction à la cour d'Aragon et de Castille, choisit pour ami le fils du pauvre agriculteur d'un village de la Savoie, et il s'établit entre eux une intimité fraternelle ! Quelle différence pourtant dans leurs caractères, dans leurs habitudes, dans leur éducation, dans leurs goûts, dans leurs idées ! Pierre était d'une piété d'ange; Francisco, élevé très-chrétiennement, avait conservé les pratiques essentielles, mais il n'allait pas au delà. Il était orgueilleux et fier, délicat sur le point d'honneur, un peu vain de sa personne et de la supériorité de ses brillantes facultés. Pierre était humble, simple, modeste, même un peu timide et ne se doutait pas, malgré ses succès et les louanges de ses professeurs, de l'étendue de ses moyens.

Les deux amis travaillaient avec une égale ardeur, dans cette douce intimité qu'aucun nuage n'avait troublée, et ils calculaient avec joie que leurs études marchant avec un égal succès, ils recevraient leurs grades le même jour, et partageraient encore ce dernier triomphe, ces derniers applaudissements. Il n'y

avait plus longtemps à attendre; cette pensée les encourageait, les pressait, et ils travaillaient avec d'autant plus de courage et une assiduité dont rien ne les pouvait distraire.

Cependant, la présence de Francisco manquait au manoir de Xavier. Les journées y paraissaient plus longues, les soirées y étaient dépourvues de charmes depuis que la gaieté d'esprit, la vivacité de mouvements, le caractère aimable du jeune étudiant n'animaient plus cette solitude. Deux années s'étaient écoulées depuis son départ; et deux années sont bien longues pour des cœurs de père et de mère séparés de leurs enfants! Dona Maria s'efforçait de dissimuler sa tristesse, mais don Juan était clairvoyant, et souvent il agitait la question du rappel de leur plus jeune fils; alors doña Maria faisait un nouvel effort et le détournait de cette pensée dans l'intérêt de leur cher Francisco, et l'un et l'autre souffraient de tant d'abnégation.

Dona Magdalena, leur fille, alors abbesse du monastère de Santa-Clara, avait une telle réputation de sainteté, qu'on venait la consulter de fort loin; il était prouvé qu'elle recevait des lumières prophétiques, toujours justifiées par les événements.

Don Juan lui écrivit et lui demanda son avis sur le rappel de Francisco [1]. La sainte abbesse, éclairée d'en haut, répondit à son père :

1. Le P. *Bouhours* donne pour motif à ce projet de rappeler Xavier, les frais de son séjour à Paris, qu'il suppose au-dessus

« Si la gloire de Dieu vous est chère, laissez mon frère à Paris, afin qu'après la philosophie il y étudie la théologie, car Dieu m'a fait connaître que Francisco est un vase d'élection destiné à porter dans les Indes le flambeau de la Foi. »

Cette magnifique et terrassante nouvelle produisit un indicible mélange d'impressions dans le noble manoir !... Quelle espérance restait-il maintenant d'y revoir jamais celui qui y avait répandu tant de douceur

des ressources de fortune de don Juan de Jasso. Il est bien difficile d'admettre cette supposition. Une famille en faveur aux deux cours de Navarre et de Castille-Aragon, et qui y avait toujours occupé de hautes charges, une famille qui possédait plusieurs fiefs du chef de dona Maria, indépendamment de ceux apportés par don Juan, — conseiller et favori de Jean III, qui lui avait donné la préférence sur tous les seigneurs de sa cour pour lui faire épouser une héritière dont les ancêtres s'étaient alliés au sang royal, — cette famille pouvait n'être pas riche en proportion du nombre de ses enfants, mais ne devait pas être « pauvre. » Xavier n'était pas *boursier* à Sainte-Barbe; il était écolier payant, et sa famille, sachant que le cours de philosophie durait trois ans et demi, devait avoir calculé ses moyens avant de l'envoyer à Paris. On n'interrompt pas ainsi, par un faux calcul impossible, un cours soutenu aussi brillamment D'un autre côté, le P. *Bouhours* dit, dans sa *Vie de saint Ignace*, que Miguel Navarro « vivait aux dépens de Xavier; » ce qui prouve que don Juan faisait à son fils une pension suffisante pour deux. Le P. *Bartoli* l'assure également. Ce qui rend encore l'opinion du P. Bouhours peu admissible, est une lettre de Xavier à don Juan d'Azpilcueta, son frère aîné, — seigneur d'Obanos, du chef de sa femme, — lettre par laquelle il se plaint du retard qu'on lui fait éprouver dans l'envoi de sa pension. Le cœur de François de Xavier était trop délicat et trop élevé pour exprimer une telle plainte, s'il n'avait été certain que sa famille était en mesure de faire ce qu'il demandait.

et de charme?... Quelle serait la marche de la Providence dans ses vues sur lui?... Quelle route prendrait-il pour aller.... dans les Indes? au milieu de peuples infidèles dont la sauvagerie, la cruauté même, inspiraient la terreur!... Et pourtant quel bonheur, quelle gloire pour ce père et cette mère à qui Dieu daignait faire annoncer par un de leurs enfants, dont la réputation de sainteté s'étendait dans tout le royaume de Valence, que leur Francisco tant aimé était le « vase d'élection» destiné à porter l'Évangile dans les vastes contrées subjuguées naguère, au delà des mers, par les armes européennes... Don Juan et dona Maria surent remercier Dieu de cette faveur, en lui offrant le douloureux sacrifice dont elle était le prix.

Xavier resta donc à Paris; il y continua son cours de philosophie et le termina d'une manière si brillante, qu'on lui offrit aussitôt une chaire de cette faculté au collége de Beauvais; car alors nul ne pouvait être agrégé à l'Université, et obtenir le grade de docteur en théologie, s'il n'avait enseigné la philosophie durant sept années consécutives.

Ainsi que l'avaient désiré les deux amis, Pierre Lefèvre fut reçu *maître ès-arts* en même temps que Xavier, et avec un succès presque égal.

En recevant sa nomination à la chaire du collége de Beauvais, Francisco prit la main de son ami et lui dit, avec le sentiment de franche cordialité qui charmait leur vie d'étude :

— Pierre, je professerai au collége de Beauvais,

mais je garderai ma chambre d'étudiant de Sainte-Barbe, et nous ne nous séparerons pas.

— Vous me rendez d'autant plus heureux, lui répondit Pierre, que je suis très-décidé à suivre un second cours de philosophie avant de commencer la théologie; je passerai ainsi plusieurs années de plus avec vous.

— C'est ce que j'ai calculé, reprit Xavier; vous pourrez même suivre le cours de théologie en demeurant à Sainte-Barbe, et, bien que nos travaux soient différents, notre vie commune nous sera toujours douce; on travaille mieux et on se repose mieux à deux quand on est lié comme nous le sommes.

— Nous en jouirons ces quelques années; plus tard.... l'avenir est à Dieu !...

— Oui, n'allons pas au-devant sur la question de notre séparation; nous en reparlerons en 1534, ce sera assez tôt.

IV

Le vaste bâtiment occupé aujourd'hui par la bibliothèque Sainte-Geneviève, à l'angle de la rue des Sept-Voies, l'était au seizième siècle par le collége de Montaigu[1]. Dans l'année scolaire de 1529-30, on

1. Fondé, en 1314, par Aycelin de Montaigu, archevêque de

remarquait, au nombre de ceux qui suivaient la classe des humanités dans ce collége, un étudiant qui paraissait avoir passé depuis longtemps l'âge des études classiques. Chacun s'était demandé souvent ce que pouvait être ce personnage qui venait ainsi se ranger parmi de si jeunes écoliers, pour y recevoir les mêmes enseignements qu'eux, à l'âge où d'ordinaire l'homme n'apprend plus, si ce n'est par l'habitude d'un travail intellectuel auquel celui-ci était assurément étranger. Son habillement n'était pas celui de tout le monde. Au lieu du long pourpoint des écoliers de l'Université, il portait la robe des vieillards; encore la sienne était-elle remarquable par sa longueur; il ne portait point la toque sur l'oreille droite, mais une coiffure à bord non retroussé, dans laquelle sa tête entrait également des deux côtés, absolument comme on met aujourd'hui le chapeau : pour l'époque c'était une énormité. Il n'en fallait pas davantage pour intriguer écoliers et professeurs. On conjecturait, on commentait, on se communiquait des observations; mais l'étranger inspirait un tel respect, que nul

Rouen, ce collége vit changer ses statuts, dans le siècle suivant, par le recteur Jean Standoncht, qui fit passer l'austérité de ses idées dans le régime des écoliers. Il établit que le maigre serait de rigueur toute l'année pour les élèves; qu'il ne leur serait accordé qu'une très-légère quantité de pain pour le déjeuner; qu'*un peu de fromage ou une pomme* suffirait pour la collation du soir, et que le goûter serait absolument interdit. Ce régime fut soutenu pendant trois siècles; un arrêt du Parlement le supprima en 1744; le collége lui-même fut supprimé en 1790.

n'aurait osé lui adresser de question, et qu'il ne rencontrait autour de lui que des regards bienveillants; on ne se permettait de donner carrière aux propos excités par la curiosité, qu'en son absence seulement.

A la fin des vacances qui suivirent la classe à laquelle l'inconnu avait assisté avec une régularité remarquable, on apprit tout à coup que ce personnage mystérieux était accusé de sortilége et de magie. On en racontait des choses à faire dresser les cheveux; on ajoutait qu'il avait été déféré à l'inquisiteur Mathieu Ori, prieur des Jacobins, et on s'attendait à le voir condamné à la *hart* ou au bûcher. C'était, assuraient quelques-uns, le moins qu'il méritât, attendu, ajoutaient-ils, que deux ans auparavant il avait été condamné en Espagne pour les mêmes crimes, et qu'il avait subi plusieurs mois de détention dans les prisons d'Alcala et de Salamanque.

Il n'était bruit dans le quartier latin que de cette grave affaire, lorsque, peu de jours après cette surprenante nouvelle, on apprenait que l'inquisiteur avait reconnu l'innocence de ce grand criminel, et qu'il en parlait même avec une profonde vénération, mais ne disait rien qui pût laisser pénétrer le mystère dont l'inconnu persistait à s'envelopper.

Cependant, le temps des vacances était expiré; les classes étaient ouvertes, les écoliers avaient repris leurs études; don Francisco reparaissait avec un succès prodigieux dans la chaire qui lui était confiée, et où il s'é-

tait fait la plus brillante réputation, et Pierre Lefèvre continuait à travailler avec le même courage et le même goût pour l'étude. Rien ne semblait devoir amener de changement dans la vie intime des deux amis, lorsqu'un jour, le docteur Penha, qui avait été leur professeur de philosophie, et qui l'était encore de Lefèvre, les voit se promener, après le dîner, avec un de ses nouveaux écoliers, dont tout le collége se préoccupait assez curieusement.

C'était un homme de quarante ans environ. Sa démarche grave et un peu roide accusait une souffrance ou une gêne dans les mouvements. Bien qu'il fût un peu moins grand que Franscisco, sa beauté, d'ailleurs remarquable, était plus mâle, ses traits plus énergiques; peut-être cette différence tenait-elle à celle de l'âge. Son teint bronzé annónçait l'homme rompu aux grandes fatigues, et son œil bleu, un peu enfoncé et plein de feu, laissait deviner une âme fortement trempée, une intelligence supérieure, une volonté qui devait surmonter tous les obstacles; mais l'intimité seule pouvait saisir cette expression habituellement dérobée à l'observateur par une large paupière frangée de longs cils, et qu'il tenait toujours baissée.

Le docteur Penha, le voyant avec les deux amis, va droit à Lefèvre, le prend par-dessous le bras et l'emmène, laissant Francisco seul avec l'étranger. Le procédé n'était pas probablement du goût de notre jeune professeur, car peu d'instants après, il monta

dans sa chambre où Pierre le rejoignit presque aussitôt :

— Vous avez été patient tout ce temps-là, Francisco ? lui dit-il en entrant.

— Que voulez-vous, mon cher, il continuait à prêcher sans vous ; je lui ai fait observer que vous y perdriez trop, et pour lui éviter la peine de recommencer en votre faveur, je l'ai engagé à remettre la suite à demain.

— Maître Penha vient de me parler de lui et m'a proposé de lui répéter ses leçons ; j'ai accepté.

— Vous avez bien fait ; à son âge il est plus facile de redire toujours la même sentence que d'apprendre la philosophie. Maître Penha vous a-t-il dit s'il a su quelque chose de ce mystérieux écolier ?

— Rien absolument. Il commence à intriguer à Sainte-Barbe comme il intriguait à Montaigu, et ne s'en inquiète pas davantage. Il se donne le nom d'Inigo, voilà tout ce qu'en sait maître Penha ; nous en savions autant que lui.

Quelques mois après, Lefèvre qui appréciait chaque jour davantage l'étudiant dont il était le répétiteur, témoigna à Xavier le désir de le prendre en troisième dans leur chambre commune, et la Providence qui disposait toujours les choses pour l'accomplissement de ses vues sur les deux amis, se servit de la délicate amitié de Xavier pour le faire consentir à la chose la plus désagréable pour lui : la vie commune avec un homme qui lui était en quelque sorte antipathique.

Lefèvre exerçait une telle influence sur le cœur de Francisco, qu'il pouvait tout lui demander sans avoir à craindre même l'apparence d'un refus.

— Bien volontiers, répondit-il, puisque vous le désirez ; je lui imposerai seulement une condition.

— Laquelle ?

— Il sera tenu de ne prêcher que le jour, la nuit, jamais !

— Je ne pense pas qu'il ait l'intention de nous empêcher de dormir.

— Mon cher ami, il peut être entraîné par le charme de sa propre éloquence, et ce serait fâcheux pour notre repos ; d'autant plus que nous avons la mémoire assez sûre pour avoir retenu à tout jamais son inévitable : « *Quid prodest ?* »

Pierre sourit doucement, mais, au fond du cœur, il remerciait Dieu d'avoir amené ce rapprochement dont il espérait beaucoup pour son ami le plus cher. Il fut convenu que le nouvel étudiant viendrait s'installer en troisième dans leur chambre dès qu'il aurait terminé quelques affaires qui le retiendraient au dehors quelque temps encore. En attendant, Inigo répétait souvent à don Francisco cette parole divine qui l'irritait : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » et il n'obtenait en retour qu'une raillerie, une parole de dédain, quelquefois un silence plus offensant encore. Mais Inigo ne se décourageait pas. Pierre, dont les progrès dans la vie spirituelle étaient remarquables de-

puis qu'il lui avait donné toute sa confiance, tâchait de l'aider de sa douce influence et n'était pas plus heureux : les succès de Xavier dans les sciences et dans le monde flattaient sa vanité jusqu'à le rendre sourd à la parole évangélique qu'on ne cessait de lui rappeler.

Un jour Inigo, après lui avoir parlé assez longtemps sur la vanité des choses de la terre avec aussi peu de succès que de coutume, termina comme à l'ordinaire par cette parole descendue du ciel :

Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? — Vous le comprendrez un jour, don Francisco ! ajouta-t-il.

— Que sert à l'homme de prêcher du matin au soir s'il ne réussit qu'à perdre son temps ? lui répliqua Xavier sur le ton de la plaisanterie.

— Il a rempli son devoir, et celui qui n'en a pas profité a manqué au sien, don Francisco.

Francisco se mit au travail sans répondre.

Deux jours après, Inigo lui présentait des écoliers bien capables d'apprécier son mérite, et à qui il avait fait le plus grand éloge de la science et de l'éloquence du jeune professeur. C'était le prendre par le côté faible. Francisco d'ailleurs avait le cœur le plus sensible et le plus reconnaissant. Il remercia Inigo avec effusion, en se condamnant intérieurement de l'avoir traité jusqu'alors avec tant de rigueur.

A partir de ce jour il renonça à son système de défense par l'épigramme, et supporta les pressantes

instances d'Inigo; mais il les supporta seulement.

Bientôt, Francisco se trouvant avec don Juan de Madeva, lui parla d'Inigo, du mystère dans lequel il se renfermait, de la curiosité qu'il excitait et de l'édification de sa vie. Don Juan comprit tout aussitôt :

— Comment! dit-il à Xavier, vous le voyez tous les jours et vous n'avez pas découvert qui il est?

— Impossible de lui arracher son secret!

— C'est le plus jeune des d'Onhez, Ignacio de Loyola! C'est le *beau page du roi!* ce brillant officier qui disparut après la prise de Pampelune, et qui depuis est devenu un saint; du reste, c'est une sainteté qui déplaît fort à ses frères et qui les humilie beaucoup. Un d'Onhez vêtu comme un mendiant, vivant d'aumônes, prêchant partout!... Sa famille a tout fait pour le retenir auprès d'elle, mais l'exaltation d'Ignacio a résisté à toutes les instances.

Francisco était atterré! Don Juan aurait pu parler longtemps encore sans être entendu. Xavier connaissait la famille de celui qui se faisait appeler Inigo; il ne le connaissait pas lui-même, mais ceux de ses frères qui étaient à la cour des *rois* catholiques l'y avaient connu, leurs familles avaient toujours été en relation, et c'était cet Ignacio que lui, Xavier, avait d'abord regardé comme un homme de basse naissance, et que plus tard il avait traité avec tant d'ironie! Il appréciait maintenant tout ce qu'il y avait d'héroïsme dans la vie humble et pauvre de don Ignacio! Les réflexions se présentaient en foule, mais ses

succès dans le monde et ses espérances d'avenir repoussaient violemmentles reproches de sa conscience, et cette lutte ne devait plus lui laisser de repos.

Le jour même de sa rencontre avec Juan de Madeva, Francisco dit à Pierre Lefèvre ce qu'il avait appris, puis il l'avoua franchement à don Ignacio qui en reconnut simplement la vérité. Dès ce moment, la plus sincère amitié les unit; mais Ignacio n'avait que le côté humain de Francisco; il tenait une grande partie de son cœur, rien de son âme; il espérait pourtant, il espérait beaucoup, car il voyait le combat intérieur qui agitait son ami, et il le suivait avec un bien tendre et bien vif intérêt sans paraître l'avoir deviné. Pierre Lefèvre priait ardemment avec lui pour l'âme qui leur était si chère, et ils attendaient ainsi le moment de la grâce qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

Cependant Ignacio allait bientôt finir son cours de philosophie, et Pierre, résolu à faire vœu de pauvreté et à partager la sainte vie de son ami, dut retourner en Savoie afin d'y régler ses affaires d'intérêt et dire un dernier adieu à sa famille. Il partit avec l'espoir qu'Ignacio, établi depuis quelques jours dans leur chambre commune, parviendrait à pénétrer dans l'âme de Francisco pendant sa longue absence, car il devait passer plusieurs mois en Savoie.

Après le départ de Lefèvre, Francisco put étudier mieux encore toutes les perfections de don Ignacio; et plus il l'admirait, plus il se reprochait l'injustice des railleries qu'il lui avait prodiguées si légèrement;

il était aimable et prévenant pour lui, il l'aimait véritablement, mais c'était tout. Don Ignacio ne gagnait absolument rien au delà, et malgré la lutte intérieure dont il suivait les mouvements, il le voyait toujours aussi avide de la gloire qui passe, et aussi peu empressé de rechercher celle qui est éternelle. De temps à autre il lui répétait : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme, cher Francisco ? » Et il n'ajoutait plus rien.

V

Les choses en étaient là le jour où Miguel, pressé par le besoin d'argent, était venu attendre le jeune professeur au collége de Beauvais, et nous savons que Xavier, après lui avoir donné quelques pièces de monnaie pour le moment, l'avait remis au lendemain.

Dans la soirée de ce même jour, Francisco venait de suspendre son travail auquel il n'avait pu se livrer avec son zèle accoutumé, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement pour donner passage à don Ignacio ; ce faible bruit le fit tressaillir comme s'il répondait secrètement aux pensées intimes qui le préoccupaient.

En approchant de Xavier, don Ignacio lui tendit la main et sembla l'envelopper du regard le plus tendre,

le plus paternel. Xavier, dissimulant de son mieux l'émotion que lui causait ce regard, se hâta de dire à son ami :

— Vous m'avez donné tant de preuves de votre amitié, cher senhor, que je n'hésite pas à vous en demander une nouvelle. Voulez-vous me rendre un service ?

— Bien volontiers, mon ami ; tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai avec plaisir ; parlez, cher Francisco.

— Vous avez eu la bonté de me prêter de l'argent la dernière fois que j'en ai manqué par le retard du messager[1]. Je me trouve dans le même cas aujourd'hui, et si vous pouvez m'en prêter de nouveau, vous m'obligerez.

— Vous savez que je suis toujours à votre disposition ; je vous remercie de la confiance que vous me témoignez, don Francisco.

— Un ami m'a prié de l'aider, je ne le puis en ce moment ; mais j'ai pensé que vous me donneriez les moyens de le faire.

— Certainement, et de grand cœur ; c'est me rendre heureux que de me donner l'occasion de vous être utile, croyez-le bien.

1. L'Université avait des messagers pour son service exclusif qui parcouraient les provinces et allaient, dans les châteaux, toucher la pension des écoliers qu'ils apportaient aux recteurs ; les écoliers et les professeurs en profitaient pour écrire à leurs familles qui, à leur tour, les chargeaient de leurs commissions. Ils étaient les courriers de l'Université.

Francisco porta sur son ami un regard indéfinissable pour tout autre que pour celui à qui il était adressé. Ignacio le comprit, et saisit le moment que la divine Providence semblait lui avoir ménagé, pour pénétrer dans l'âme qui lui paraissait enfin disposée à s'ouvrir.

—Don Francisco, lui dit-il avec émotion, votre cœur est bien bon,... bien délicat!... O mon ami! il est trop noble, trop grand, trop généreux pour s'arrêter à la terre! Il n'est pas fait pour elle! Vos propres réflexions vous l'ont déjà fait sentir, car je vous trouve moins gai que de coutume depuis quelque temps, et aujourd'hui surtout, vous m'avez paru soucieux, préoccupé; je suis sûr que vous êtes agité intérieurement...

—Ce qui m'agite, répondit Xavier, ce n'est pas tant votre *quid prodest?*... C'est le besoin de vous dire que je regrette de vous avoir apprécié si tard, et témoigné si souvent combien vos *sermons* m'étaient désagréables. J'ai horreur de l'injustice, j'ai été injuste à votre égard, et mon cœur me le reproche; voilà tout. Quant à mes idées d'avenir, je ne puis les sacrifier. Je suis touché de votre bonté, de votre générosité de cœur, de toutes les qualités que je vous reconnais et que j'aime; j'admire votre vertu et votre perfection, mais je ne me crois pas appelé à les imiter, et je ne me sens nulle vocation pour renoncer à mes succès présents et à ceux que j'espère pour l'avenir.

—Mais, cher Francisco, vous me forcez de vous

opposer encore ce *quid prodest* que vous n'aimez pas! « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Votre ambition est noble, je ne le conteste pas; mais celle qui a pour but le ciel, l'éternité, ne l'est-elle pas davantage? Et si vous visez au but que vous savez être le moins beau, le moins grand, le moins durable, est-ce digne d'une âme comme la vôtre? S'il n'y a d'autre vie que celle de ce monde, la raison est de votre côté; mais si la vie de ce monde est courte, et si celle de l'autre est éternelle, c'est folie de ne travailler que pour la gloire fugitive de la terre, et de perdre ainsi la gloire de l'éternité... Francisco, pouvez-vous me dire ce que sont devenus les riches, les puissants, les heureux de cette vie qui sont morts depuis longtemps? Ils ont eu de l'ambition, ils ont recherché la fortune, les honneurs, la louange des hommes; ils ont atteint leur but, ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, ils en ont joui..... Que leur en est-il resté à la mort? Qu'ont-ils trouvé en entrant dans l'éternité? Ah! oui, mon ami! je vous le redirai encore, et vous y réfléchirez plus sérieusement: « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

— Je puis aimer la science, je puis être sensible à la gloire qui rayonne autour d'elle, et ne pas me damner pour cela.

— En êtes-vous sûr? Vous êtes sûr que Dieu vous demande, au contraire, de lui tout sacrifier dès maintenant, et vous n'êtes pas sûr d'autre chose.

N'exposez pas le salut de votre âme sur un *peut-être!*

— Tout sacrifier! se renfermer dans un petit cercle d'idées étroites.....

— Étroites! Elles embrassent tous les siècles passés et à venir, l'éternité tout entière, et vous les trouvez plus *étroites* que les vôtres qui se bornent à cette vie et n'embrassent que quelques années? .

— Je ne puis me défendre de trouver quelque chose de bas dans vos idées de perfection, quand je vois qu'elle vous font tendre la main, aller mal vêtu, supporter l'injure..... Oh! non! jamais je ne pourrai partager ces idées-là!

— Vous appelez *bas* ce qui élève l'âme! Vous appelez *vil* ce qui la rapproche de Dieu! Car elle s'élève et se rapproche de lui en proportion de sa ressemblance avec Notre-Seigneur, par la pratique des vertus dont il nous a donné l'exemple pendant sa vie mortelle..... Francisco, vous avez une raison trop droite et un cœur trop grand pour ne pas comprendre tout cela. Voyons, mon ami, je connais la sagesse de votre esprit comme je sais la loyauté de votre cœur et la franchise de votre caractère; eh bien! dites-moi ce que vous trouvez plus raisonnable et plus avantageux: de sacrifier maintenant ce que vous aimez pour vous assurer le bonheur éternel, ou de jouir de ce que vous aimez au prix d'un malheur éternel? Répondez...

En lui parlant ainsi, don Ignacio s'était rapproché de son jeune ami, il avait pris sa main qu'il sentait

frémir dans la sienne, il devinait la lutte engagée dans ce cœur de vingt-sept ans, et il en était ému. Francisco ne répondait pas.

— Votre silence répond pour vous, lui dit Ignacio; restons-en là, je suis persuadé que vous-même me direz demain : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

— Je n'attendrai pas à demain, lui répondit Francisco, avec des larmes dans la voix ; je m'avoue vaincu..... Mais je ne puis tout sacrifier comme vous l'entendez !..... C'est impossible !

— Je comprends que vous le trouviez impossible ce soir, mais une nature comme la vôtre ne peut reconnaître la vérité sans l'aimer et sans s'y attacher avec le dévouement le plus complet.

Francisco ne répliqua pas. Ignacio se leva; il se promena quelques instants dans la chambre ; puis, il regarda son jeune ami qui semblait absorbé dans ses réflexions ; leurs yeux se rencontrèrent enfin... Ceux de Francisco étaient pleins de larmes.... Don Ignacio s'approche et lui tend les bras ; Xavier s'y laisse aller et s'abandonne à toute son émotion...

Le jeune mondain s'était avoué vaincu quelques instants auparavant ; maintenant il se rendait.

Ignacio le pressa sur son cœur avec un sentiment d'ineffable consolation ! Il pouvait enfin donner à Dieu, et lui donner tout entière cette chère âme qu'il sentait être appelée à de si grandes choses, et qui, dans les desseins de la divine Providence, devait aller

établir le règne de Jésus-Christ au milieu des nations les plus barbares, et renouveler, parmi ces peuples, les prodiges éclatants dont la parole des premiers apôtres fut autrefois accompagnée.

Francisco était convaincu, il était éclairé, il sentait que Dieu le voulait tout entier... mais il avait tant à sacrifier, qu'il demanda quelques jours encore. Don Ignacio comptait avec trop de confiance sur la droiture et la générosité de son ami, pour douter du résultat de ses réflexions dans la disposition où il le voyait.

— Nous en reparlerons, lui dit-il, quand vous le voudrez. Oui, mon ami; prenez le temps nécessaire, réfléchissez devant Dieu, vous suivrez ensuite son inspiration.

VI

Miguel Navarro, exact au rendez-vous que lui avait donné son jeune protecteur, se présenta chez lui le lendemain à l'heure convenue, et ne pouvant dissimuler entièrement ce qui lui restait de la fureur qu'il avait emportée la veille, il se permit de nouveau quelques paroles aigres et railleuses, que don Francisco repoussa d'un seul mot : « Assez ! » lui dit-il, en lui donnant l'argent qu'il venait chercher. Miguel blêmit à ce mot dont il sentit toute la portée. Il lui semblait

qu'il perdrait à tout jamais l'aimable bienveillance de don Francisco, s'il le quittait sur cette parole de mécontentement, et il s'empressa de réparer ce qu'il appelait intérieurement une maladresse. Il prit les mains du jeune seigneur de Xavier, et les baisa avec tant d'affection et de douleur, que Francisco en fut ému :

— Je ne veux pas vous affliger, Miguel, lui dit-il, mais vous faire comprendre que vous ne devez plus vous permettre désormais de parler ainsi en ma présence. J'aime don Ignacio, je le vénère, tachez de vous en souvenir !

Miguel était désolé ; le souvenir de quelques nobles Espagnols qui avaient embrassé la pauvreté volontaire, après avoir été convertis par don Ignacio, se dressait comme un fantôme effrayant dans son esprit. Il se jeta aux pieds de Xavier et le conjura avec larmes de ne pas déshonorer son illustre famille en imitant don Amator et don Juan de Castro :

— Allez, Miguel, lui dit Francisco, laissez-moi la liberté de disposer de moi sans votre consentement ; c'est par affection pour moi que vous parlez ainsi, je le sais ; mais je désire que ce soit la dernière fois.

Miguel se retira dévoré de chagrin et de dépit ; il se demandait comment il pourrait se venger d'Ignacio, et venger aussi du même coup la famille d'Azpilcueta ; il forma et rejeta plusieurs projets, puis il se décida à attendre, comptant sur les inspirations de l'avenir.

Peu de jours après, don Francisco se déclarait ou-

vertement disciple de son cher maître dans la vie spirituelle, et il aspirait au moment où il lui serait possible de faire une retraite sous sa direction, en suivant les *Exercices spirituels* que don Ignacio avait écrits à Manreza, sous l'inspiration du ciel. Ce moment était celui où commençaient les vacances. Dès qu'il fut arrivé, Xavier quitta le collége et se sépara du monde, pour vivre pendant quelque temps seul avec Dieu dans la retraite et la pénitence. Il passa les quatre premiers jours sans prendre de nourriture; sa douleur d'avoir offensé Dieu, et son désir de le servir désormais étaient deux sentiments si vifs dans son âme ardente et vraie, qu'il liait ses pieds et ses mains, autant qu'il le pouvait, avant l'oraison, et il se présentait ainsi devant Dieu, comme une victime prête à lui être immolée; il ne quittait pas le cilice, il jeûnait tous les jours, il priait sans cesse.

Pendant que François de Xavier devenait un homme nouveau dans cette retraite, le démon, rugissant de fureur, s'empara de l'âme de Miguel Navarro, et lui inspira l'infernale pensée de soustraire au ciel cette magnifique conquête, en brisant l'instrument qui la lui assurait.

Don Ignacio, nous l'avons dit, habitait seul la chambre des trois amis, le moment était favorable; si Miguel le laissait échapper, il pourrait ne plus se représenter. La rue Saint-Hilaire est déserte la nuit; d'ailleurs, le couvent des Carmes est tout auprès, il se le ferait ouvrir au besoin; les couvents sont des

lieux d'asile où les soldats du guet ne peuvent atteindre personne..... Et puis, la famille d'Azpilcueta le protégera; n'est-ce pas pour son honneur qu'il s'expose?...

Ainsi raisonnait l'esprit du mal dans l'âme de Miguel Navarro.

Un soir donc, vers minuit, peu de jours avant la fin de la retraite de Xavier, on aurait pu voir une ombre se glisser dans l'obscurité et longer le mur du collége de Sainte-Barbe, dans la rue Saint-Hilaire. Cette ombre s'arrêta au point correspondant à l'angle des bâtiments et du *promenoir*. L'ombre semblait écouter;.... mais le silence n'était interrompu autour d'elle que par une respiration étouffée, et les battements précipités d'un cœur qu'elle ne connaissait que trop en ce moment. Rassuré de ce côté, Miguel, car c'était bien lui, retire de sa poche une corde nouée qu'il lance vivement sur le mur, et aussitôt il se blottit, il écoute encore.... Rien! Le vent léger de la nuit ne fait pas même bruire les feuilles des arbres du *promenoir;* pas une lumière n'éclaire une seule fenêtre; tout dort, tout fait silence.... Et Satan le pousse, et voilà Miguel qui se prend à la corde et qui s'y balance.... Elle est solide, il peut monter;.... il monte, il atteint le bord du mur, il est tout près de la fenêtre de don Ignacio.... Il calcule les mouvements nécessaires, il passe la main sous son pourpoint,... elle en sort armée du couteau catalan... Il avance doucement; il va soulever le faible panneau de la fenêtre...

« Où vas-tu, malheureux? que vas-tu faire? » s'écrie une voix tonnante, terrible, foudroyante comme un châtiment du ciel[1].

Miguel est terrassé! il regarde de tous côtés... Personne nulle part!.... Il écoute, tout tremblant.... Le silence est partout,... excepté dans son âme....

— Mon Dieu! mon Dieu! murmure le coupable, c'est san Miguel mon patron!....

Et il porte la main sur la fenêtre, il l'ébranle fiévreusement, il l'ouvre, et, se précipitant dans la chambre, il va se jeter, dominé par la terreur, aux pieds de don Ignacio dont il interrompt l'oraison; il lui fait l'aveu de son crime, il en implore le pardon et l'obtient.

L'enfer était vaincu, le ciel triomphait.

Au sortir de sa retraite, Xavier commença l'étude de la théologie, et, toujours dirigé par son saint maître, avança rapidement dans les voies de la perfection. On lui offrit en vain un riche canonicat à Pampelune; il le refusa, ne voulant plus d'autres richesses que celles du ciel. Don Ignacio, le voyant assez fort, lui fit part de son désir d'aller travailler à la conversion des Juifs et des infidèles qui peuplaient la terre-

1. Le P. Bartoli, dans l'*Histoire de saint Ignace*, dit que Miguel entendit cette effrayante voix en montant *l'escalier*. Le P. Bouhours et M. A. F. affirment qu'il monta par une *échelle* et entra par la *fenêtre*. Cette dernière version nous paraît la plus vraisemblable; il eût été trop difficile à l'assassin de pénétrer dans le collége, au milieu de la nuit, autrement qu'en escaladant les murs, puisqu'il n'avait pas de complice à l'intérieur.

sainte. Xavier lui répondit qu'il le suivrait partout où il irait. Pierre Lefèvre lui avait déjà fait la même réponse quelques mois auparavant.

L'année suivante, 1534, Lefèvre fut ordonné prêtre et célébra sa première messe le 22 juillet. Don Ignacio, qui attendait ce moment pour réunir ceux qu'il avait gagnés à l'œuvre de Dieu, leur conseilla de se préparer à cette réunion par les pénitences corporelles et de longues et fréquentes oraisons, afin d'attirer les lumières divines sur la vocation de chacun, dans la manière dont il devait travailler au salut des âmes pour la plus grande gloire de Dieu.

Au jour fixé, les disciples de don Ignacio, au nombre de sept, se rendirent auprès de lui. Tous, hommes de science, de mérite, de haute intelligence, ils se contemplèrent un instant avec une mutuelle admiration, et éprouvèrent une émotion qui se trahit par des larmes involontaires.

« Je comprends votre émotion, leur dit Ignacio; j'ai voulu laisser ignorer à chacun de vous les noms des compagnons que le ciel lui avait choisis, afin de laisser votre cœur plus libre de suivre les inspirations de Dieu. Je comprends qu'en vous voyant, votre zèle, votre courage, votre confiance redoublent d'ardeur. Dieu vous appelle tous à une entreprise d'une immense importance, j'en suis convaincu. Or, si chacun de vous séparément est capable de grandes choses, que sera-ce en vous réunissant dans une seule pensée, un seul intérêt, un seul but : la gloire de Dieu,

le bien de l'Église ? Vous avez eu le temps d'examiner devant Dieu votre vocation ; vous allez vous prononcer aujourd'hui.

« Pour moi, je n'ai qu'un désir : c'est, avec le secours de la grâce, de conformer ma vie à celle du divin Modèle. La sainteté personnelle de Jésus-Christ ne lui a pas suffi : il a vécu, il a souffert, il est mort pour le salut des hommes. Je veux donc tâcher de l'imiter en cela, autant qu'il sera possible à ma faiblesse. En travaillant à ma propre perfection, je veux me dévouer au salut de mes frères..... »

Puis, il leur dit de quelle douleur son âme avait été pénétrée à la vue des lieux-saints devenus la proie de l'enfer, après avoir été inondés du sang divin, et leur fit part de la résolution qu'il avait prise d'aller travailler à la conversion des infidèles de la terre-sainte.

« Que je serais heureux ! s'écria-t-il, s'il m'était donné de verser mon sang pour une telle cause sur cette terre arrosée du sang du Rédempteur ! Je veux espérer qu'un jour ce bonheur me sera accordé ! En attendant, je suis résolu à me donner, à me consacrer à Dieu entièrement, et à me vouer solennellement à son service pour ne plus appartenir qu'à lui seul ! Je veux m'engager irrévocablement, par un vœu solennel, à la pauvreté volontaire, à la chasteté perpétuelle, et au voyage de la terre-sainte ! »

L'âme tout entière de don Ignacio semblait passer dans celles de ses disciples, à mesure qu'il leur par-

lait ; il avait cessé, qu'ils l'écoutaient encore. Après quelques moments de silence, tous s'écrièrent spontanément, et d'une voix unanime :

« A la terre-sainte ! A la terre-sainte ! »

Tous s'engagèrent à suivre leur cher maître à la vie, à la mort ; puis, maître et disciples s'embrassèrent avec autant d'émotion que de tendre charité, se promettant de s'aimer désormais comme des frères dont Ignacio serait le chef, *le frère aîné*.

Ils délibérèrent ensuite sur le plan qu'ils devraient suivre, et convinrent qu'après avoir fini leurs études théologiques, ils se rendraient à Venise, où ils s'embarqueraient pour la Palestine, à moins toutefois que la Providence leur refusât les moyens de faire ce voyage dans le cours d'une année. Si, après avoir attendu un an à Venise, ils ne pouvaient s'embarquer, ils seraient dégagés de leur vœu relativement à la terre-sainte, et ils iraient à Rome se mettre à la disposition du souverain pontife.

Ce plan adopté à l'unanimité, Ignacio fixa le jour de la fête de l'Assomption pour leur engagement solennel, qu'ils remettraient dans les mains de la Reine du ciel, en lui demandant de le faire agréer par son divin Fils. Chacun devait se préparer à cette grande donation de soi-même par la prière, le jeûne, les austérités corporelles.

Il y avait alors, à Montmartre, un monastère dont l'église, élevée sur le point culminant de la butte, avait une chapelle souterraine dédiée aux *saints*

Martyrs. La croyance générale était que saint Denis et ses compagnons avaient été martyrisés en ce lieu[1].

Ce fut cette chapelle souterraine que choisit Ignacio pour sa consécration et celle de ses disciples. Ils devaient y être absolument seuls.

Le 15 août 1534, ils s'y rendirent tous; Pierre Lefèvre, le seul qui fût prêtre, célébra le saint sacrifice. Avant la communion, il se tourna vers ses frères, tenant le corps de Notre-Seigneur, et tous, l'un après l'autre, prononcèrent les vœux de pauvreté et de chasteté, et celui d'aller dans la terre-sainte pour y travailler à la conversion des Juifs et des infidèles, ou de se mettre à la disposition du souverain pontife; puis, ils communièrent avec une ferveur séraphique.

La Compagnie de Jésus venait d'éclore.

L'Espagne a la gloire d'avoir reçu du ciel la première pensée de ce saint Institut, puisqu'au moment où l'immense amour de Dieu pour les hommes la laissa s'échapper de son cœur, elle descendit dans celui d'Ignacio de Loyola, alors à Manreza, en Catalogne. Mais c'est à Paris que la Société de Jésus devait naître. Son premier berceau devait être le lieu où les premiers apôtres des Gaules reçurent la mort de la main même de ceux qu'ils venaient évangéliser et sauver!...

1. L'église et le monastère portaient alors le nom de Notre-Dame du *Mont-des-Martyrs*, nom dont la corruption populaire fit d'abord *Mont-Martyre*, puis *Montmartre*.

Aussi, désormais, nous ne donnerons plus à l'illustre fondateur de la sainte Compagnie de Jésus, et au plus illustre de ses apôtres, que les noms d'Ignace et de François, non-seulement parce que, depuis leur célébrité, ils ne sont connus en France que sous ces noms français, mais aussi parce que nous avons presque autant de droits que l'Espagne à les revendiquer comme notre gloire et notre bien. C'est en Espagne qu'ils sont nés, mais c'est en France, c'est à Paris qu'ils ont fait leurs études; c'est à Paris que Xavier s'est converti et qu'il a renoncé au monde et à lui-même; c'est à Paris que saint Ignace et ses disciples se sont voués au service de Dieu et au salut des âmes; enfin c'est à Paris qu'ils posèrent les bases de leurs statuts.

Il fut un temps où la ville de Paris se faisait un honneur de prendre le glorieux titre de *Mère de la Compagnie de Jésus*. — Peut-être le reprendra-t-elle un jour!... Dans l'église de *Notre-Dame du Mont*, on voyait une plaque en bronze sur laquelle la ville de Paris avait fait graver, en latin, une inscription destinée à perpétuer la mémoire de la fondation de la Société de Jésus, et à rappeler que ce lieu fut le berceau de *l'ordre célèbre qui reconnaît saint Ignace de Loyola pour père et Lutèce pour mère*[1].

1. D. O. M. Siste, spectator, atque in hoc Martyrum sepulchro, probati ordinis cunas lege, societatis Jesu, quæ S. Ignatium Loyolam patrem agnoscit, Lutetiam Matrem. Anno salutis MDXXXIV, Augusti XV, hic nata est : cum Ignatius et Socii, votis

Qu'est devenue cette inscription?... Qu'est devenue l'église dans laquelle elle était placée?... Qu'est devenu le monastère?... Tout cela a disparu, jusqu'au nom même du lieu béni où saint Denis reçut la palme du martyre en échange de son sang. Cette glorieuse mort n'est plus rappelée au peuple de Paris que par la barrière qui porte encore le nom de *barrière des Martyrs...*

VII

Xavier ne s'appartient plus; il s'est donné à Dieu tout entier, il s'est consacré à son service et au salut des âmes, et tous les instants de sa vie vont être exclusivement employés désormais à l'accomplissement de ce double vœu.

Vivant toujours avec Ignace et Lefèvre, il se perfectionnait à leur école, et suivait les conseils et la direction de son saint maître avec la docilité d'un enfant et l'humilité du plus parfait religieux. L'année

sub sacram synaxim religiose conceptis, se Deo in perpetuum consecrarunt. Ad majorem Dei gloriam.

« A Dieu très-grand. Arrête-toi, spectateur, et lis, dans ce tombeau des martyrs, l'origine d'un ordre célèbre, la Société de Jésus, qui reconnaît saint Ignace de Loyola pour père et Lutèce pour mère. Elle naquit en ce lieu, le 15 août 1534, lorsque Ignace et ses compagnons par des vœux religieux, et après avoir participé au sacrement eucharistique, se consacrèrent pour toujours à la plus grande gloire de Dieu. »

suivante, 1535, Ignace devant faire un voyage en Espagne, il fut convenu que Xavier lui donnerait ses pouvoirs pour régler ses affaires de famille et d'intérêt, car il était à craindre que les frères de notre jeune saint ne cherchassent à lui inspirer de fâcheux regrets, s'il allait lui-même les voir et leur faire ses adieux.

Mais Satan avait pris les devants.

Miguel Navarro, un moment atterré par le merveilleux obstacle que la Providence avait opposé à sa première tentative de vengeance, avait bientôt retrouvé tous ses sentiments de haine et de basse jalousie. Xavier ne cachait nullement son changement d'idées, de vues et d'ambition. Il gardait le secret seulement sur les vœux qu'il avait faits, et il était même convenu que celui de pauvreté ne serait obligatoire, dans la pratique extérieure, qu'après les études théologiques. Miguel suivait de loin les progrès de celui que saint Ignace lui avait enlevé, et après avoir cherché le meilleur de tous les moyens pour le retirer de ses mains, il crut l'avoir trouvé et se hâta de le mettre en œuvre.

Il partit pour la Navarre, il alla au château d'Obanos, où habitait le capitaine don Juan d'Azpilcueta, frère aîné de François, et, dans les termes les plus propres à le persuader du dévouement qui l'animait, il lui représenta Xavier entièrement livré à un misérable hérétique, accusé même de sortilége et de magie, et assura qu'il était temps de rappeler don Fran-

cisco dans sa famille, si on tenait à son honneur et à son salut.

François venait d'apprendre cette infâme calomnie au moment où Ignace allait partir pour l'Espagne, et voici ce qu'il écrivit à son frère aîné à ce sujet; ce long fragment de sa lettre donnera l'idée du noble caractère et du grand cœur de Xavier, ainsi que de sa reconnaissance pour son cher maître.

Au capitaine don Juan d'Azpilcueta, au château d'Obanos.

Paris, 25 mars 1535.

« . . . . . Je ne laisse partir aucune des personnes qui vont en Espagne, sans leur remettre une lettre pour vous, senhor; mais j'ai tout lieu de craindre que ces témoignages de ma tendresse ne vous parviennent inexactement. La distance de Paris à Obanos est immense, les difficultés des chemins augmentent celles des communications, et je pense que c'est là ce qui me prive de recevoir de vos nouvelles aussi fréquemment que je le désirerais. C'est là, sans doute, le seul obstacle qui entrave des relations aussi chères à votre cœur qu'elles le sont au mien. Si je ne reçois pas assez souvent des preuves de votre affectueuse sollicitude pour moi, je ne l'attribue qu'à la négligence de quelques messagers et à l'impossibilité où se trouvent les autres de satisfaire nos désirs. Je sais par les témoignages que j'en ai reçus, aussi bien que

par plusieurs de nos amis, toute la part que vous prènez aux épreuves qui m'accablent sur ce sol étranger. Je sais que dans votre paisible résidence d'Obanos, où vous jouissez de tous les avantages de la fortune, vous prenez un vif intérêt à la position si pénible où je me trouve quelquefois, dans la vie de travail et d'étude à laquelle je me livre avec tant d'ardeur. Je sais que si je manque souvent du nécessaire, cette privation ne peut être imposée à votre frère que par des motifs indépendants de votre volonté. Peut-être n'êtes-vous pas suffisamment éclairé sur les besoins si multipliés de ma position à Paris, dont le détail serait infini, et qui sont pour moi d'une amertume très-douloureuse. Mais je suis soutenu par ma confiance dans votre bonté pour moi; je ne doute pas que du moment où vous connaîtrez l'étendue de mes besoins, vous ne vous empressiez d'y pourvoir généreusement, et d'apporter une abondante amélioration dans une vie beaucoup trop éprouvée, beaucoup trop restreinte et gênée.

« J'ai vu, il y a peu de jours, le R. P. F. Vear, récemment arrivé pour les études de l'Université. Nous avons parlé de vous, senhor, très-longuement, à ma grande satisfaction d'abord; mais bientôt, entraîné par la conversation, il me laissa entrevoir les plaintes graves que des personnes malveillantes vous ont portées contre moi, et, pressé par mes instances, il me raconta dans le détail toute la vérité. Si vous vouliez bien ajouter foi à ma parole, vous seriez convaincu

que tout cela est faux, que ce sont des calomnies dont la plus odieuse perfidie a voulu noircir à vos yeux votre malheureux frère, et vous auriez pitié de lui, je le sais, à la pensée qu'il est si cruellement maltraité par la plus insigne fourberie; vous sentiriez toute la douleur qui l'oppresse!...

« Cependant, je vous affirme, senhor mon frère, que je suis moins sensible à cette diffamation qu'au chagrin que vous devez éprouver et que je ressens vivement. L'étendue de votre affection pour moi me donne la mesure de la profonde blessure que cette horrible calomnie a dû faire à votre noble cœur!

« Ces infâmes imposteurs n'ont pas craint d'envelopper avec moi, dans leur honteuse délation, le plus parfait, le plus saint de tous les hommes, maître Ignacio! Vous jugerez de la pureté de sa vie et de ses intentions par la démarche qu'il fait. Il va vous trouver lui-même, dans l'intérieur de votre famille; il vous remettra cette lettre en mains propres. Certes, s'il était tel que l'odieux pinceau de la calomnie s'est plu à vous le représenter, s'il n'avait la plus entière et la plus juste confiance en son innocence, irait-il se livrer ainsi, seul et sans armes, à la merci de ceux qui l'ont si cruellement offensé? Car il ne prétend nullement se soustraire à leur vue.

« Du reste, pour effacer l'impression fâcheuse que vous avez reçue, senhor, et afin que vous puissiez apprécier la grâce que Dieu a daigné me faire en me procurant des relations d'intimité avec l'excellent maî-

comme si je vous parlais moi-même, car personne ne connaît mieux le fond de mon âme; il sait le détail de toute ma vie privée, il sait mieux que moi ce dont j'ai besoin, et de quelle manière vous pouvez m'être utile . . . .

« . . . Je baise respectueusement, senhor, vos très-chères mains et celles de la senhora ma belle-sœur et chère cousine[1]. Je demande à Dieu de vous combler de ses biens, de vous conserver heureux pendant un grand nombre d'années, et d'exaucer toutes les prières de vos âmes dont je connais la piété et la générosité. Ce sont mes vœux les plus sincères.

« Votre serviteur très-dévoué et votre plus jeune frère,

« FRANCISCO DE XAVIER. »

Au ton de cette lettre, on reconnaît qu'elle est adressée au chef de la famille. Xavier avait, en effet, perdu son père; son frère aîné le remplaçait. Dona Magdalena, sa sœur, était morte également; mais dona Maria vivait encore pour pleurer ceux qu'elle avait perdus, et l'absence de ceux que la volonté divine tenait éloignés d'elle, et entre ces derniers, ce cher Francisco qu'elle savait être le « vase d'élection » destiné à l'apostolat des Indes... Heureuse!... et pauvre mère!.....

1. Le capitaine don Juan d'Azpilcueta avait épousé sa cousine du côté paternel.

L'enfer fut vaincu, cette fois encore, dans la personne de Miguel Navarro et de ses complices. La présence de saint Ignace, sa sainte vie, les miracles nombreux que Dieu accordait à sa prière, dissipèrent promptement, en Navarre, les impressions produites par la calomnie, et au château d'Obanos, comme à celui de Xavier, on remercia Dieu de la bénédiction qu'avait apportée avec lui le père spirituel de François de Xavier.

DEUXIÈME PARTIE

ITALIE — PORTUGAL

(Novembre 1536 — Avril 1541.)

-∞-

I

Il avait été convenu, on se le rappelle, que les disciples d'Ignace le rejoindraient à Venise, dans les premiers jours de l'année 1537. Depuis ce moment, leur nombre s'était accru. Entraînés par la puissance de l'exemple, trois jeunes gens, aussi distingués par leur science que par leur mérite personnel, s'étaient joints à nos fervents religieux, avec la résolution de partager leur vie de pauvreté, d'humilité, d'obéissance et de dévouement. C'étaient deux prêtres, Claude Lejay et Étienne Brouet, et un laïque, Jean Codure; tous les trois avaient fait les mêmes vœux le jour de la fête de l'Assomption, et Xavier et ses frères avaient renouvelé les leurs en même temps.

Ils partirent donc, pour se rendre à Venise, au nombre de huit : François de Xavier, Pierre Lefèvre, Diego Laynez, Alfonso Salmeron, Simon Rodriguez, Nicolas Bobadilla, Claude Lejay, Étienne Brouet et Jean Codure. Ils se mirent en route le 15 novembre 1536, vêtus de la robe longue, un bâton à la main, le bréviaire sous le bras, le chapelet sur leur poitrine, extérieurement, afin de témoigner, dans les pays protestants qu'ils traverseraient, leur attachement à la religion catholique; ils portaient sur le dos une petite valise contenant quelques livres et leurs manuscrits. Le voyage devait se faire à pied, en demandant l'aumône, et devait être de longue durée, car la guerre avec Charles-Quint rendant impraticable une grande partie des frontières, ils se virent forcés de passer par la Lorraine, de descendre par l'Allemagne et de traverser la Suisse pour gagner l'Italie.

Xavier, heureux de marcher enfin vers le but tant désiré par son zèle et sa ferveur, suivait courageusement ses frères depuis plusieurs jours, lorsque, tout à coup, il leur déclare avec une tristesse navrante qu'il ne peut aller plus loin :

— Mais pour quel motif? lui demandent-ils avec empressement. Vous êtes malade, n'est-ce pas?

— Oui, je l'avoue...

— Je m'en doutais, dit Lefèvre qui connaissait bien son ami; votre visage porte l'empreinte d'une grande souffrance. Qu'éprouvez-vous?

— J'ai un peu de fièvre... je ne puis plus mar-

cher... Continuez sans moi, je vous rejoindrai plus tard.

— Que nous vous laissions ici ! que nous vous abandonnions ! Certainement non. Il doit y avoir un médecin dans ce village ou dans les environs ; nous allons vous soigner et non vous quitter.

A ce mot de *médecin,* François pâlit, et portant sur son ami un regard suppliant :

— Oh ! non, lui dit-il, je vous conjure de me laisser ici et de partir.

Lefèvre insista néanmoins, et Xavier se vit forcé d'avouer toute la vérité à celui qui, depuis si longtemps, possédait toute sa confiance. Voici ce qu'il lui apprit :

Un des plus grands plaisirs de Xavier, dans sa vie d'étudiant, avait été celui de la course ou des jeux dans lesquels on se plaisait à admirer la souplesse, la grâce et la légèreté de ses mouvements. Il excellait dans tous les exercices du corps, et cette étonnante agilité, jointe à son élégance naturelle et à sa remarquable beauté, excitait autour de lui un murmure si flatteur, qu'il ne se refusait jamais à ce genre d'amusement. Cette vanité, François la déplorait amèrement depuis qu'il en avait compris le néant, et, dans son désir de l'expier, il avait imaginé de serrer autour de ses jambes, et jusqu'au-dessus du genou, de petites cordelettes qui, après quelques jours de marche, avaient produit une enflure assez considérable pour couvrir entièrement ces ligatures. Cette

douloureuse torture, le jeune saint l'avait soufferte jusqu'alors sans que nul de ses frères pût se douter du supplice qu'il s'imposait. Lefèvre, aussitôt, fit part à ses compagnons de cette triste découverte; on porta le cher malade jusqu'au village le plus proche et on appela un chirurgien qui déclara l'opération impraticable.

— Dieu seul, dit-il, pour l'amour de qui la chose a été faite, peut en guérir les fâcheux résultats. Tenter de retirer les liens, c'est exposer le malade à mourir pendant l'opération.

Xavier, plein de confiance dans la bonté infinie, et bien certain qu'elle ne permettrait pas qu'il fût un obstacle au prompt départ de ses frères, engagea ces derniers à demander à Dieu ce témoignage de sa protection sur leur entreprise.

— Le chirurgien a raison, dit-il, il faut demander à Dieu de me guérir; il le fera, j'en ai la confiance.

Tous, à l'instant, se mettent en prière; c'était le soir. Le malade s'endort et passe une nuit très-calme; le lendemain matin, les ligatures étaient tombées d'elles-mêmes, par petits fragments, l'enflure avait disparu, l'inflammation avait cessé, les liens n'avaient laissé nulle trace sur la peau, Xavier était plein de santé.

Après de ferventes actions de grâces, on se remit en marche. Le passage de nos pèlerins à travers l'Allemagne ne fut pas exempt de danger. Les hérétiques, reconnaissant leur orthodoxie au chapelet qu'ils por-

taient ostensiblement, les insultaient, les menaçaient, ne leur épargnaient aucun outrage. Mais la Providence, qui veillait sur eux, leur donna le courage de supporter toutes ces épreuves sans se plaindre et de la remercier même au fond du cœur, en lui demandant la conversion de ces pauvres égarés; grâce à cette protection divine, ils arrivèrent heureusement à Venise, le 8 janvier 1537.

Leur saint maître les reçut avec des larmes d'attendrissement et de bonheur. Il désirait que ses disciples fussent présentés au souverain pontife avant leur départ pour la Palestine; mais le voyage de Rome ne pouvant s'effectuer dans le moment, il les dissémina dans les divers hospices de Venise; celui des Incurables fut assigné à Xavier.

Pour juger des progrès que notre saint avait déjà faits sous la direction de saint Ignace, rappelons-nous ce qu'il était au collége de Sainte-Barbe, quatre ans auparavant, et voyons-le maintenant à l'hôpital des Incurables, au moment où on lui dit qu'il y a, dans une salle voisine, un malade dont l'ulcère est si repoussant, qu'il faut un courage surhumain pour l'aborder.

Jamais encore l'élégant Francisco n'avait approché d'une plaie; il avait pour ces sortes de maladies une horreur instinctive qui les lui faisait fuir avec empressement; mais aujourd'hui c'est un homme nouveau; il est transformé de telle sorte, qu'en entendant parler du malade que chacun redoute, son visage semble

rayonner de joie. Il entrevoit l'occasion de vaincre une répugnance qui lui paraît invincible, mais dont il espère triompher avec l'aide de Dieu. Don Ignacio, son cher maître, ne lui a-t-il pas dit souvent :

« Francisco, souvenez-vous qu'on n'avance dans la vertu, qu'autant qu'on triomphe de soi-même! L'occasion d'un grand sacrifice est chose si précieuse, qu'il ne faut jamais la laisser échapper ! »

Or, c'était pour Xavier une de ces occasions qu'il eût fort regretté de perdre. Il demande à voir ce malade; il s'en approche d'abord plein de force et de courage..... Mais l'odeur qui s'en exhale le dégoûte aussitôt et lui fait bondir le cœur!..... C'est le moment de triompher de lui-même pour *faire un pas de plus dans la vertu*, suivant la maxime de son saint ami.

A cette pensée, toute la générosité de ce beau caractère va se révéler: quelque grand que soit le sacrifice, il le fera.

Xavier tombe à genoux devant le malade, il l'embrasse affectueusement, il lui parle de Dieu, il le console et l'encourage, en mauvais italien, il est vrai, mais avec une expression de charité qui le rend bien plus éloquent que ne pourrait l'être le plus beau langage. Il découvre le membre ulcéré..... Son cœur bondit plus fort !..... la nature n'est pas vaincue..... Notre jeune saint veut en triompher à tout prix, car il sait qu'il combat sous l'œil de Dieu! Il approche son beau visage de ce membre purulent.....

Ce visage pâlit..... la nature se révolte..... Xavier se sent défaillir..... Il se hâte de porter ses lèvres sur la hideuse plaie! Il la baise..... il va plus loin, il la suce ! ! !

Dieu attendait cette dernière victoire !

Xavier se relève plus heureux de ce triomphe sur lui-même, qu'il ne l'avait jamais été de ses brillants succès dans le monde.

Par ce seul trait on peut juger de l'exercice qu'il donna à son zèle, à sa charité, à sa mortification, pendant six semaines qu'il vécut dans ce lieu de souffrances. Infirmier et serviteur des pauvres malades, les services les plus vils étaient ceux qu'il leur rendait préférablement, heureux d'expier dans ces exercices de charité sans gloire aux yeux des hommes, la vanité qu'il ne cessait de se reprocher. Il ne faisait grâce à aucune de ses répulsions naturelles. Il s'était noblement vaincu sous bien des rapports déjà ; mais il restait encore une répugnance à surmonter : la vue d'un corps mort lui faisait mal, il était porté à s'en éloigner;..... il s'en rapprocha, il ensevelit tous les corps des pauvres qui moururent dans cet hôpital, pendant le séjour qu'il y fit. Il voulait triompher de lui-même en toutes choses; il voulait saisir toutes les occasions de faire un sacrifice, afin d'*avancer chaque jour dans la vertu*. Les malades s'attachèrent promptement aux soins de François de Xavier ; jamais encore ils n'en avaient reçu d'aussi doux, d'aussi affectueux. Il avait des consolations pour toutes les souffrances,

des encouragements pour toutes les peines, des paroles calmantes pour toutes les douleurs, une tendre charité pour tous, et on l'aimait avec le plus touchant abandon de cœur.

« Que deviendrions-nous, disaient les malades, si nous avions le malheur de le voir quitter l'hôpital? »

Pauvres malades !

II

Les disciples d'Ignace de Loyola partirent de Venise, vers la fin du carême, pour se rendre à Rome. Le voyage fut long et pénible; il se fit à pied et en demandant l'aumône, qui souvent leur était refusée. « Ils marchèrent pendant trois jours, le long de la « mer, pour se rendre à Ravenne, sans avoir obtenu « même un morceau de pain. Après les austérités et « les fatigues de Venise, c'en fut assez pour les exté« nuer; plusieurs d'entre eux tombaient sans pouvoir « faire un pas de plus, au grand chagrin de leurs « compagnons. Ils furent réduits à une telle extré« mité, qu'étant entrés le dimanche de la Passion, « dans un lieu planté de pins, ils se mirent à en « cueillir quelques pommes, encore tout amères, et à y « chercher une nourriture à laquelle ils furent bientôt « forcés de renoncer. L'humidité de la saison, qui était « extrêmement pluvieuse, les exposa aussi à de con-

« tinuelles incommodités : après avoir été trempés « toute la journée, ils passaient souvent la nuit en « plein air; heureux quand ils trouvaient quelques « restes de pailles pour s'en couvrir et s'y étendre ! « Comme ils n'avaient pas d'argent pour traverser les « fleuves, ils étaient obligés d'abandonner aux bate- « liers tantôt un vieux couteau, tantôt un encrier, « ou enfin quelque petite chose à leur usage, et quel- « quefois même une partie de leurs pauvres vête- « ments. Dans une circonstance de ce genre, pour « satisfaire un batelier mécontent, l'un d'eux qui n'é- « tait pas dans les Ordres, se vit contraint de mettre « son bréviaire en gage pendant que ses compagnons « restaient en ôtage. De retour avec le prix demandé, « il les délivra, et parcourut ensuite la ville d'Ancône « en demandant l'aumône pour dégager son bré- « viaire.

« ..... Quelquefois il fallut faire des milles entiers « dans l'eau jusqu'à la ceinture et même jusqu'à la « poitrine. Un des voyageurs reçut la récompense « immédiate de ses fatigues, car il avait une jambe « malade par suite de l'échauffement du sang, et Dieu « permit qu'il sortît de cet étrange bain tout à fait « guéri.

« A Ravenne, les amis eurent un moment de re- « pos, parce qu'on les reçut dans l'hôpital; mais on « ne leur donna qu'un lit. Trois d'entre eux, plus fa- « tigués que les autres, devaient en profiter; et quand « ils virent l'horrible saleté des draps, ils se décidè-

« rent à s'en servir par vertu plutôt que par nécessité.
« Simon Rodriguez, un des trois, y renonça et s'éten-
« dit à terre, trouvant ce lit plus dur, peut-être, mais
« aussi plus décent que celui qu'on leur offrait. Alors
« il se sentit pris d'un violent remords pour avoir fui
« cette mortification, et il résolut de s'en punir à la
« première occasion..... . . . .

« Cependant, ceux qui rencontraient nos pèlerins,
« tous étrangers, portant des vêtements pareils, et
« tous se dirigeant vers Rome, les prenaient fréquem-
« ment pour des gens de mauvais renom, venant en
« Italie afin de se faire relever de quelque censure,
« ou absoudre de quelques crimes énormes. Ils mar-
« chaient trois à trois, un prêtre et deux autres qui
« ne l'étaient pas encore, Espagnols et Français, aussi
« unis de cœur que s'ils eussent eu la même patrie
« ou fussent nés de la même mère. Chacun souffrait
« plus pour ses compagnons que de ses maux per-
« sonnels, et avant de penser à lui-même, s'occupait
« toujours de les soulager. »

Le P. Bartoli, à qui nous empruntons cette citation, reproduit ici un fragment remarquable du récit de ce voyage écrit par un de ces héroïques pèlerins, et que nous ne résistons pas au désir de faire connaître à nos lecteurs, dans la persuasion que le trait cité se rapporte à notre saint.

« Lorsque je parcourais Ancône, dit ce Père, pour
« recueillir en aumônes de quoi racheter mon bré-
« viaire, j'aperçus sur la grande place un des nôtres

« qui, mouillé et pieds nus, s'adressait aux femmes « du marché pour en obtenir soit un fruit, soit « quelques légumes. Je m'arrêtai à le considérer, et « me rappelant la noblesse de sa naissance, les ri« chesses qu'il avait abandonnées, ses grands talents « naturels, l'étendue de ses connaissances acquises « et les vertus qui lui auraient donné un si grand « poids dans le monde, je me sentis profondément « touché et indigne d'être le compagnon de tels « hommes. »

Citons encore, d'après le P. Bartoli, un trait bien touchant de la divine Providence à l'égard de ces héros évangéliques qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ et faire aimer sa croix.

« Après avoir passé trois jours à Lorette, et y avoir « abondamment goûté les douces joies de la piété et « un peu de repos, ils s'acheminèrent vers Rome, et « arrivèrent à Tolentino de nuit, sans avoir même un « morceau de pain pour réparer les fatigues du jour. « Il pleuvait abondamment; ils ne rencontrèrent per« sonne à qui pouvoir demander la charité. Trois « d'entre eux allaient en avant, d'autres se tenaient « le long des murs, un peu à l'abri de la pluie, et « l'un d'eux marchait au milieu de la rue, n'ayant à « craindre ni de se mouiller, ni de se salir plus qu'il « ne l'était déjà; il vit venir à lui, au milieu de la « boue, un homme de belle taille et, autant qu'il put « en juger, d'une figure agréable. Celui-ci l'arrêta, « lui prit la main, y mit quelques pièces de monnaie,

« et se retira sans dire un seul mot. Dès leur arrivée « à une auberge, ils achetèrent un peu de pain, du « vin et des figues sèches, magnifique repas pour eux « et pour quelques mendiants avec lesquels ils le par- « tagèrent[1]. »

Nos voyageurs, dès leur arrivée à Rome, s'empressèrent d'en visiter les principales églises, et ils achevaient d'accomplir ce pieux pèlerinage, lorsqu'un personnage que nul d'entre eux n'avait remarqué, traversant la rue, vient droit à Xavier, et s'écrie en lui pressant les mains :

—Est-ce bien vrai, cher Francisco? c'est vous que je retrouve ici dans cet état de dépérissement, et vêtu d'une si étrange manière?

— Oui, senhor Pedro, c'est bien moi; mais éclairé par maître Ignacio, touché par la grâce et ne voulant plus vivre que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

— Et maître Ignacio est-il aussi à Rome?

— Non, senhor; il nous attend à Venise où nous l'avons laissé pour venir, par son ordre, nous présenter au souverain pontife et lui demander sa bénédiction, ainsi que l'autorisation d'aller travailler à la conversion des infidèles dans la terre-sainte.

— Eh bien! cher Francisco, venez au palais de la cour d'Espagne, où je réside pendant mon séjour à

1. *Histoire de saint Ignace de Loyola et de l'origine de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Daniel Bartoli. Trad. de l'italien, 2e édit., 1855, Paris.

Rome, comme envoyé extraordinaire de notre seigneur l'empereur et roi, et je me charge de vous procurer très-promptement une audience de Sa Sainteté.

François de Xavier accepta avec empressement, ainsi que ses frères, le moyen que la Providence mettait à leur disposition. Il fut convenu qu'il se rendrait le lendemain, avec Pierre Lefèvre, au palais de la cour d'Espagne pour s'entretenir avec don Pedro Ortiz de l'affaire importante qui les avait amenés.

Pedro Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint près le saint-siége, avait connu intimement Xavier et Lefèvre à Paris; il avait aimé notre jeune saint comme l'aimaient tous ceux qui le connaissaient, et il lui fit les plus vives instances pour obtenir qu'il acceptât une chambre au palais de l'ambassade, mais ce fut en vain. François refusa de quitter l'asile qu'il avait trouvé dans l'hôpital espagnol, asile qu'il partageait avec ses frères, et où sa charité trouvait un exercice dans tous les moments dont il pouvait disposer.

Pedro Ortiz avait été à Paris un des plus ardents adversaires d'Ignace de Loyola; il avait fait tous ses efforts pour empêcher le jeune seigneur de Xavier de se laisser entraîner dans cette voie de pauvreté et d'humiliations qu'il ne pouvait comprendre, et il retrouvait maintenant l'aimable et élégant Navarrais tendant la main comme un mendiant dans les rues de la capitale du monde catholique; il le retrouvait pâle, défait, amaigri, presque méconnaissable. Don Pedro voulut savoir les motifs de ce changement, et lorsqu'il

apprit les fatigues et les privations de tout genre que la sainte caravane avait endurées de Venise à Rome, lorsqu'il apprit que tous ces cœurs débordaient de joie au milieu de ces souffrances, lorsqu'il vit combien notre saint était heureux dans sa vie d'abnégation et de pénitence, Pedro ne sut plus qu'admirer. Il s'empressa de parler au pape Paul III, qui occupait alors le saint-siége, des disciples d'Ignace, dont la vertu égalait le savoir, de leur désir d'obtenir la faveur d'être admis à baiser les pieds du père commun des fidèles et à lui demander sa bénédiction apostolique, ainsi que l'autorisation d'aller travailler à la conversion des infidèles de la Palestine. Le pape, ravi de tant de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, exprima le désir de les recevoir dès le lendemain et pria don Pedro Ortiz de les lui présenter.

L'accueil du souverain pontife fut des plus bienveillants pour nos fervents pèlerins; Paul III demanda à entendre ces jeunes docteurs de l'Université de Paris, et leur proposa des questions théologiques qu'ils traitèrent avec autant de savoir et d'éloquence que de modestie et d'humilité. Le souverain pontife était charmé.

— Nous sommes heureux, leur dit-il, de vous voir unir une telle science à une telle modestie. Que pouvons-nous faire pour vous?

— Très-saint Père, nous sollicitons la permission d'aller dans la terre-sainte pour y prêcher Jésus-Christ, sur les lieux mêmes où il a donné tout son

sang pour le salut du monde, et nous conjurons Votre Sainteté de daigner nous accorder sa bénédiction, afin qu'elle nous garantisse celle de Jésus-Christ lui-même sur tous les travaux que nous désirons entreprendre.

— Nous ne pensons pas, reprit le pape, que le voyage de la terre-sainte soit possible : la guerre va éclater, les passages seront interceptés, et ces obstacles peuvent être de longue durée ; mais votre zèle serait employé très-utilement ailleurs.

Le souverain pontife les bénit ensuite avec une affection toute paternelle, leur donna une aumône considérable et accorda à ceux d'entre eux, qui n'étaient pas encore prêtres, la permission de recevoir les saints Ordres de quelque évêque et en quelque lieu que ce fût, en qualité de pauvres volontaires.

Après cette audience, nos voyageurs retournèrent à Venise où Xavier reprit son service des pauvres malades à l'hôpital des Incurables. Il renouvela ses vœux, ainsi que ses frères, entre les mains du nonce du pape, Jérôme Varelli, archevêque de Rosana, et peu après, le 24 juin, les Ordres sacrés leur furent conférés par l'évêque d'Arbe, Vincenti Nigusanti.

Notre jeune saint, heureux de pouvoir travailler plus efficacement encore au salut du prochain, avec le caractère auguste qu'il venait de recevoir, désirait se préparer par une longue retraite à la célébration de sa première messe.

Un jour, après avoir prêché dans le bourg de

Monte-Felice, à quatre lieues de Padoue, il retournait à Venise par un autre chemin que celui qu'il avait pris en venant, lorsqu'il aperçut une pauvre cabane en ruines, entièrement abandonnée, dont les abords étaient obstrués par des décombres amoncelés..... Il avance, déblaye l'entrée de cette chaumière, et voit que ses murs sont lézardés, que son toit de chaume est à jour, en un mot, qu'elle est inhabitable et que sa position est complétement isolée :

« Qu'on serait bien ici, seul avec Dieu seul ! » se dit-il avec un frémissement de joie.

Et dès le lendemain, il venait prendre possession de cette demeure, afin de s'y livrer, sous le regard de Dieu seul, à tous les exercices de la plus rigoureuse pénitence, à un jeûne de chaque jour, à une oraison continuelle. Il ne sortait de sa cabane que pour aller mendier son pain dans les environs ; après avoir recueilli la quantité suffisante pour ne pas mourir de faim, il rentrait dans sa solitude, y macérait son corps et prenait ensuite quelques instants de repos sur ce sol humide et nu. Il passa ainsi quarante jours entiers dans la jouissance des consolations divines et de l'immolation continuelle de lui-même.

Sa retraite finie, François retourna auprès de son maître bien-aimé, alors à Vicence, où furent appelés tous ses frères, et il eut le bonheur de célébrer les saints mystères pour la première fois, en leur présence, appuyé de toutes leurs prières, de tous leurs vœux. Son émotion était si forte, et ses larmes coulaient si

abondantes, que les assistants ne purent contenir celles qui remplissaient leurs cœurs....

La santé de Xavier, bien que très-forte naturellement, ne put résister à tant d'austérités; il tomba malade sérieusement peu de jours après sa première messe, et il fallut bien le traiter comme un mendiant, puisqu'il voulait vivre et mourir dans la pauvreté la plus complète. On le porta à l'hôpital, et là, le noble Xavier, le fier descendant des anciens rois de Navarre n'obtint que la moitié d'un lit! Il fut placé à côté d'un pauvre malade qui lui était inconnu!....

Dieu lui faisait expier ainsi les sentiments de fierté et les désirs de vaine gloire qui avaient un moment alimenté sa jeunesse..... mais il répandait en même temps de telles consolations dans sa belle âme, que Xavier, loin de regretter ce qu'il avait quitté, était heureux d'avoir un sacrifice de plus à offrir, et remerciait la divine Miséricorde qui daignait lui en ménager ainsi les précieuses occasions.

Dans son étude de l'Écriture sainte, François de Xavier invoquait souvent saint Jérôme; il lui demandait l'intelligence des difficultés qu'il rencontrait, et la lumière se faisait dans son esprit; il en était résulté, de la part de notre saint, une tendre dévotion à ce saint docteur de l'Église.

Une nuit, pendant que Xavier était malade à l'hôpital de Vicence, il crut voir en songe, et tout environné de gloire, le saint qu'il aimait à invoquer dans ses études. Il crut l'entendre lui dire distinctement,

après de douces et fortifiantes paroles, comme le ciel en envoie quelquefois à la terre :

« Une plus grande tribulation vous attend à Bologne, où vous passerez l'hiver avec un de vos frères seulement ; les autres seront envoyés à Rome , à Padoue, à Ferrare, à Sienne. »

François resta profondément impressionné de ces paroles. Il ne voulut pas croire à une apparition réelle de saint Jérôme, et ne pouvant oublier les paroles qu'il avait entendues, ne pouvant méconnaître la consolation qu'il en éprouvait et l'amélioration de son état, il prit le parti de n'en rien dire, pas même à son saint maître, et d'attendre l'événement. Peu de jours après, il était parfaitement guéri.

Cependant, l'année durant laquelle saint Ignace et ses disciples s'étaient engagés à attendre les moyens de passer en Palestine était expirée. La guerre ne laissait plus le moindre espoir d'embarquement ; le moment était venu de prendre une décision relative au second vœu, celui de se mettre à la disposition du souverain pontife.

Ignace réunit donc ses disciples et leur dit que, dégagés maintenant du côté de la terre-sainte, il leur restait à accomplir le vœu d'aller à Rome recevoir du pape la destination qu'il jugerait devoir leur donner. Trouvant inutile de les y faire retourner tous, il ajouta qu'il irait lui-même à Rome accompagné de Pierre Lefèvre et de Diego Laynez; que Xavier et Bobadilla iraient prêcher à Bologne, Rodriguez et Lejay à Fer-

rare, Codure et Hozes à Padoue, Brouet et Salmeron à Sienne.

François de Xavier, en entendant désigner ainsi par son maître les villes qu'il avait entendu nommer dans son sommeil par saint Jérôme, ne put croire plus longtemps à une illusion, surtout en voyant que sa destination personnelle était Bologne; il garda néanmoins encore le secret de ses impressions là-dessus.

Avant de terminer cette réunion, saint Ignace donna des instructions détaillées à ses disciples, et ajouta que, s'étant tous réunis au nom de Jésus dans le but de procurer sa gloire, leur association devait porter désormais le nom de *Compagnie de Jésus*.

III

Maria d'Ordez, noble, riche et sainte femme, membre du tiers ordre de Saint-Dominique, avait un si grand désir d'aller finir ses jours près du tombeau de ce saint fondateur, que se trouvant dégagée des liens de famille qui la retenaient en Espagne, elle accepta les propositions de son amie Isabella Casalini de Forli, qui l'engageait à venir à Bologne partager son appartement, où l'une et l'autre vivraient comme deux sœurs. La signora Isabella habitait au presbytère de Santa-Lucia, chez son oncle, Jérôme Casalini, curé de cette paroisse, et aussi recommandable par sa

science que par sa piété et ses vertus. Les deux amies, réunies depuis quelque temps et qui ne devaient plus se séparer désormais, allaient tous les matins entendre la messe à la chapelle du tombeau de saint Dominique, lorsqu'un jour Maria d'Ordez est frappée de l'accent du prêtre qui célèbre et le fait remarquer à Isabella. L'une et l'autre lèvent les yeux sur lui, et l'une et l'autre sont pénétrées du même sentiment d'admiration. Pour elles ce n'était pas un prêtre de la terre, c'était un prêtre venu du ciel. Isabella le contemple un instant croyant à une apparition céleste; puis, sa tête tombe dans ses mains, elle est anéantie devant Dieu, elle est profondément humiliée, elle voit les misères de son âme comme jamais elle ne les vit; ses larmes coulent silencieuses, calmes, abondantes... Elle reporte son regard sur le prêtre; lui aussi, ses larmes coulent, mais il y a sur son visage une sorte de rayonnement divin... Isabella ne s'y trompe pas: ces larmes, l'expression séraphique, l'accent de la prière du prêtre, témoignent éloquemment des délices dont son âme est inondée.

Après la messe, Isabella se sent vivement pressée de parler au saint qui vient de l'impressionner si profondément; elle désire lui demander quelques avis spirituels; mais oser approcher de lui! elle s'en reconnaît si indigne! Elle communique son désir et ses craintes à son amie... Dona Maria était elle-même également ravie, et encore tout émue, elle lui répond seulement :

— Allons-y ensemble !

Elles font demander au saint prêtre de vouloir bien leur accorder un instant; elles l'obtiennent, et sont dans un tel ravissement de la manière dont il parle de Dieu, qu'après avoir recueilli ses précieux avis, elles rentrent en hâte, et font part de leur découverte au vénérable curé.

— Mon oncle, lui dit Isabella, ce n'est pas un homme, c'est un ange !...

— D'où est-il? d'où vient-il?

— Il est espagnol. D'où il vient? je l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'il parle de Dieu comme jamais je n'en avais entendu parler, et qu'il est d'une beauté qui n'a rien de la terre! Quand il porte son regard vers le ciel, mon oncle, je suis sûre qu'il voit Dieu! Vous n'avez jamais vu d'expression semblable; elle est céleste!

— Et il demeure à l'hôpital! ajouta dona Maria.

— Oui, mon oncle, reprit Isabella, et nous ne pouvons l'y laisser. Allez le voir et le supplier de venir demeurer au presbytère!

— Oh! oui, signor, dit Maria, Dieu doit répandre ses bénédictions les plus abondantes partout où il passe !...

— Eh bien ! j'irai le voir, mes enfants, et je ferai mon possible pour obtenir qu'il honore le presbytère de sa présence.

Les deux amies étaient d'un âge mûr. Le bon curé sentait que cette exaltation, bien que toute naturelle

au caractère italien, devait avoir pour ces deux saintes âmes un motif de grande valeur.

Dès le même jour il se rendit à l'hôpital et demanda à voir le prêtre espagnol qui, le matin même, avait dit la messe au tombeau de saint Dominique.

— Ah! lui répondit-on, c'est le Père Francisco! Quel saint! signor curé! que vous serez heureux de le voir, de le connaître! Venez tout d'abord le contempler de loin dans la salle où il soigne les malades.

— De quel Ordre est-il?

— Signor, nous ne savons pas trop; ils disent, quand on leur fait cette question, qu'ils sont tout nouveaux et de la *Compagnie de Jésus.*

— Ils sont donc plusieurs?

— Deux, signor; et de vrais saints.

On était arrivé à l'entrée de la salle où François de Xavier se dévouait comme il l'avait fait à Venise, et avec un succès d'autant plus grand pour la gloire de Dieu, qu'il parlait maintenant l'italien très-facilement.

Le curé de Santa-Lucia comprit, en le voyant, l'exaltation de sa nièce et de Maria. S'il avait suivi les mouvements de celle qu'il éprouvait lui-même, il se serait mis aux pieds du jeune saint, en lui demandant de le bénir. Ils causèrent longuement des choses de Dieu, et le bon curé pria, supplia et obtint de l'aimable Xavier, qui ne savait refuser rien de ce qu'il pouvait accorder, qu'il accepterait l'hospitalité au

presbytère, à la condition toutefois de ne se point asseoir à la table du bon curé.

— Signor, lui dit notre jeune saint, j'ai fait vœu de vivre d'aumônes, de ne manger que le pain que j'aurai mendié, tant que la chose sera compatible avec mon ministère; permettez-moi d'être fidèle ou de rester à l'hôpital.

Le curé, trop heureux de l'avoir sous son toit, accepta ses conditions, et dès le lendemain Xavier était établi chez lui, dans la plus grande liberté d'y vivre comme il l'entendrait.

Tous les matins il allait offrir le saint sacrifice dans l'église de Santa-Lucia, puis il y entendait les confessions de la foule qui se pressait à son confessionnal. Il visitait ensuite les prisonniers à qui sa seule présence faisait une salutaire impression, et qui retiraient d'admirables fruits de sa pénétrante parole. En les quittant, il allait revoir ses chers malades de l'hôpital, et, le soir venu, il réunissait les enfants pour leur faire le catéchisme, après lequel il prêchait pour le peuple que les occupations de la journée privaient d'aller à l'église à un autre moment. Le peuple, ravi de sa parole, se portait ensuite au tribunal de la pénitence, et le retenait là jusqu'à une heure souvent très-avancée. Rentré chez lui, il passait en oraison une grande partie de la nuit.

Cette vie de labeurs, un jeûne presque continuel, des austérités dont il ne voulut rien retrancher, et un hiver des plus rigoureux, c'était plus qu'il n'en fallait

pour abattre la plus forte santé. D'ailleurs, saint Jérôme n'avait-il pas dit à notre saint, à propos de sa maladie, à Vienne :

« Une plus grande tribulation vous attend à Bologne, où vous passerez l'hiver. »

Cette tribulation, ce fut une violente fièvre intermittente qui, résistant à tous les moyens employés pour la combattre, réduisit enfin le jeune saint à un degré de faiblesse et de dépérissement qui fit craindre pour sa vie. Ce fut une grande douleur pour la ville de Bologne où il avait converti tant de pécheurs, consolé tant d'affligés, réconcilié tant d'ennemis, fait un si grand bien à tous!

Tant que ses forces le lui permirent, Xavier continua d'exercer le ministère de la prédication, de la confession, de l'instruction des enfants, du soin des malades et des prisonniers, tout cela avec l'ardente fièvre qui le dévorait et les souffrances qui en sont inséparables. Mais il vint un moment où la nature succomba. Affaibli jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir, et toujours dévoré de zèle, il se traînait jusqu'à la porte de la rue, s'asseyait sur un petit banc de bois, et là s'efforçait encore d'exciter les passants à la contrition de leurs péchés; il leur prêchait la nécessité de la pénitence, il disait la miséricorde infinie d'un Dieu mort pour le salut du monde.

Connu, aimé, vénéré comme l'était notre saint, cette prédication, d'autant plus éloquente qu'elle paraissait plus impossible, produisait des fruits mer-

veilleux. Chacun s'approchait dès qu'il entendait la voix de l'apôtre vénéré ; on l'entourait, on l'écoutait à genoux, et souvent les sanglots de ses auditeurs couvraient sa voix mourante qu'il ne soutenait qu'avec effort. Quelquefois elle s'éteignait tout à fait ! et ce jeune apôtre de trente-deux ans à peine, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, demeurait là, anéanti, défaillant, pâle, défait comme si la mort eût passé sur lui ! Voué au salut des âmes et voulant donner à ce saint ministère jusqu'à son dernier soupir, il restait là, la tête penchée, le corps appuyé au mur, attendant le moment où sa voix pourrait encore un instant seconder son zèle qu'aucune souffrance ne pouvait affaiblir ; alors sa vue seule impressionnait et produisait de nombreuses conversions. La nuit, il s'occupait de Dieu et ne s'accordait que quelques moments de sommeil.

Jérôme Casalini aurait voulu le soigner comme un père soigne son fils ; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de mortification et de zèle qui animait François, et se vit forcé de l'admirer seulement en remerciant Dieu de lui avoir ménagé, dans sa miséricorde, la faveur de voir d'aussi près la sainteté sur la terre. Le bon curé tâchait de profiter pour son avancement spirituel de tous les instants que son héroïque ami lui donnait durant cette maladie, car il s'était mis sous sa direction, ainsi que sa nièce et Maria d'Ordez. Il assurait que François de Xavier fondait en larmes tous les vendredis, en disant la messe de

la Passion, et que souvent il eut de longs ravissements au saint autel, et il ajoutait :

« Le Père Francisco parle très-peu ; mais chacune de ses paroles semble tombée du ciel. »

C'est que notre jeune saint se souvenait toujours avec douleur du plaisir qu'il avait goûté dans les conversations du monde, où les charmes de son esprit étaient appréciés et loués de manière à flatter son amour-propre, et il expiait maintenant ces petites satisfactions de sa vanité par tous les moyens que lui suggéraient ses regrets.

Les saints, selon le monde, se pardonnent bien volontiers les joies de ces petits triomphes ; les saints, selon Dieu, se les reprochent et les expient.

Cependant, la fièvre qui minait Xavier finit par céder, et une lettre de son cher maître Ignace l'appelant à Rome, vers la fin du Carême, il partit de Bologne presque furtivement, pour éviter l'explosion de douleur qu'il savait devoir éclater dans toute la ville à la nouvelle de son départ.

— Jamais, dit le curé de Santa-Lucia, lorsque le saint eut quitté le presbytère, jamais la chambre qui a été habitée par le saint Père Francisco de Xavier ne sera occupée par un autre.

— Tant que nous vivrons, ajoutait sa nièce, nul n'habitera cette chambre bénie ! et nous, mon oncle, nous irons y prier souvent.

IV

Miguel Navarro, un moment effrayé de lui-même et cédant aux cris de sa conscience, avait demandé à saint Ignace la faveur d'être admis au nombre de ses disciples. Ignace, toujours prêt à accueillir le repentir, avait reçu celui qui était naguère son plus cruel ennemi, et l'avait traité avec une bonté toute paternelle ; mais bientôt Miguel, dégoûté d'une vie aussi parfaite, s'était retiré et avait retrouvé tous les sentiments de basse jalousie qu'avait excités en lui la conversion de François de Xavier. Après avoir cherché vainement un nouveau moyen de se défaire d'Ignace, sa conscience lui ayant fait sentir encore de poignants remords, « ou par quelque motif inconnu, » dit le Père Bartoli, il était revenu à la charge ; il avait rejoint saint Ignace à Venise, et avait demandé à rentrer dans la Compagnie. Cette fois, l'expérience était suffisante, il avait été refusé, et son orgueil blessé avait juré que sa vengeance serait plus éclatante que l'affront qu'il venait de recevoir. Ignace allait partir pour Rome, il fallait l'y précéder.

Miguel arrive dans la ville sainte, il y rencontre un de ses anciens amis, Ramon Barrero ; celui-ci se réjouit des sentiments haineux dont Miguel lui fait la confidence, et n'hésite pas à lui proposer un marché

infâme. Il le met en rapport avec Pedro Castillo et Francisco Mudarra ; ils se rendent ensemble auprès d'un moine de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, célèbre prédicateur et luthérien secret qui cherchait à égarer la foi de ses auditeurs, en les charmant par son éloquence, et là, on convient de perdre Ignace de Loyola par tous les moyens que l'enfer pourra susciter. Miguel annonce qu'il est riche en ressources, qu'il les emploiera jusqu'à la dernière, s'il le faut, pour se venger de celui qui lui a enlevé François de Xavier ; le moine accepte tout ; on dresse un plan de campagne, et on attend l'arrivée de ceux qu'on a juré de perdre.

Ignace et ses disciples, s'étant réunis à Rome pour les fêtes de Pâques de l'année 1538, se partagèrent aussitôt les divers quartiers de la ville pour y travailler au salut des âmes, et défendre la vérité contre les erreurs que les partisans de Luther cherchaient à propager. Bientôt ils apprirent que le moine augustin dont nous venons de parler semait l'hérésie par ses prédications, et n'en attirait pas moins une foule empressée, toujours avide d'entendre sa brillante et persuasive parole. Ils voulurent s'en assurer par eux-mêmes, et, après l'avoir entendu prêcher plusieurs fois, ils crurent devoir l'avertir des dangers auxquels il exposait la foi de ses auditeurs. Cet avertissement, bien qu'il fût donné avec tous les ménagements de la plus douce charité, irrita l'orgueil du religieux luthérien, dont les succès se trouvaient compromis, et,

perdant toute mesure, jugeant d'ailleurs que le moment était venu de frapper un coup décisif, le fougueux prédicateur osa, dans un de ses sermons, désigner à la vindicte publique les nouveaux apôtres qui défendaient si vaillamment la doctrine de l'Église; il les accusa d'hérésie, espérant ainsi paralyser leur zèle et détourner les soupçons qui se portaient sur lui-même. En même temps, Miguel Navarro, qu'il avait largement payé pour cela, portait une dénonciation en forme contre Ignace de Loyola, au gouverneur de Rome, Benoît Conversini; il assurait avec serment, et il offrait de le prouver, que don Ignace de Loyola avait subi deux condamnations en Espagne, la première à Alcala, la seconde à Salamanque, et une troisième à Paris, pour crime de sortilége et de magie.

Toute cette affaire fit grand bruit, sans toutefois décourager les victimes de cet odieux complot. L'isolement se faisait autour d'Ignace et de ses bien-aimés disciples; ils se virent abandonnés de tout le monde et montrés au doigt dans les rues de Rome, comme des hérétiques qui ne tarderaient pas à être condamnés par le tribunal de l'Inquisition, et que nul n'osait approcher, dans la crainte de faire suspecter l'orthodoxie de sa foi.

Mais cette grande épreuve devait avoir un terme, Dieu était là.... Les calomniateurs furent convaincus d'imposture et finirent par s'avouer coupables. Le prédicateur hérétique, revêtu d'un habit religieux qui servait ses vues de prosélytisme, parvint à s'en-

fuir et se démasqua complétement à Genève; Pedro Castillo fut condamné à une détention perpétuelle; Francisco Mudarra et Ramon Barrera furent brûlés en effigie, et auraient même subi la peine d'une longue réclusion, si saint Ignace n'avait sollicité en leur faveur; Miguel Navarro fut condamné à un bannissement aussi long que sa vie.

Encore cette fois l'enfer était vaincu.

Cependant, la famine désolait la ville de Rome, et les disciples de saint Ignace se dévouaient avec une admirable charité au soulagement des victimes de cet horrible fléau.

Xavier, dont la santé avait enfin repris un peu de force, exerçait le saint ministère à l'église Saint-Laurent *in Damaso*, et à celle de Saint-Louis *du roi des Français*, comme on l'appelait alors, et le succès le plus consolant répondait à ses travaux. Tout le temps qu'il n'employait pas à la prédication, à la confession, à l'instruction des enfants, il le donnait aux pauvres, qui, exténués par la faim, se traînaient et mouraient dans les rues. Il leur cherchait un asile, il demandait aux riches le morceau de pain qui devait prolonger la vie des pauvres; il prenait les mourants dans ses bras ou sur ses épaules et les portait dans leur triste demeure, ou dans l'asile de charité qu'il avait trouvé pour eux, et leur procurait enfin tous les secours qui pouvaient les rappeler à la vie. Il les soignait, les consolait, les mettait dans de saintes dispositions, et s'il ne lui était pas toujours donné de

sauver la vie de leurs corps, il sauvait au moins celle de leurs âmes.

Au milieu de ces pénibles travaux, notre saint en rêvait de plus pénibles encore. Tout cela n'était rien pour le zèle qui le brûlait. Souvent il parlait du bien qu'il y aurait à faire dans les immenses contrées conquises par les Portugais dans les Indes orientales, et du bonheur qu'apporteraient à ceux qui auraient la faveur d'y être envoyés, toutes les souffrances, tous les périls, toutes les privations inséparables d'un tel apostolat. Cette préoccupation était telle, que très-habituellement il rêvait dans le peu de temps qu'il accordait au sommeil, qu'il portait un nègre dans ses bras ou sur son dos, avec des peines infinies. Alors on l'entendait s'écrier, dans l'excès de son amour pour Dieu et de son zèle pour sa gloire :

« Plus encore, Seigneur ! plus encore ! »

Un jour, il apprend que Jean III, roi de Portugal, fait solliciter du souverain pontife la faveur d'avoir six prêtres formés à l'école d'Ignace.

Don Diogo de Govea, recteur du collége de Sainte-Barbe pendant que Xavier Lefèvre et Ignace y demeuraient, était retourné depuis en Portugal. Envoyé à Rome par son gouvernement, pour y suivre une affaire intéressant la couronne, il y avait retrouvé ses anciens élèves de Sainte-Barbe, et leur dévouement durant la famine le ravit d'autant plus, qu'il savait mieux que personne les brillantes facultés et les talents prodigieux de ceux qui semblaient ne savoir plus autre chose

que la charité et l'humilité. Il avait mandé son admiration au roi son maître, dont il savait le zèle pour la gloire de Dieu, et il l'avait engagé à demander quelques-uns de ces saints prêtres pour évangéliser les Indes orientales. Le roi de Portugal, ayant goûté la proposition, venait d'écrire à son ambassadeur, don Pedro de Mascarenhas, en le chargeant d'adresser cette demande au pape, en son nom. Le pape remit la chose à Ignace, qui crut ne devoir accorder que deux de ses disciples pour cet apostolat, puisqu'il n'en comptait encore que dix.

Le cœur de Xavier battit plus vite à la nouvelle de cette décision; et pourtant, pouvait-on penser à lui pour une telle destination? N'était-il pas mille fois indigne de cette faveur? Il n'aurait su, il est vrai, lequel de ses frères méritait le plus d'être choisi; il les trouvait tous si parfaits, qu'il ne voyait que lui-même à excepter, et il s'humiliait profondément devant Dieu de cette indignité.

Pendant que cette affaire se négociait, Ignace s'occupait de constituer sa Compagnie en Ordre religieux, et de la faire approuver par le souverain pontife. Il avait communiqué tout son plan à ses disciples et les avait engagés à réfléchir mûrement devant Dieu sur le choix de celui auquel ils devraient donner le titre de général, dès que le pape aurait approuvé leurs statuts, et les aurait reconnus et autorisés.

L'ambassadeur de Portugal, rappelé en ce moment par le roi, et chargé d'emmener les deux prêtres

qu'on lui avait promis, fit de pressantes instances pour les obtenir au plus tôt, son départ étant très-prochain. Ignace désigna alors Simon Rodriguez et Nicolas Bobadilla; de Xavier, il n'en fut pas question, et notre saint trouva tout simple que son cher maître n'eût pas jeté les yeux sur lui pour un tel emploi.

Simon Rodriguez était à Sienne, Nicolas Bobadilla dans le royaume de Naples; l'un et l'autre quittèrent tout à la voix d'Ignace. Rodriguez, atteint d'une fièvre intermittente, pouvait se soutenir encore, il pouvait donc obéir : il s'embarqua à Civita-Vecchia, dans le premier bâtiment qui mettait à la voile pour Lisbonne. Bobadilla arrive à Rome, y tombe malade, mais l'ordre du départ n'est pas donné, il espère bien avoir toujours assez de force pour obéir aussi.....

Xavier s'humiliait toujours davantage à la vue de son indignité, qui faisait passer à de plus parfaits que lui cet apostolat auquel sa pensée restait attachée, malgré lui, et le jour et la nuit.

Le départ de l'ambassadeur est enfin fixé au lendemain. Notre saint l'apprend; il fait des vœux ardents pour le succès de ses frères; il prie de toute la ferveur de son âme..... Ignace l'appelle :

— Francisco, lui dit-il, j'avais désigné Bobadilla pour la mission des Indes, mais le ciel en a choisi un autre. C'est vous qu'il vient de nommer aujourd'hui même, et je vous l'annonce de la part du vicaire de Jésus-Christ.....

Xavier s'était prosterné devant son saint maître, il

écoutait l'ordre du ciel avec le recueillement de la reconnaissance et de l'humilité. Ignace continua :

— Recevez l'emploi dont Sa Sainteté vous charge, comme si Jésus-Christ vous le présentait lui-même, et réjouissez-vous d'y trouver la satisfaction de l'ardent désir dont nous étions tous animés pour porter la foi au delà des mers. Ce n'est plus seulement la Palestine, ou une province de l'Asie que vous aurez à évangéliser ; ce sont des contrées immenses, des états innombrables, c'est un monde entier ! Ce vaste champ est digne de votre courage, il est digne de votre zèle. Allez Francisco ; allez, mon frère, où la voix de Dieu vous appelle, où le saint-siége vous envoie, et embrasez tout du feu qui vous brûle !

Les larmes de François coulaient jusqu'à terre ; mais c'étaient des larmes de bonheur !

— Père de mon âme ! répondit-il, comment avez-vous pu penser à moi pour une mission qui demande un véritable apôtre ? Je suis le plus lâche, le plus faible, le plus incapable et le moins vertueux de vos disciples ! Et pourtant, je suis bienheureux ! Mon Père, j'obéirai à l'ordre de Dieu ! Je suis prêt à tout souffrir, et de tout mon cœur, pour le salut des pauvres Indiens ! Je vous l'avoue, maintenant, mon bien cher Père, depuis bien longtemps, mon âme soupirait après les Indes ; mais j'osais à peine me l'avouer à moi-même, tant je me trouvais indigne de cette faveur. Ah ! j'espère bien que, dans ces pays idolâtres, je trouverai ce que la terre-sainte m'a refusé. J'espère

bien que j'aurai le bonheur d'y mourir pour Jésus-Christ !.....

Ignace avait déjà fait relever son ami ; il l'avait pressé sur son cœur de père, il était profondément ému. François lui dit comment la pensée de l'apostolat des Indes occupait son esprit au point de la retrouver dans ses heures de sommeil ; puis il se hâta de raccommoder sa soutane, d'embrasser ses amis, et d'aller se prosterner aux pieds du souverain pontife, pour lui demander sa bénédiction. Paul III remerciait Dieu depuis que le roi de Portugal lui avait manifesté le désir de faire prêcher l'Évangile dans les pays infidèles qui lui étaint soumis, car il comptait sur le triomphe de là croix dans tous les lieux où les disciples d'Ignace la porteraient. Il reçut Xavier avec une bienveillance toute paternelle, le félicita sur la belle mission qu'il allait remplir, et lui dit :

« La souveraine Sagesse donne toujours la grâce nécessaire pour soutenir les fardeaux qu'elle impose, fussent-ils au-dessus des forces humaines ! Vous trouverez bien des occasions de souffrir ; mais vous vous souviendrez que les œuvres de Dieu ne réussissent que dans la voie des souffrances, et qu'on ne doit prétendre à l'honneur de l'apostolat qu'en marchant sur les traces des apôtres dont la vie a été une longue croix et une mort de chaque jour. Le ciel vous envoie sur les pas de saint Thomas, l'apôtre des Indes, à la conquête des âmes ; travaillez ardemment, généreusement à faire revivre la foi dans les terres

où il l'avait semée ! et si Dieu permet que vous soyez obligé de répandre votre sang pour la gloire de Jésus-Christ, oh ! estimez-vous heureux d'être jugé digne de mourir pour une telle cause. Il est si beau dc mourir martyr ! »

Xavier, pénétré des paroles du souverain pontife, et croyant entendre la voix de Jésus-Christ lui-même, répondit quelques mots empreints d'une si profonde humilité et d'un zèle si ardent, que Paul III, après l'avoir béni, l'embrassa plusieurs fois avec une vive émotion.

Au moment de partir, le lendemain, Xavier se mit aux pieds de son cher Père Ignace pour lui demander sa bénédiction; son cœur en ce moment accomplissait un grand sacrifice, il contenait autant de douleur que de joie. Ignace embrassa tendrement ce fils qu'il aimait tant et qui allait s'éloigner sans doute pour toujours. Il le pressa douloureusement, mais bien généreusement sur son cœur, et lui aussi il accomplit un grand sacrifice !... Mais la gloire de Dieu le demandait, et le père et le fils s'étaient voués entièrement à sa gloire, et *à sa plus grande gloire...*

En partant, François mit dans la main de Laynez un écrit qu'il le pria de faire connaître à ses frères le jour auquel ils se réuniraient pour élire un général. Cet écrit, le voici en trois parties, tel que nous le trouvons reproduit à la suite des *Lettres de saint François Xavier* [1].

1. Trad. de A. M. F., Lyon, 1828.

Déclaration de Francisco de Xavier.

« Moi, Francisco, je dis que, lorsque Sa Sainteté « aura approuvé notre Institut, j'acquiesce à tout ce « que la Société statuera, aux constitutions et règles « qu'elle établira par l'organe de ceux des nôtres « qu'elle pourra commodément convoquer et réunir « à Rome; et comme Sa Sainteté envoie plusieurs « d'entre nous en diverses missions, hors de l'Italie, « et qu'ils ne pourront pas tous se réunir, je dis par « cet écrit et je m'engage d'agréer et de tenir pour « bon et valide tout ce qui sera statué dans l'intérêt « de la Société, ou par deux ou par trois des nôtres « réunis à cet effet. Ainsi, par cet autographe, je dis « et je promets de ratifier tout ce qu'ils auront fait.

« Écrit à Rome, le 15 mars 1540.

« FRANCISCO. »

Suffrage.

« J. H. S. Moi, Francisco, devant dire mon avis « sur celui qui doit être élevé à la prélature de notre « Société, et à qui nous devons tous obéir, je dis et « j'affirme, sans instigation quelconque, qu'il me pa- « raît juste, au témoignage de ma conscience, que « ce soit notre ancien prélat, notre vrai père, don « Ignace, qui nous a tous réunis non sans beaucoup « de peines et de travaux. Je dis que personne ne

« saura mieux que lui nous conserver, nous gouver-
« ner, nous faire avancer dans le chemin de la per-
« fection, parce qu'il nous connaît tous à fond et en
« particulier; et je dis dans la plus parfaite sincérité
« de mon âme, comme si j'étais sur le point de mou-
« rir, qu'après sa mort, il faudra élire pour général
« le Père maître Lefèvre, et en cela Dieu m'est té-
« moin que je ne dis rien que ce que je pense. En foi
« de quoi j'ai signé le présent écrit.

« Fait à Rome, le 15 mars 1540.

« FRANCISCO. »

Autre déclaration.

« Après que la Société aura été convoquée et qu'elle
« aura élu son général, je promets, moi, Francisco,
« maintenant comme pour alors, obéissance perpé-
« tuelle, pauvreté et chasteté. Ainsi donc, Père Lay-
« nez, mon très-cher frère en Jésus-Christ, je vous
« prie, pour le service de Notre-Seigneur Dieu, d'of-
« frir en mon absence et en mon nom, au général
« que vous aurez élu, le témoignage de ma volonté,
« avec les trois vœux de religion, parce que, à ce
« moment, je promets de les observer du jour où il
« aura été nommé.

« En foi de quoi je signe le présent écrit de ma
« propre main.

« Fait à Rome, le 15 mars 1540.

« FRANCISCO. »

V

Toute la population de Bologne était en grande agitation le vendredi de Pâques de l'an 1540. Hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, tous allaient et venaient avec empressement; un rayon de bonheur semblait éclairer chaque visage, et de tous les côtés on entendait échanger les mêmes paroles :

— Savez-vous la nouvelle?

— Oui, on vient de me l'apprendre, et je cours l'annoncer à d'autres...

— Et moi aussi! Quelle bénédiction pour Bologne!

— Sait-on s'il restera longtemps?

— Personne ne le sait! Il arrive... s'il ne passait que la nuit!...

— Oh! s'il repartait sans que nous ayons pu le voir! Prions la Madone! demandons-lui de nous le faire entendre au moins une fois!

Et on s'agenouillait, avec la piété naïve de ces temps de foi et de douces espérances, qui valait bien le scepticisme desséchant de nos jours, on s'agenouillait devant la Madone placée dans la niche qui surmontait la porte de la maison dont elle gardait le seuil et protégeait les habitants, et on lui disait tout haut sans craindre le sourire du passant :

« Bonne Madone! s'il doit partir demain, empê-

chez-le! Que nous puissions le voir, l'entendre, et qu'il nous bénisse encore une fois! »

Tout à coup on entend se répandre le bruit que le curé de Santa-Lucia est assez heureux pour avoir vu celui dont on est si occupé; bien plus, il s'en est emparé, il l'a emmené chez lui, il y est! Alors la foule se porte au presbytère; elle veut entrer, elle veut savoir, elle veut... C'est un bruit assourdissant; le curé paraît à une fenêtre, du geste il indique qu'il veut parler, le silence se fait.

— Mes enfants, dit-il, venez demain matin à six heures à Santa-Lucia, vous serez satisfaits...

— Merci! merci! signor! criait la foule.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, toute la population s'était portée à Santa-Lucia, et il fallut bien lui ouvrir les portes. L'église était pleine jusqu'au dehors; le saint qu'on attendait, notre saint François de Xavier, sur les instances du curé, dit la messe au maître-autel, et parla de Dieu à cette foule avide de l'entendre et qui l'écouta en sanglotant, car elle sentait bien qu'il allait lui être ravi de nouveau.

Xavier était venu avec l'ambassadeur de Portugal, n'emportant pour tout bagage que son bréviaire, la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ, et celle de son Père bien-aimé, saint Ignace de Loyola.

On ne voyageait au seizième siècle ni aussi facilement ni aussi rapidement qu'aujourd'hui. Les routes étaient peu praticables, les voitures étaient rares, les chemins de fer étaient inconnus. On montait alors

sur un bon et solide cheval, plus propre à résister à la fatigue qu'à fournir une course; si on voulait emmener sa femme, on la faisait *monter en croupe*, et on *chevauchait* ainsi *par monts et par vaux;* ceux qui n'avaient pas de monture voyageaient à pied.

Don Pedro de Mascarenhas, en sa qualité d'ambassadeur, avait son *carrosse;* sa suite l'accompagnait à cheval, ses domestiques à pied. Il avait fait donner un cheval à notre saint; mais le cœur de Xavier ne lui permit pas de le garder pour lui seul; il le prêtait aux domestiques, à tour de rôle, et le montait lui-même le moins possible; cet arrangement servait son zèle en même temps que sa charité. Lorsqu'il était à pied, il pouvait soutenir plus facilement la conversation avec ceux qui marchaient, et, après les avoir charmés par son aimable bienveillance et sa douce gaieté, il parlait à leurs âmes et leur faisait aimer Dieu. Quand on s'arrêtait dans les hôtelleries, c'était pour l'ambassadeur et sa première suite que le Père François était aimable, spirituel, entraînant.

—Le roi l'attend pour l'envoyer aux Indes, disait don Pedro, mais lorsqu'il le connaîtra, il voudra le garder pour Lisbonne.

—Ou même pour la cour, ajoutait l'aumônier, car il y ferait un immense bien.

—Je n'ai jamais vu autant de distinction personnelle jointe à une si grande sainteté, reprenait l'ambassadeur; le roi ne le laissera pas quitter le Portugal.

Don Pedro avait appris de ses gens que là où le

nombre de lits était insuffisant, jamais le Père de Xavier ne se servait de celui qu'on lui avait réservé; il le faisait accepter à d'autres qui en eussent été privés sans cela. Il voyait que le saint était empressé à servir tout le monde, même les gens de service; il voyait enfin toute la valeur du trésor qu'il avait eu le bonheur d'acquérir pour son maître.

On s'arrêta quelques jours à Lorette, et Xavier lui-même va nous dire, dans la lettre qu'il écrivit à saint Ignace, l'édification qu'ils y apportèrent.

Bologne, 31 mars 1540.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« C'est le saint jour de Pâques que j'ai reçu votre lettre, sous le couvert du senhor ambassadeur. Je ne vous dirai pas quelle joie, quelle consolation j'ai éprouvées; Dieu seul le sait. C'en est fait, nous ne nous verrons plus sur la terre; nous ne nous entretiendrons plus que par lettre; mais dans le ciel, ah! ce sera face à face! et alors comme nous nous embrasserons! Puisqu'il ne nous reste pour nous consoler mutuellement dans notre court exil que l'échange de nos lettres, je ne me laisserai pas accuser de négligence. En quelque partie du monde que je sois, seul ou avec des membres de notre Société, je me souviendrai de ce que vous me dîtes si sagement au moment de notre séparation.

« Il faut que les colonies soient attachées aux métropoles comme des filles à leur mère.

« Toujours je conserverai avec vous et avec notre Maison de Rome d'intimes relations, et vous rendrai un compte exact et détaillé de toutes nos actions, comme *des filles soumises doivent le faire à l'égard de leur mère*. . . . .

. . . .

« Le senhor ambassadeur me comble de tant de bontés, que je ne pourrai les reconnaître que dans les Indes. J'ai entendu ses confessions et celles de plusieurs personnes de sa suite, le dimanche des Rameaux, à l'église de Notre-Dame de Lorette, et tous ont communié de ma main.

« Le jour de Pâques j'ai encore célébré, dans la chapelle de Notre-Dame, et notre cher ambassadeur a fait en sorte que toute sa maison, qui est très-pieuse, y communiât avec lui. L'aumônier, qui se recommande instamment aux prières de vous tous, m'a promis de nous suivre aux Indes.

« Présentez mes respects à dona Faustina-Ancolina. Dites-lui, s'il vous plaît, que j'ai dit une messe pour son Vincento, dont le souvenir m'est aussi cher qu'à elle, et que demain, je célébrerai pour elle-même. Dites-lui de se bien persuader que je ne l'oublierai jamais, pas même dans les Indes. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de mon très-cher frère don Piétro ; ne lui laissez pas oublier la promesse qu'il m'a faite de fréquenter les sacrements ; engagez-le à me mander s'il

l'a fait, et combien de fois; dites-lui que s'il veut être encore utile à son fils, son cher Vincento, qui est aussi le mien, il faut qu'il pardonne à ceux qui l'ont tué, et pour lesquels Vincento lui-même intercède dans le ciel.

« Je suis ici plus occupé au tribunal de la pénitence que je ne l'étais à Saint-Louis de Rome.

« Je vous salue tous bien affectueusement; je ne fais pas mention de chacun de vous en particulier, mais je n'oublie personne, croyez-en votre frère en Jésus-Christ, et votre serviteur.

« FRANÇOIS. »

Notre saint vient de le dire; il était absorbé par les confessions à Bologne. L'ambassadeur donna quelques jours à l'empressement public, et le saint, voulant de son côté satisfaire la foule, ne sortait presque pas de l'église. Mais quelle fut la douleur générale lorsqu'on apprit que le Père Francisco de Xavier allait dans les Indes! Ce fut un deuil public pour Bologne! Le peuple pleurait tout haut dans les rues, dans l'église, partout où on le voyait, partout où on parlait de lui; plusieurs voulaient le suivre partout où il irait.

— Nous irons dans les Indes avec vous, mon Père! emmenez-nous! permettez-nous seulement de vous suivre!

C'étaient des larmes, des sanglots, des cris de désolation qui brisaient le cœur si doux, si aimant de Xavier! Il ne put empêcher la foule de l'accompagner,

à son départ, jusqu'à une assez grande distance, toujours pleurant à déchirer le cœur, et répétant le mot de la douleur qui ne voit pas de terme :

« Jamais !..... Nous ne vous reverrons jamais !..... Nous ne vous entendrons plus jamais !..... Vous ne nous bénirez plus jamais !..... »

C'était une épreuve pour le cœur si impressionnable du saint tant aimé ! L'ambassadeur lui-même en fut vivement ému ainsi que les personnes de sa suite. On n'avait jamais vu rien de semblable pour un prêtre d'une apparence si humble, si pauvre, si doucement recueillie, et nul n'oublia de sa vie le souvenir de ces émouvants adieux. Cette population, à genoux dans le chemin, recevant, au milieu des sanglots et des cris de douleur, la dernière bénédiction de l'apôtre qu'elle avait le plus aimé, et qu'elle ne devait revoir qu'au ciel; le saint lui-même qui, n'ayant plus de voix pour consoler ceux qui pleuraient son départ, levait sur eux sa main bénie et laissait couler des larmes d'attendrissement et de reconnaissance..... ce tableau était navrant, et devait laisser un ineffaçable souvenir. Lorsque la caravane reprit sa marche, laissant le peuple encore agenouillé, le jeune saint se retourna vers lui une fois encore :

« Mes bons chers frères Bolonais, je ne vous oublierai pas, même dans les Indes ! Je prierai pour vous tous les jours; priez aussi pour moi !..... »

Et ce fut tout; il remit son cheval à la suite de ceux qui le précédaient, et les Bolonais demeurèrent

à la même place aussi longtemps qu'ils purent suivre des yeux celui qu'ils regrettaient si vivement.

Le voyage devait être long, car il était convenu que, de Rome à Lisbonne, il se ferait par la voie de terre; chaque jour un des gens de la suite prenait les devants pour préparer les logements.

Un jour, l'ambassadeur, mécontent de la manière dont son courrier s'était acquitté de ce service, lui en fit des reproches assez vifs. Antonio retint l'explosion de sa colère en présence de son maître, mais le lendemain matin, il s'emporta violemment, monta à cheval, piqua des deux et partit comme un furieux. Xavier, témoin de cette fuite, ne lui dit pas une parole; il aurait craint de l'irriter au lieu de le calmer; toutefois, pressentant les dangers de la course folle qui emportait Antonio, le saint monte à cheval et court après le malheureux courrier qu'il trouve étendu par terre, sous son cheval mort dont le poids l'étouffait. Xavier met pied à terre, dégage le courrier, le relève, lui fait monter son cheval dont il prend la bride, et conduit à la main jusqu'au premier village. Là, il fait reposer Antonio et lui fait accepter tous les soins dont il avait besoin. Lorsqu'il fut un peu remis:

—Mon pauvre Antonio, lui dit-il, que serait devenue votre âme si vous étiez mort en cet état?

La voix de François était si douce et si pénétrante en ce moment, qu'elle alla droit au cœur du coupable et y vibra sensiblement.

— Mon Père, c'est bien vrai, répondit-il en fondant en larmes; que serais-je devenu sans votre charité?

Et Antonio se confessa et changea de vie.

Maintenant, laissons François de Xavier nous raconter lui-même les incidents de ce long voyage.

Saint François de Xavier à la Compagnie de Jésus à Rome.

Lisbonne, 3 juillet 1540.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« Notre voyage de Rome en Portugal a duré trois mois, et pendant ce long temps, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a cessé de nous combler de ses grâces; nous ne saurions assez le remercier. Au milieu de tant de fatigues et de difficultés, le senhor ambassadeur et toute sa maison, du plus petit au plus grand, ont constamment joui d'une santé parfaite. Par une protection spéciale de la divine Providence, nous avons échappé à toute sorte de périls, et c'est sûrement à Elle que nous sommes redevables de la prudence et de la sagesse dont le senhor ambassadeur a fait preuve pendant tout le voyage; sa maison a été dirigée avec tant d'ordre et de régularité, qu'elle ressemblait plutôt à une communauté religieuse qu'à une maison séculière. C'est par l'exemple qu'il maintenait cette discipline. Il approchait souvent des sacrements, et toutes les personnes de sa suite rem-

plissaient ce devoir si fréquemment et en si grand nombre, que j'étais forcé de descendre de cheval et de m'arrêter en chemin, au premier endroit favorable, pour confesser les domestiques et leurs enfants, car, dans les hôtelleries, le temps et les facilités me manquaient également pour entendre toutes les confessions.

« Dans notre traversée des Alpes, Dieu manifesta miraculeusement sa protection envers un de nos compagnons de voyage, que vous avez connu à Rome. C'est celui qui ayant désiré embrasser la vie religieuse, avait d'abord ajourné l'exécution de ce dessein, par mollesse et par lâcheté, et avait fini par le perdre de vue.

« Un large torrent, de profondeur incertaine, se trouve sur notre route; sa témérité le porte à tenter le gué : nous lui faisons tous des observations pressantes, mais inutiles; il s'élance à cheval au milieu du torrent. A peine a-t-il fait quelques pas, que l'impétuosité des flots fait rouler en un clin d'œil le cheval et le cavalier loin comme de votre maison à l'église Saint-Louis, et cela sous nos yeux! Le rivage retentissait de nos cris. En ce moment, Dieu fut sensible aux prières et aux larmes de don Pedro de Mascarenhas et de toute sa suite, pour la vie de ce malheureux qui évidemment était perdu : par un miracle frappant, nous le vîmes tout à coup sortir des gouffres de la mort.

« Il m'a avoué depuis que, lorsqu'il se sentit en-

traîné par les eaux et rouler dans l'abîme, il regretta vivement d'avoir été infidèle à sa vocation et d'avoir négligé les occasions que la grâce lui avait présentées tant de fois, et qu'il aurait bien voulu pouvoir racheter. Il m'a protesté que dans ce moment terrible pour la nature, il avait été moins épouvanté du danger qu'il courait, que frappé des remords de sa conscience qui lui reprochait d'avoir passé sa vie sans songer à la mort. Ce qui le troublait surtout, c'était d'avoir rejeté sa vocation pour la vie monastique, vocation dont il n'avait jamais douté. C'est plein de ces pensées qu'il nous fut rendu pour nous servir d'exemple, afin que nous ne soyons jamais portés à l'imiter. Son visage pâle, presque inanimé, donnait à ses paroles une expression terrible ! Il semblait un échappé des enfers. Lorsqu'il nous parlait des peines de l'autre vie, sa voix, son accent étaient tels, que vous eussiez dit qu'il venait de traverser les feux éternels ! Il en parlait avec autant de force et d'énergie que s'il les eût éprouvés, répétant sans cesse que celui qui a négligé pendant sa vie de se préparer à la mort, ne manque pas, lorsqu'elle vient tout à coup se présenter à lui, de se rappeler Dieu et ses jugements.

« Les discours de cet homme, qui ne pouvaient être le fruit de la lecture, de la méditation ni de l'étude, mais seulement de l'expérience, étaient d'un vif intérêt au milieu de notre caravane. Quant à moi, lorsque j'y songe, je suis péniblement affecté de l'in-

souciance de tant de gens que j'ai connus et que je vois également différer l'exécution des bonnes pensées et des désirs de servir Dieu, dont ils avouent qu'ils sont pressés journellement. Je tremble en pensant que le temps, qui leur échappe chaque jour, peut leur manquer tout à coup, et alors il sera trop tard! »

. . . .

François de Xavier était bien persuadé que les prières de l'ambassadeur et celles des personnes de sa maison avaient obtenu le miracle évident auquel l'écuyer devait la vie; mais don Pedro et ceux qui l'accompagnaient n'hésitèrent pas à l'attribuer au Père Francisco, que tous regardaient comme un saint.

La neige couvrait encore une grande partie des montagnes, lorsque la caravane traversa les Alpes. Le secrétaire de l'ambassadeur descend de cheval à un passage dangereux; mais la neige ne permet pas à l'œil le plus exercé de reconnaître l'endroit où on pose le pied, et chacun tremble pour sa personne. Un cri désespéré se fait entendre tout à coup. Le secrétaire a disparu. On avance avec précaution, on le voit sur la pente rapide d'un immense précipice... Ses habits se sont accrochés aux aspérités du rocher, il est suspendu sur l'abîme, le poids de son corps va l'entraîner, son vêtement va se déchirer par l'effet même de ce poids, et il va périr de la plus horrible mort! Personne ne tente de le secourir, son salut est

impossible; ce serait courir à une perte certaine...

Xavier s'élance sur cette pente effrayante, sans écouter les cris, les supplications qui cherchent à le retenir. Il descend avec une merveilleuse facilité jusqu'au secrétaire, il lui tend la main, l'attire à lui, le sauve et le ramène à l'ambassadeur émerveillé, qui n'en pouvait croire ses yeux. Tous les voyageurs crièrent encore : « Miracle! » car Xavier venait de faire une chose impossible humainement; c'est ce qui explique son silence à ce sujet dans sa lettre à la Société de Rome. Mais ce magnifique dévouement ne pouvait rester ignoré, il avait eu trop de témoins, tous d'autant plus impressionnés, que Dieu l'avait récompensé par un miracle incontestable dont le souvenir ne put s'effacer pour aucun d'eux.

VI

Un mouvement inaccoutumé animait le manoir seigneurial de Xavier. Toute la famille de Jasso d'Azpilcueta était réunie autour de la noble châtelaine, dona Maria, dont l'âge n'avait pas vieilli le cœur et avait fortifié la foi. Ses fils avaient appris à la cour que le roi de Portugal avait fait demander au pape des prêtres de la Société de don Ignacio de Loyola, pour évangéliser les Indes, et dona Maria qui avait

gardé au cœur la prédiction de sa fille, savait que son bien-aimé Francisco serait au nombre de ceux que Dieu choisirait pour ce dangereux et glorieux apostolat.

Bientôt la nouvelle se répandit que don Pedro de Mascarenhas traverserait l'Espagne, qu'il était en chemin, et que le Père Francisco de Xavier était avec lui. Chacun dans la noble famille espéra voir à son passage ce dernier-né dont l'enfance avait reçu les caresses de tous, dont la jeunesse avait charmé les premiers vieux jours du père qui n'était plus, dont l'absence était une continuelle douleur pour la mère vénérée qui vivait encore.

Presque tous les jours un des gens de dona Maria montait à cheval, courait à Pampelune, s'informait, puis revenait le lendemain assurer que le courrier de l'ambassadeur n'avait point paru.

« Ce sera peut-être pour demain, disait en soupirant la mère de notre saint; attendons. »

Et elle attendait, et les jours s'ajoutaient aux jours, et son Francisco ne paraissait pas! Depuis le jour où elle avait commencé à espérer le bonheur de le revoir, dona Maria s'était établie près d'une fenêtre d'où elle voyait le chemin qui conduisait à Sanguesa et d'où sa vue portait d'autant plus loin, que le château est plus élevé.

— Il y a dix-sept ans que je n'ai vu mon beau Francisco, disait-elle quelquefois; mais s'il venait à présent, je le reconnaîtrais certainement!

— Bonne mère! lui répondaient ses fils, vous le devineriez surtout...

— Pedro Ortiz n'a-t-il pas mandé qu'il est toujours le *beau Francisco.* Seulement il ajoute qu'il est amaigri parce que ce cher enfant est devenu un saint, et qu'il pratique des austérités qui altèrent sa santé....

Alors on tâchait de détourner la conversation, car la pauvre mère trouvait encore des larmes qu'elle n'avait plus la force de dissimuler, lorsque lui venait la pensée que la sainteté de son Francisco le portait à martyriser son corps au point d'affaiblir sa forte constitution. Puis elle levait ses yeux au ciel avec l'expression de la résignation, et ajoutait :

— Il est vrai qu'il est à Dieu! tout à lui!... il n'est plus à moi!...

Et elle retombait dans son doux silence accoutumé.

Le temps s'écoulait; l'ambassadeur de Portugal avançait, il entrait dans la Navarre :

— Père Francisco, dit-il à notre saint, nous ne sommes pas loin de Pampelune où je dois m'arrêter, je vous y attendrai.

— M'attendre, senhor?

— Est-ce que vous n'allez pas monter à Xavier pour voir votre famille?

— Non, senhor; je suis reconnaissant de votre bonté, mais ne puis accepter.

— Comment! songez donc, mon cher Père, que vous allez quitter l'Europe peut-être pour toujours!

— C'est probable, senhor.

— Eh bien ! vous n'avez pas vu votre famille depuis longtemps ; la senhora votre bonne mère est âgée maintenant.

— Je sais tout cela, senhor, mais ce n'est pas à Xavier que Dieu m'appelle, c'est dans les Indes.

— Mon Père, c'est une abnégation que j'admire assurément, mais permettez-moi de vous faire observer que la senhora de Jasso doit vous attendre, et que c'est imposer un bien grand sacrifice au cœur d'une mère. C'est pour elle, c'est pour dona Maria que je vous le demande, mon Père, allez à Xavier ! Donnez cette consolation à votre famille !

— A cette consolation, senhor, se joindraient l'amertume de la séparation et des adieux déchirants. Pour ma mère, que j'aime tendrement, pour toute ma famille qui m'est bien chère, et pour moi-même, il vaut mieux que j'évite ces regrets, et que nous ne nous revoyions plus qu'au ciel. Là, senhor, la réunion sera sans séparation, la consolation sans amertume, le bonheur sans mélange.

L'ambassadeur allait insister ; François s'en aperçut et reprit :

— J'ai tout donné à Dieu, senhor, il ne m'est plus permis de rien reprendre ; je ne m'en reconnais point le droit.

Le caractère chevaleresque du jeune Francisco de Sainte-Barbe se retrouve ici avec toute la générosité du saint formé à l'école d'Ignace, et qui ne vivait plus que de l'immolation continuelle de lui-même.

Muet d'admiration, Pedro de Mascarenhas, sans le dire à François, modifia les dispositions de son itinéraire par délicatesse pour la famille de notre saint. Il ne fit que traverser Pampelune et ne s'y arrêta qu'un instant afin de renouveler ses provisions et dépêcher un courrier au roi de Portugal, à qui il écrivit pour lui faire connaître par avance la haute sainteté du missionnaire qu'il lui amenait.

Les voyageurs avait quitté Pampelune depuis quelques heures, lorsque se présenta l'envoyé du château de Xavier..... Il était trop tard!

Don Pedro n'avait pas dit où il coucherait ce jour-là, on pensait même qu'il avait changé son itinéraire, et on avait entendu dire à ses gens que le père Francisco de Xavier était d'une telle sainteté, qu'il avait refusé de se détourner pour aller au manoir revoir sa noble famille. Du reste, on assurait qu'il paraissait très-bien portant, qu'il était aimable et bon pour tout le monde, et que partout où il irait on reconnaîtrait bien en lui, malgré la pauvreté de son vêtement, un grand seigneur de la vieille Navarre Espagnole. «Je l'ai bien reconnu, moi! » ajoutait fièrement l'hôtelier de Pampelune qui sentait son importance doubler à la pensée non-seulement qu'un ambassadeur avait posé chez lui, mais qu'il avait vu le fils de la châtelaine de Xavier, tandis qu'elle-même avait été privée de ce bonheur.

Il fallut annoncer cette poignante nouvelle à dona Maria : ses fils prirent tous les ménagements possibles,

mais quelles que soient la prudence et la douceur des moyens, le coup porté au cœur d'une mère est toujours senti bien profondément ! Dona Maria rendit à ses fils les touchantes caresses qu'elle en reçut ; puis elle se fit conduire à la chapelle, elle y renouvela son sacrifice et ses actions de grâce, et remit toute sa douleur maternelle aux pieds du crucifix de bois peint, de grandeur naturelle, qui faisait l'ornement du fond de la chapelle. Ce crucifix, Francisco l'avait aimé dans son enfance.... et dona Maria aimait à lui parler de son cher absent ; il lui semblait qu'elle était plus forte et plus généreuse chaque fois, et qu'elle en recevait des trésors de bénédictions et pour elle, et pour le fils si aimé qu'elle ne devait plus revoir.

Cependant Francisco de Xavier arrivait à Lisbonne, et, malgré toutes les instances de don Pedro, il alla demander l'hospitalité là où Simon Rodriguez la recevait, à l'hôpital de *Tous-les-Saints*. Le Père Rodriguez, malade d'une fièvre intermittente, attendait l'accès au moment où son cher frère de Xavier se présenta devant lui ; la joie de le revoir, et la vertu de notre saint furent plus efficaces que tous les remèdes employés jusque-là : en embrassant son saint ami, le Père Rodriguez se sentit guéri, la fièvre ne revint plus. Les deux amis étaient séparés depuis bien longtemps, la joie de se retrouver fut égale des deux côtés. Voici ce qu'en écrivit le Père François de Xavier à la Société de Jésus, à Rome ; nous le laisserons aussi rendre compte de ses impressions et de l'accueil qu'il

reçut du roi. On le connaîtra mieux par l'expression de ses pensées les plus intimes :

« .... A notre arrivée à Lisbonne, je trouvai maître Simon Rodriguez qui attendait un accès de fièvre quarte ; mais en nous voyant, en nous embrassant, nous éprouvâmes une si vive joie que depuis ce moment, depuis un mois, il ne s'en est plus ressenti, et sa santé s'est maintenue parfaite. Il travaille avec autant de zèle que de fruit à la vigne du Seigneur.

« Nous comptons ici beaucoup d'amis dévoués, dont la plupart sont marquants par leur position ou leur naissance, et je vois avec regret qu'il nous sera difficile de les visiter tous en particulier. Dans le nombre, j'en ai remarqué plusieurs qui sont portés au bien, qui désireraient servir Dieu, et ce serait leur rendre un grand service que de venir au secours de leur indolence, par les *exercices spirituels*, et de les forcer en quelque sorte à exécuter ce qu'ils diffèrent ainsi d'un jour à l'autre. On en verrait beaucoup sortir de leur léthargie, si on leur faisait vivement sentir l'aiguillon de cette profonde vérité : qu'ils *ne trouveront point de paix là où il n'y a point de paix*. Il faudrait surtout le faire sentir à ceux qui semblent vouloir épuiser les moyens de lasser la Providence en la traînant, pour ainsi dire, partout où leurs caprices les conduisent et qui s'obstinent à refuser d'aller où elle les appelle, se livrant tout entiers à leurs passions déréglées, et fermant l'oreille aux saints désirs dont

elle les poursuit. Ils sont bien plus dignes de pitié que d'envie, ceux que nous voyons marcher ainsi péniblement dans des sentiers rudes et escarpés, et qui, à travers mille précipices et mille dangers, n'ont à espérer qu'une ruine certaine !

« Trois ou quatre jours après notre arrivée à Lisbonne, le roi a daigné nous faire appeler et nous a reçus avec les témoignages de la plus grande bonté. Il était seul dans son cabinet avec la reine. Pendant plus d'une heure d'audience, il nous a questionnés en particulier sur notre manière de vivre, sur les circonstances qui nous ont fait faire connaissance les uns avec les autres, et qui nous ont ensuite réunis ; sur notre but primitif, puis sur les persécutions dont nous avons été l'objet à Rome.

. . . .

« Leurs Altesses [1] ont écouté avec plaisir tout ce que nous leur avons exposé sur la manière dont nos maisons sont régies et les fonctions auxquelles notre plan, notre règle, notre but nous consacrent. Puis le roi fit appeler les infants, son fils et sa fille, pour nous les présenter, et nous parla avec bonté des enfants que la Providence lui a donnés, de ceux qu'elle a rappelés à elle, et de ceux qu'elle lui a laissés.

« En somme, Leurs Altesses nous ont témoigné le plus vif intérêt. Le roi nous a spécialement chargés de la direction de la jeune noblesse attachée à sa

1. On ne donnait alors aux rois que le titre d'Altesse.

cour. Il ordonne que tous ses pages se confessent tous les huit jours, et nous a expressément recommandé l'exécution de cet édit, motivé sur ce que tout jeune homme qui, dès l'enfance, a contracté l'habitude de servir Dieu, fait dans l'âge mûr un homme utile à son pays.

« Si, dit-il, les nobles étaient ce qu'ils devraient être, les classes inférieures de la société se formeraient à leur exemple. »

« C'est sur la jeune noblesse que repose son espoir de la réforme des mœurs dans tout son royaume. Et, en effet, la régularité des mœurs du premier corps de l'État entraîne une réforme générale. Dans l'esprit religieux de cet excellent roi, dans son zèle pour procurer la gloire du Seigneur, dans son goût si prononcé pour les choses saintes, je trouve pour nous un grand motif de louer Dieu, et la reconnaissance de notre Société ne peut aller trop loin à l'égard d'un prince qui répand ses bienfaits, non-seulement sur ceux d'entre nous qui habitent ses États, mais sur nous tous généralement.

« Le senhor légat eut une audience particulière de Son Altesse après la nôtre, et le roi lui dit qu'il lui serait très-agréable de pouvoir réunir dans ses États tous les membres actuels de notre Société, dût-il consacrer à leur établissement et à leur entretien une grande partie de ses revenus. C'est le légat lui-même qui nous l'a rapporté.

« Nous savons que plusieurs de nos amis cherchent

à entraver notre départ pour les Indes, sous prétexte que nous recueillerions ici plus de fruits, soit au tribunal de la pénitence, soit dans nos *exercices spirituels*, qui entraîneraient des confessions et des communions plus fréquentes, enfin en apportant dans le ministère évangélique le même zèle, la même méthode d'enseigner et de prêcher que nous voulons porter dans les Indes. Parmi les personnes de cette opinion, je remarque surtout le confesseur et l'aumônier de Son Altesse; l'un et l'autre portent le roi à nous retenir ici, dans l'espoir que nous y ferons une plus abondante moisson. . . . .
. . . . »

L'humilité de François de Xavier lui persuadait qu'on influençait le roi; il n'en était rien. Le roi, charmé du bien qu'avaient déjà fait les deux Pères et à la cour et à la ville, désirait vivement les retenir, et son confesseur ainsi que son aumônier étaient de son avis. Il aurait désiré même que Xavier habitât à la cour, et il lui avait fait préparer un appartement que notre saint avait refusé, préférant mille fois l'hôpital où il était près des pauvres malades et du Père Rodriguez, et où il pouvait servir Dieu plus librement. Le roi aurait voulu que les Pères mangeassent à la cour; mais les Pères voulaient continuer à quêter leur pain de chaque jour, et surtout conserver la liberté de suivre la règle à laquelle ils avaient fait vœu d'être fidèles jusqu'à la mort. Leur vie si mortifiée, si humble, si parfaite, faisait l'admiration générale; quand

on lui opposait celle que François de Xavier lui avait sacrifiée, l'admiration redoublait pour lui personnellement, et le roi trouvait toujours de chauds approbateurs lorsqu'il parlait de son désir de le garder à Lisbonne. Xavier, toujours désireux de la mission des Indes, ne témoignait néanmoins nulle préférence, et attendait que Dieu disposât de lui selon sa volonté. Il écrivait à son cher Père Ignace :

« . . . . Le senhor évêque, qui nous est très-dévoué, nous a fait savoir que le roi n'a point encore décidé s'il nous enverrait dans les Indes, parce qu'il lui semble que nous servirons Dieu aussi bien ici que là-bas. Deux prélats, persuadés que nous convertirions sûrement quelques rois indiens, ont insisté pour notre départ. Quant à nous, nous sommes occupés, en attendant, à nous adjoindre des collaborateurs ; j'espère que nous n'en manquerons pas, pourvu que cela s'éclaircisse. Si nous faisons ici notre séjour, nous y fonderons quelques Maisons, et pour cela nous trouverons des sujets bien plus facilement que pour nous suivre au delà des mers. Si nous partons, et que Dieu nous accorde quelques années de vie, avec son puissant secours nous formerons quelques établissements entre l'Inde et l'Ethiopie.

« Si le Bref concernant notre Société n'est pas encore expédié, faites en sorte, je vous prie, qu'il contienne la faculté d'établir des Maisons professes chez les infidèles. Au reste, soit que nous restions ici, soit

que nous mettions à la voile pour les rives du Gange, au nom de l'amour et de l'obéissance que je vous ai vouée en Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites-moi connaître la règle que je dois observer dans la réception des sujets, et cela très au long. Vous connaissez parfaitement la faiblesse de mon intelligence; si vous ne venez au secours de mon impéritie dans les affaires de ce monde, elle nous fera perdre l'occasion d'étendre le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Le moindre fils de votre charité en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS. »

Cependant la ville de Lisbonne n'était plus reconnaissable, tant le ministère des deux saints Jésuites était béni de Dieu; et le roi n'en devenait que plus désireux encore de garder de tels apôtres pour faire revivre la foi et la piété dans tout le royaume. La sainte vie des missionnaires leur attira des disciples qui s'offrirent à les suivre jusque dans les Indes, et Xavier, heureux de trouver des jeunes gens propres à seconder son zèle, écrivait à saint Ignace :

« Notre nombre s'accroît; nous sommes six. J'ai connu à Paris tous ceux qui se sont joints à nous, excepté Paul et Manuel de Santa-Clara. Dieu a bien voulu exaucer nos vœux et seconder nos efforts en nous associant ces ouvriers pour travailler à sa vigne

et célébrer son saint nom au milieu des nations infidèles.

« Nous attribuons à vos prières les bénédictions que le ciel daigne répandre sur notre ministère; car les fruits sont au delà de toute proportion avec nos facultés, notre science et notre intelligence. Nous sommes assiégés au tribunal de la pénitence; la foule y est si grande et composée souvent de tant de personnages éminents par leurs dignités, que nous suffisons bien difficilement à tous.

« Le prince Henri, frère du roi et grand maître de l'inquisition, nous a priés de nous occuper des prisonniers de ce tribunal; nous les visitons tous les jours et nous cherchons à leur faire apprécier le bienfait que la bonté de Dieu leur a accordé en les plaçant ainsi dans la nécessité de pratiquer la pénitence. Nous leur faisons chaque jour une instruction commune, et nous leur faisons faire les *exercices de la première semaine*, dans lesquels ils trouvent une grande consolation, et dont ils retirent beaucoup de fruit. Plusieurs d'entre eux nous disent souvent que Dieu leur a accordé une insigne faveur, en se servant de notre ministère pour leur faire connaître tant de choses indispensables au salut de leurs âmes... »

Le moment de prendre une décision approchait; Jean III réunit son conseil et lui demanda son avis, après toutefois avoir fait connaître son opinion, ou plutôt son vif désir de retenir les deux apôtres. A

l'exception de l'infant don Henri, tous les conseillers furent de l'avis du roi, et on annonça aux Pères qu'ils ne sortiraient pas du royaume où ils faisaient un si grand bien.

Quelle que fut la douleur de François de Xavier, il se soumit aux ordres du souverain comme à la voix de la Providence, et continua ses travaux. Il ne se plaignit pas même à son Père Ignace : se bornant à lui exposer les faits avec son humilité et sa soumission habituelles, il attendit sa décision.

VII

La première chaire de théologie, à l'Université de Coïmbre, était occupée par un savant professeur de si grande réputation, qu'il avait perdu son nom de famille pour le public, et n'était plus connu dans tout le Portugal que par celui du pays où il était né : on ne l'appelait que le docteur de Navarre[1]. Il avait fait ses études en France, à Cahors, puis à l'Université de Toulouse où il prit ses grades et où il professa ensuite avec un très-grand succès. De cette chaire, il avait été appelé à la première de Coïmbre; mais il conservait un souvenir de reconnaissance pour la France, et assurait que tout ce qu'il savait, il l'avait appris à Toulouse. Cette ville devrait en être fière,

1. Ou, comme on disait alors, *le docteur Navarre.*

car ce docteur de Navarre, aussi recommandable par sa haute piété et ses grandes vertus que par sa science et les ouvrages qu'il a laissés, était frère de dona Maria, la pieuse et vénérable châtelaine de Xavier; il était oncle maternel de notre saint.

Don Martino d'Azpilcueta avait appris l'arrivée de son neveu à Lisbonne, ainsi que la réputation de sainteté qu'il s'était acquise à la cour et à la ville, et les bénédictions que Dieu se plaisait à répandre sur son ministère. Heureux de ces nouvelles, le docteur de Navarre écrivit à Xavier pour lui demander de le venir voir à Coïmbre et de ne pas refuser cette consolation à l'unique frère de sa mère. Xavier témoigna à don Martino sa reconnaissance pour l'affection que lui exprimait la lettre qu'il en avait reçue, et lui répondit qu'il ne pouvait abandonner ses occupations apostoliques, qu'il le reverrait au ciel où on ne se sépare plus.

Don Martino, jugeant que ses instances ne fléchiraient pas son neveu, écrivit au roi et le supplia de donner l'ordre à Xavier de faire un voyage à Coïmbre que lui-même ne pouvait quitter en ce moment; il offrait, pour obtenir cette faveur, de donner deux leçons de plus, sans augmentation d'honoraires, l'une de droit canon, l'autre de théologie mystique, et proposait même de suivre son neveu dans les Indes, et d'aller s'y consacrer avec lui à la conversion des infidèles. Xavier, à son tour, conjura le roi de ne lui pas donner un ordre dont sa conscience s'effrayait,

et ce prince désirant lui être agréable, répondit par un refus. François de Xavier écrivit alors à son oncle et l'engagea à ne pas songer au voyage de Indes dont, à son âge, il ne pourrait supporter les fatigues.

« J'aurais fini là mes jours, dit don Martino dans « son *Manuel*, si Xavier, à cause de mon âge, ne m'eût « jugé incapable de supporter les grandes fatigues de « sa mission, et s'il ne m'eût engagé en partant à me « consoler de son absence par l'espérance de nous « voir au ciel. »

Ce saint prêtre, chanoine régulier de Saint-Augustin, était vénéré pour sa piété, sa mortification et sa grande charité. Il mourut à Rome, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Antoine de Padoue des Portugais, au Champ de Mars.

Cependant, saint Ignace de Loyola avait communiqué au pape la résolution du roi de Portugal à l'égard des deux missionnaires, et le pape avait laissé au roi la liberté de disposer de l'un et de l'autre comme il le jugerait bon pour la gloire de Dieu. Saint Ignace écrivit alors à Xavier qu'il devait regarder les ordres du roi comme ceux de Dieu même et rester en Portugal.

Notre saint s'humilia profondément à la lecture de cette lettre. Jusque là, il avait espéré que Dieu ferait parler autrement son supérieur bien-aimé; maintenant il voyait qu'il était jugé indigne du grand apostolat qui depuis si longtemps était l'objet de ses vœux;

il se soumit et redoubla de zèle dans son ministère de Lisbonne.

Peu de jours après, don Pedro de Mascarenhas vient le trouver :

— Cher Père Francisco, vos paquets sont-ils faits ?

— Ils le sont toujours, senhor; où dois-je aller ? Je suis prêt à obéir aux ordres de Son Altesse.

— Eh bien ! mon Père, préparez-vous pour une grande mission !

— Me voici, senhor.

— Aux Indes ! mon cher Père, aux Indes !

— Aux Indes, senhor ?... Moi ?

— Vous, Père Francisco de Xavier ! Le roi vous fait embarquer avec don Martino Alfonso de Souza !...

Xavier était ravi ; les larmes du bonheur et de la reconnaissance inondaient son visage qui, en ce moment, avait une expression plus céleste encore que d'ordinaire. Il embrassa don Pedro avec effusion, et don Pedro, plein d'admiration pour tant de zèle et de dévouement, remerciait Dieu au fond de son cœur d'accorder aux Indes un apôtre de cette valeur et d'une sainteté aussi éminente. Xavier ne lui demandait pas même d'où venait ce changement dans les intentions du roi. Il allait évangéliser les idolâtres, il partait pour les missions les plus lointaines et les plus dangereuses, son zèle pour la gloire de Dieu ne voyait autre chose que ce but, il était heureux :

— Vous ne me demandez pas, mon Père, com-

ment il se fait que le roi ait pris une résolution si contraire à ses désirs? lui dit don Pedro.

— Il me suffit que Dieu ait manifesté sa volonté, senhor. Je suis si heureux de partir pour les Indes!

— Je veux pourtant que vous sachiez tout; je suis même chargé de vous le dire. Le Père Ignace m'a écrit, il m'a prié de proposer au roi de garder le Père Rodriguez pour le Portugal et de vous envoyer dans les Indes. Quand le roi a lu la lettre du Père Ignace, il a cru y reconnaître l'ordre de Dieu, et il a fait le sacrifice qui lui était demandé. Voilà, mon cher Père, comment il se fait que j'aie pu vous apporter une nouvelle qui vous rend heureux et nous afflige, bien que nous rendions grâces à Dieu de donner aux Indes un apôtre de votre mérite. Vous embarquerez le 7 du mois prochain avec le vice-roi.

Xavier, au comble du bonheur, écrivit aussitôt au *Père de son âme*, ainsi qu'il appelait saint Ignace, et quelques jours avant son embarquement, il adressa une longue lettre à la Société de Jésus, à Rome, pour lui rendre compte de son apostolat en Portugal, de ses espérances pour celui des Indes et des sentiments dont sa grande et belle âme était remplie. Cette lettre fait si bien connaître la tendresse de cœur, la profonde humilité, le zèle brûlant de notre saint, que nous ne pouvons nous dispenser d'en citer de longs fragments :

Lisbonne, 19 mars 1541.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« Les meilleures nouvelles de la plus tendre des mères ne donnent pas plus de joie au cœur de ses enfants que je n'en ai éprouvé par celles que j'attendais de vous, et qui m'ont appris enfin le succès toujours croissant de notre Société. Maintenant, me voilà au fait de vos saintes occupations, de vos projets d'établissements spirituels et matériels, pour le présent comme pour l'avenir; je vois que vous arrangez les choses de telle manière que nos successeurs, pourvus de tout ce qui leur sera nécessaire pour travailler à étendre le règne de Dieu, puissent atteindre le but vers lequel nous tendons en mettant notre confiance en lui seul. Ah! puissé-je, *bien qu'absent de corps*, mais *plus présent que jamais*, puissé-je vous imiter dans la voie où il m'a fait entrer pour son service!

« Son Altesse approuve hautement notre manière de vivre et d'exercer le saint ministère, surtout depuis que l'expérience lui prouve les fruits qu'on peut en recueillir pour l'avenir, s'il parvient à augmenter le nombre des ouvriers. C'est ce qui lui a fait désirer d'établir un collége qui soit en même temps une maison de la Compagnie de Jésus. Trois d'entre nous restent à Lisbonne: maître Simon, maître Gonzalez et un autre prêtre, savant canoniste.

« Ce n'est pas un simple projet de la part du roi ; c'est un plan bien arrêté. Chaque fois que nous voyons Son Altesse, elle nous parle de cette détermination que nul de nos amis ni de nous n'a provoquée le moins du monde. C'est de lui-même que le roi s'est décidé à fonder ces colléges, et il a choisi Evora pour le premier. Du reste, il se présente tous les jours de nouveaux sujets qui demandent à s'adjoindre à nous.

« Je crois que le roi demandera à Sa Sainteté un ou deux membres de notre Compagnie pour aider maître Simon. La bienveillance de ce souverain pour notre Société, exige de nous une bien vive reconnaissance ! Cet excellent prince désire l'accroissement de notre Compagnie autant que nous le désirons nous-mêmes, et seulement par amour du bien, par zèle pour la propagation de la foi. Aussi, lui devons-nous un entier dévouement, en vue de Dieu, seul moyen pour nous de répondre à sa parfaite bienveillance; car il ne se borne pas à nous accorder une destination, il pourvoit à tous nos besoins attentivement et libéralement. Si nous ne reconnaissions de telles obligations dans nos prières de chaque jour et au saint sacrifice de la messe, si nous ne nous efforcions, autant que notre faiblesse peut nous le permettre, de correspondre aux bienfaits de ceux qui secondent ainsi notre zèle pour la gloire de Dieu, nous serions coupables de la plus odieuse ingratitude ! Si jamais il arrivait que notre dévouement se trouvât au-dessous

des obligations que nous avons au roi de Portugal, notre protecteur, nous serions indignes de vivre!...

« ..... Paul[1], un Portugais[2] et moi, allons embarquer cette semaine pour les Indes, plein d'espoir d'y recueillir la plus riche moisson pour l'Eglise. Le témoignage d'hommes honorables, qui ont longtemps habité les Indes, ne nous laisse aucun doute sur la disposition de ces peuples à recevoir la lumière de l'Évangile.

« Comblés des faveurs de Son Altesse, nous partons avec le vice-roi des Indes, à qui elle nous a chaudement recommandés; nous partons sur le même vaisseau que lui. Le senhor don Martino-Alfonso de Souza a pour nous une telle affection, qu'il s'est réservé le soin de pourvoir à tous nos besoins pendant la navigation. Il veut absolument que nous mangions à sa table; je vous le dis, non pour nous prévaloir d'un honneur dont assurément nous nous serions bien passés; mais pour vous donner l'idée de l'appui et des ressources que nous espérons trouver dans l'affection de ce grand dignitaire, pour le but auquel nous aspirons avec tant d'ardeur: la conversion des pauvres infidèles. Réjouissez-vous-en avec nous dans votre zèle pour *la plus grande gloire de Dieu*, et félicitez-nous du bonheur qui nous est donné d'aller porter le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ devant les rois des nations qui voient et

1. Paul de Camerini, italien.
2. Francisco Mancias.

reconnaissent déjà l'autorité du roi de Portugal, dans la personne de son représentant.

« Notre espérance s'appuie encore sur la connaissance que nous avons de Martino de Souza, qui arrivera avec nous environné de la considération que lui ont acquise ses vastes connaissances et sa longue expérience des affaires du pays qu'il a habité plusieurs années, et où il a laissé une réputation parfaite. Et ici les courtisans même, dont vous savez les dispositions généralement peu bienveillantes pour les grands dignitaires, s'accordent à reconnaître en lui l'intégrité et la loyauté par excellence. Plusieurs assurent qu'il est attendu par les Indiens avec autant d'empressement que par les Portugais.

« Le vice-roi me disait, il y a trois jours, dans une conversation intime, que dans les Indes portugaises il existe une île peuplée de païens, où les juifs ni les musulmans n'ont jamais pénétré, et où il pense que l'Évangile fera de rapides et durables progrès. Il a fait sur les lieux des observations qui lui font espérer que le roi, et à son exemple toute la nation, seront très-disposés à embrasser la religion chrétienne.

« Les hommes prudents qui nous entourent jugent nos succès probables, d'après notre manière de vivre et celle dont nous exerçons notre ministère. Quant à nous, malgré le sentiment de notre pauvreté et de notre faiblesse, sans nous appuyer sur de vaines conjectures ou de vains désirs, nous sommes pleins d'espoir que le Seigneur, qui nous envoie vers ces peuples

jusqu'ici privés de tout moyen de salut, prendra pitié de leur triste aveuglement et daignera agréer et bénir le ministère de ses faibles et inutiles serviteurs. Pour mettre notre âme entièrement à découvert devant vous, je vous dirai que c'est uniquement en Dieu que repose notre confiance dans une telle entreprise. C'est là seulement ce qui nous anime et nous encourage. Nous espérons que nos efforts, excités par notre amour pour Dieu, par notre dévouement à son service, par la seule vue de lui plaire et de travailler pour sa gloire, seront couronnés des plus heureux résultats, et que nous parviendrons à retirer ces malheureux peuples de l'empire des ténèbres, en les amenant à la connaissance du vrai Dieu et de la véritable religion.

« Ah! nous vous conjurons, par les liens sacrés qui unissent nos âmes, de nous écrire le plus tôt, le plus longuement et le plus souvent que vous pourrez! Vos lettres nous parviendront par les bâtiments qui mettront à la voile, à Lisbonne, au mois de mars. Nous vous demandons, nous vous supplions de nous prescrire, de la manière la plus détaillée, les précautions que nous avons à prendre, la conduite que nous avons à tenir au milieu des infidèles. Bien que nous ne doutions pas du secours que l'expérience nous apportera, nous n'avons pas moins besoin de vos avis et de vos conseils, pour connaître la volonté de Dieu dans la direction de notre entreprise, car nous sommes bien persuadés que le Seigneur vous inspi-

rera ce que nous aurons à faire ainsi que la manière dont nous devons le faire, et qu'il continuera de se servir des interprètes qui jusqu'à ce jour nous ont manifesté ses desseins et sa volonté sur nous.

« Le principal motif de mon instante prière, est la crainte de partager le danger que courent ceux qui, pleins de confiance dans leurs propres lumières, et ne tenant compte ni des temps, ni des lieux, ni de leur position personnelle, négligent de consulter les sages et de recueillir leurs avis. Ils se privent ainsi des grâces et des lumières que Dieu leur eût accordées, si, abaissant leur jugement devant leur ignorance et leur faiblesse, ils avaient eu recours aux conseils de ceux par lesquels Dieu a coutume de nous manifester sa volonté dans le service qu'il exige de nous.

« Nous vous supplions donc, nous vous conjurons, au nom du Seigneur, et par les liens qui nous unissent étroitement en Jésus-Christ, d'être exacts, fréquents et très-détaillés dans les instructions et les ordres que vous nous donnerez, afin que nous sachions bien précisément ce que nous devons faire ou éviter. Nous désirons ardemment travailler au salut des âmes, en nous conformant à la volonté de Dieu, et nous sommes sûrs de reconnaître cette divine volonté dans les ordres et les avis que nous recevrons de vous. Vos prières aideront notre faiblesse à exécuter tout ce que vous jugerez bon de nous prescrire; nous les implorons de chacun de vous en particulier,

outre celles qui sont imposées par la règle. Une longue navigation et le contact habituel de païens infectés de tous les vices, vont exposer notre faiblesse et notre tiédeur à des dangers si effrayants, que nous devrions trembler, si nous ne sentions que dans cette lutte nous serons soutenus par une abondance de secours proportionnée aux besoins.

« Nous vous écrirons des Indes par les premiers vaisseaux qui partiront; nos lettres seront très-détaillées, et nous vous enverrons toujours les copies de celles que nous écrirons au roi de Portugal. Cet excellent prince nous a recommandé, dans notre dernière audience, au nom de Dieu et de notre amour en son saint nom, de lui mander exactement et longuement les dispositions des peuples infidèles à recevoir l'Évangile. Il est on ne peut plus touché de leur triste ignorance, et nous a exprimé son vif désir de voir cesser les offenses que Dieu reçoit chaque jour de tant de créatures qui sont son ouvrage, et qu'il a rachetées à si haut prix. Tel est le zèle du roi pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; je me sens porté à rendre au ciel des actions de grâces continuelles pour m'avoir fait connaître un prince qui, au milieu d'une si grande puissance, est si pénétré des choses divines. Si je ne le voyais par moi-même, j'aurais peine à croire qu'au faîte des grandeurs, dans l'agitation d'une grande cour, il puisse se trouver un cœur aussi éclairé et aussi plein de charité. Dieu veuille augmenter en lui ces précieux dons et ajou-

ter des années à ses années, puisqu'il les emploie si bien et qu'il est si utile à son peuple.

« Sa cour peut être comparée à une communauté régulière. Le nombre des personnes qui approchent des sacrements tous les huit jours est si considérable, que nous ne cessons d'en remercier et d'en louer Dieu. Nous sommes si occupés au tribunal de la pénitence que, fussions-nous deux fois plus nombreux, nous n'aurions pas un instant de loisir, car ce travail absorbe notre journée et une partie de la nuit, bien que nous ne confessions que les personnes de la cour. Je me souviens de l'étonnement que manifestèrent à ce sujet tous les étrangers qui affluaient autour du roi pendant son dernier séjour à Almérini. Ce spectacle, au sein d'une grande cour, était pour eux la chose la plus surprenante. La vue de cette foule de courtisans approchant de la sainte Table, tous les dimanches et toutes les fêtes, avec tant de piété et de recueillement, les frappait d'une sorte de stupeur; et bientôt, entraînés par l'exemple, plusieurs se mirent en mesure de les imiter.

« Si le nombre des confesseurs était proportionné à la grande quantité de monde qui se porte à la cour, bien peu de personnes paraîtraient devant Son Altesse avant d'avoir mis ordre à leur conscience; car beaucoup désirent le faire et ne peuvent parvenir à nous aborder. Pourtant, je vous le répète, nous nous épargnons si peu, que le confessionnal absorbe tous les instants que nous pourrions donner à la prédication.

Mais nous croyons plus conforme à notre Institut de confesser que de prêcher, d'autant plus qu'ici les bons prédicateurs abondent, tandis que les bons confesseurs y sont très-rares. Nous avons donc cru devoir laisser la chaire et prendre le confessionnal.

« Après tous ces détails, et au moment de nous embarquer, il ne nous reste plus qu'une chose à vous dire : c'est que nous adressons à Dieu les plus ferventes prières afin qu'il daigne nous réunir à vous dans une vie meilleure ; à vous, dont nous ne nous séparons que pour lui et par lui. La distance qui va se trouver entre vous et nous est immense ; les travaux qui nous attendent vont absorber nos facultés, ils ne laisseront plus de place au désir de courir à de nouvelles conquêtes et à des moissons plus abondantes; il est bien difficile d'espérer que nous nous reverrons jamais en cette vie ! Que celui donc d'entre nous qui entrera le premier dans la vie éternelle, et n'y trouvera pas le frère qu'il aime dans le Seigneur, n'oublie pas de prier pour lui Jésus-Christ notre Roi, afin qu'il l'associe un jour à sa gloire, ainsi que nous tous.

« Adieu à tous mes amis en Jésus-Christ !

« FRANÇOIS DE XAVIER. »

VIII

Le port de Lisbonne était encombré; officiers, soldats, matelots, allaient et venaient de la plage à la ville, de la ville à la plage, avec des chargements considérables qu'on amenait à la flotte ancrée au port. Il s'agissait de pourvoir à l'armement de cinq grands navires et de quelques galions royaux composant la flotte en partance pour les Indes orientales.

Dans sa sollicitude pour l'exécution des ordres qu'il avait reçus du roi, don Antonio d'Ataïde, comte de Castanera, intendant de l'armée navale, vint trouver François de Xavier :

— Père Francisco, lui dit-il, le roi veut que vous soyez abondamment pourvu de tout ce que vous désirerez pour le voyage. Veuillez bien me remettre une note des objets que je dois embarquer pour vous.

— Je suis infiniment touché des bontés de Son Altesse, senhor; mais je n'ai besoin de rien.

— Mon Père, les ordres du roi sont formels; il a fortement insisté pour que rien ne manque à bord de ce que vous aurez désiré.

— Senhor, on ne manque de rien lorsqu'on n'a besoin de rien; je vous rends mille grâces, je suis on ne peut plus reconnaissant de tout ce que je dois au roi; mais, senhor, je dois bien plus encore à la

Providence, et vous ne voulez pas que je m'en défie, n'est-ce pas?

— Bien, cher Père, vous êtes admirable ! mais permettez-moi de vous dire que je dois obéir au roi.

— Vous l'avez fait, senhor.

— J'ajouterai, mon Père, que la Providence ne fait pas toujours des miracles, et n'est-ce pas la tenter que de s'embarquer pour un tel voyage sans la moindre provision personnelle?

— Eh bien ! senhor, je vais vous faire une petite liste de livres de piété, qu'il sera utile de répandre parmi les Portugais des Indes qui en seront privés, et je vous demanderai pour moi un vêtement de gros drap, puisque le froid est dangereux, dit-on, en doublant le cap de Bonne-Espérance.

— Je vous en conjure, mon Père, faites-nous le plaisir de demander mieux que cela ! faites-le pour le roi !

— Je ne saurais le faire, senhor, puisque je n'ai besoin de rien.

— Vous ne serez pas seul maître, ajouta impatiemment don Antonio ; vous prendrez au moins le serviteur qu'on vous donnera !

— Tant que j'aurai ces deux mains, senhor, j'espère que Dieu me fera la grâce de n'avoir plus d'autre serviteur que moi-même !

— Mon Père, les convenances exigent que vous en ayez un ! Vous êtes revêtu d'une dignité que vous ne devez pas avilir; le roi m'a dit que vous partiez en

qualité de légat apostolique. Serait-il convenable de voir un légat du pape laver son linge à bord, et préparer lui-même sa nourriture?

— Je vous demande pardon, senhor, de ne pouvoir céder à vos pressantes instances; mais j'ai l'intention, la volonté même de me servir et de servir les autres le plus possible, et je compte le faire sans déshonorer mon caractère. Lorsque je ne fais pas de mal, je ne crains ni de scandaliser le prochain, ni d'affaiblir l'autorité dont le saint-siége a daigné me revêtir... Senhor, ne nous le dissimulons pas : ce sont ces respects humains, ce sont ces idées fausses de bienséance et de dignité qui ont fait à l'Église le mal que nous voyons!

Don Antonio n'insista plus; le ton énergique de François de Xavier, bien qu'il eût conservé une extrême douceur, avait en même temps une si grande dignité et une telle noblesse, que l'intendant ne craignit plus qu'une nature de cette trempe perdît rien de l'autorité qui lui était confiée.

François de Xavier savait imposer le respect en s'humiliant : c'est le secret des saints, en général; mais il semblait le posséder plus que d'autres. Dieu le permettait ainsi, sans doute, en vue des immenses conquêtes auxquelles il le destinait.

Le roi désira voir notre saint avant son départ, et lui remit quatre brefs du souverain pontife : l'un nommait le saint missionnaire nonce apostolique, un autre lui donnait les pouvoirs les plus étendus pour établir

et maintenir la foi dans tout l'Orient, un troisième ls recommandait à David, empereur d'Éthiopie, et le quatrième à tous les princes souverains des îles ou de la terre ferme, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au delà du Gange.

Xavier reçut ces brefs de la main du roi, avec le respect dû au souverain pontife et à la majesté royale :

— Senhor, répondit-il, je tâcherai de soutenir le fardeau que m'imposent Dieu et ses représentants sur la terre. Ma faiblesse est grande! mais Dieu est tout-puissant; je mets ma confiance en lui seul.

— Examinez tout, lui dit le roi; visitez les forteresses des Portugais, voyez si Dieu y est servi, et rendez-nous compte de ce qu'il y a de mieux à faire pour établir le christianisme dans les nouvelles conquêtes. Écrivez souvent et longuement là-dessus non-seulement aux ministres, mais directement à ma personne. Je me recommande à vos prières, mon Père; priez aussi pour la reine, pour les infants, pour le Portugal.

— Tous les jours de ma vie, senhor, je n'oublierai jamais les bontés dont Votre Altesse a daigné m'honorer.

— Et moi je vous remercie du bien que vous nous avez fait à tous, Père Francisco, et je vous vois partir avec douleur!... mais il faut obéir aux ordres de Dieu!

Le jour de l'embarquement était arrivé. Le Père

Paul de Camerini, italien, et Francisco Mancias, portugais qui n'était pas encore prêtre, suivaient notre saint dans les Indes. Le Père Rodriguez allait être séparé du frère qu'il chérissait; mais le Père de Xavier allait l'être de l'Europe tout entière, de cette partie du monde où il laissait ses plus chères, ses plus douces, ses plus précieuses affections, et il était heureux d'offrir à Dieu un si grand sacrifice. Il avait dit souvent :

« L'absence de la croix est l'absence de la vie. »

Le jour de son départ pour les Indes était donc pour sa grande âme un jour de surabondance de vie. Simon Rodriguez l'accompagna jusque sur le pont du *San-Diogo* que devait commander le vice-roi. Au moment de la séparation, le visage de Rodriguez était inondé de larmes; Xavier prend la main de son ami, la serre avec affection et dit à ce frère bien-aimé :

« Mon bien cher Simon, voici les dernières paroles que je vous dirai jamais, car nous ne nous reverrons plus en ce monde. Souffrons patiemment, généreusement le déchirement de notre séparation. Si nous demeurons bien unis à Dieu, nous resterons toujours liés comme nous le sommes, rien ne pourra rompre notre association en Jésus-Christ! Pour votre consolation, je veux, en vous quittant, vous découvrir une de mes plus secrètes pensées et la plus grande joie de mon âme.

« Vous vous souvenez bien qu'une nuit, dans l'hôpital de Rome, vous m'entendîtes crier : *Plus encore, Seigneur! plus encore!* Souvent vous m'avez demandé

l'explication de cet élan, toujours je vous ai répondu que je préférais ne le pas dire. Eh bien! je vous le dirai maintenant, comme un souvenir de confiance et d'amitié que je dépose dans votre cœur de frère. Je vis alors, en songe ou éveillé, Dieu le sait, tout ce que je devais souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. Notre-Seigneur me donna en ce moment tant d'avidité pour les souffrances, que celles qui se présentaient me paraissaient insuffisantes, et que j'en désirais ardemment de nouvelles. C'est cette altération de mon âme qui me faisait m'écrier avec transport : *Encore davantage! encore davantage!* J'espère que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et que les ardents désirs qu'elle m'a mis au cœur seront bientôt satisfaits! »

Les deux frères s'embrassèrent ensuite et ils se séparèrent avec des larmes, mais des larmes calmes comme leurs regrets, douces et silencieuses comme les larmes des saints.

François de Xavier venait de révéler toute la grandeur et toute l'énergie de son âme, dans le motif de consolation qu'il avait laissé à son ami. Il le voyait affligé de son départ, de la pensée de ne le plus revoir en cette vie et d'en rester séparé par une distance qui semblait infinie :

« Consolez-vous, lui dit-il, je vais souffrir et souffrir beaucoup! »

C'est bien là la consolation donnée par un saint à un cœur digne de lui et capable de le comprendre!

Il en coûtait à l'humilité de Xavier de faire connaître à Rodriguez ce que Notre-Seigneur lui avait découvert; c'était un sacrifice; mais la générosité de Xavier est au-dessus de tous les dévouements. Son grand cœur suppose dans celui de son ami autant d'amour pour Jésus-Christ qu'il en éprouve lui-même, autant de désir de souffrir pour lui, autant de zèle pour sa gloire; il lui suppose tous les sentiments surhumains qui l'animent, le détachent de la terre et le tiennent uni à Dieu..... et il lui dit :

« Consolez-vous, je vais souffrir et souffrir beaucoup ! »

Et Rodriguez, bien capable d'apprécier et de goûter cette consolation, tend les bras à Xavier, le presse sur son cœur avec admiration, l'embrasse sans pouvoir lui répondre, et le quitte avec le regret de n'être pas jugé digne de le suivre pour partager ses travaux, ses souffrances et ses dangers.

Le Père Rodriguez avait quitté le *San-Diogo*, on le ramena à terre, puis le signal fut donné; chaque vaisseau leva l'ancre et la flotte prit la haute mer sous le regard de Dieu et le commandement de don Martino-Alfonso de Souza, qui avait voulu garder François de Xavier à bord du vaisseau qu'il montait.

C'était le 7 avril 1541, jour anniversaire de la naissance de notre saint; il entrait dans sa trente-sixième année.

TROISIÈME PARTIE

MOZAMBIQUE
PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE

(Avril 1541 — Septembre 1545.)

-∞-

I

La flotte royale a gagné la haute mer, François de Xavier va commencer un nouvel apostolat. L'équipage de la capitane *le San-Diogo* compte un millier de passagers, en y comprenant le personnel militaire; Xavier va *se faire tout à tous pour les gagner tous.* S'intéressant au sujet de conversation qui plaît à chacun, il parle de la cour avec les gentilshommes, de la guerre avec les gens du métier, de science avec les savants, de commerce avec les négociants, et les charme tous par la grâce de son esprit, l'aimable bienveillance de ses manières, la distinction native de sa personne, distinction qu'il ne perdit jamais.

Le premier désordre que son zèle attaqua, en raison de ses fâcheuses et presque toujours inévitables conséquences, ce fut le jeu. Il proposait des jeux innocents auxquels il paraissait prendre beaucoup d'intérêt; il assistait à des jeux sérieux lorsqu'il pensait ne pouvoir les empêcher, afin que sa présence, toujours respectée, évitât les excès; il allait même quelquefois jusqu'à s'offrir pour tenir l'enjeu, et il arriva qu'on ne sut plus se passer de lui ni de son aimable et bienveillant intérêt. Tous les jours il faisait le catéchisme aux matelots dont l'affection pour lui était si tendre et si respectueuse, qu'il lui suffisait d'une parole, d'un signe pour terminer une querelle ou apaiser la plus vive irritation parmi eux.

Il se fit un jour un mouvement extraordinaire à bord de la capitane. Un jeune garçon de huit à dix ans venait de mourir subitement, et chacun s'étonnait de cette mort si prompte et se demandait qu'elle en pouvait être la cause.

— Assistait-il au catéchisme avec les autres? demanda le Père Francisco.

— Non, mon Père; il n'y a pas assisté une seule fois, lui répondit-on.

A l'instant se peignit sur le visage toujours gai et souriant de l'aimable saint une impression de tristesse qui serra tous les cœurs.

— Mon cher Père, lui dit le vice-roi, vous paraissez éprouver une bien vive affliction de cette mort; ce n'est pourtant pas votre faute si l'enfant n'a

pas reçu les instructions que vous donniez aux autres.

— Si je l'avais su, répondit tristement le saint, je l'y aurais fait venir assurément, senhor.

— Alors, mon Père, ne vous affligez pas; vous l'ignoriez, vous ne pouvez vous faire de reproche.

— Je me reproche comme une faute de ne l'avoir pas su! J'aurais dû savoir qu'un des enfants embarqués sur le même bâtiment que moi ne recevait pas d'instruction.

Ce zèle de notre saint pour toutes les âmes qui l'entouraient opéra bientôt un merveilleux changement dans les habitudes des marins. On n'entendait plus ni jurements, ni blasphèmes, ni injures ; la charité était observée, les convenances même étaient respectées, et, du plus grand au plus petit, tout l'équipage était aux pieds de Xavier qu'on chérissait comme un père, qu'on vénérait comme un saint, qu'on admirait comme un prodige. Les instances du vice-roi pour le faire asseoir à sa table furent toujours vaines ; durant tout le voyage, malgré sa dignité de légat, François ne se nourrit que des aliments qu'il avait mendiés auprès des passagers.

Le scorbut ayant attaqué l'équipage vers les côtes de Guinée, la charité de Xavier se manifesta avec un zèle, une entente, un dévouement prodigieux. Les passagers épargnés par la maladie n'osaient approcher de ceux qu'elle atteignait, ils craignaient la contagion... Le saint apôtre ne se souvint pas de lui-même

un seul instant; d'un malade à l'autre, il donnait à chacun les soins les plus empressés, rendait à tous les services les plus rebutants ou les plus délicats, et consolait tous les cœurs en sauvant toutes les âmes. Tant de fatigues et de veilles altérèrent la santé de Xavier et amenèrent de fréquents vomissements et une faiblesse extrême, sans ralentir son zèle, sans arrêter son dévouement. Le vice-roi lui fit donner une chambre plus grande et plus aérée; notre saint y fit porter les malades le plus en danger, il leur donna jusqu'à son lit; pour lui, il s'étendait sur le sol nu, ou montait sur le tillac, et, appuyant sa tête aux cordages, il s'accordait les quelques moments de repos que la nature exigeait impérieusement. Depuis que le soin des malades absorbait tous ses instants, don Martino de Souza le faisait servir de sa table; François de Xavier acceptait tout avec empressement, heureux de pouvoir offrir à ses chers convalescents quelques aliments plus délicats que ceux qu'on leur envoyait, et dont il réservait une part pour lui-même; son esprit de mortification et d'humilité trouvait son avantage à cet échange.

Le dévouement héroïque de notre saint lui mérita, de la part de tout l'équipage et des passagers du *San-Diogo*, le surnom de *saint Père*, surnom qu'adoptèrent pour lui tous les Portugais des Indes, et qui lui resta toujours, même parmi les Indiens. L'aimable Père de Xavier acceptait avec son humilité et sa grâce ordinaires ce témoignage d'affectueuse vénéra-

tion dont il rapportait à Dieu toute la gloire. En écrivant à la Compagnie de Jésus, qu'il appelait sa mère bien-aimée, il dit son voyage de Lisbonne à Goa, il rend compte de ses travaux apostoliques, mais il passe sous silence les détails que nous venons de rapporter.

Saint François de Xavier à la Compagnie de Jésus, à Rome.

Goa, 20 septembre 1542.

« Que la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec nous. Ainsi soit-il.

« Pendant mon séjour à Lisbonne, je vous ai souvent entretenus, mes Frères, de mon départ pour les Indes, avec Paul de Camerini et Francisco Mancias, et comme vous le désirez, je viens, aussitôt que possible, vous faire part de notre arrivée et vous rendre compte de notre traversée.

« Partis de Lisbonne le 7 avril 1541, ce n'est que le 6 mai de cette année, 1542, que nous sommes arrivés. Ce voyage, ordinairement de six mois, a duré plus d'un an. Nous montions le même vaisseau que le vice-roi; nous n'avons qu'à nous louer des égards et des attentions que ce seigneur a eus pour nous. Du reste, nos santés ont très-bien résisté à toutes les fatigues du voyage.

« Pendant toute la traversée, nous nous sommes

occupés à entendre les confessions, soit des malades, soit des bien portants, et nous avons prêché tous les dimanches. Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné l'occasion de faire entendre sa divine parole sur le vaste empire des eaux, d'y célébrer les divins mystères, d'y administrer ses augustes sacrements, qui ne sont pas moins nécessaires sur mer que sur terre.

« Forcés de relâcher au Mozambique, nous y avons séjourné six mois avec les nombreux équipages de cinq grands vaisseaux du roi.

« Cette île renferme deux villes, dont l'une appartient aux Portugais, l'autre aux Sarrasins leurs alliés. Pendant notre séjour, les équipages ont beaucoup souffert des maladies diverses qui les ont attaqués; nous avons perdu quatre-vingts hommes. Nous avons été constamment occupés dans les hôpitaux : les PP. Paul et Mancias comme infirmiers, et moi comme aumônier administrant les secours spirituels. Seul, je pouvais à peine suffire à tous.

« Le dimanche, je prêchais, l'auditoire était immense, et le vice-roi y assistait toujours. Outre ces occupations, j'étais souvent contraint d'entendre les confessions de beaucoup de personnes étrangères aux hôpitaux.

« Voilà comment nous avons passé notre temps au Mozambique; voilà comment ces six mois ont été employés uniquement à la gloire de Dieu et au profit de tout le monde. »

Nous nous permettons d'interrompre ici notre saint, pour réparer une de ses omissions aussi habituelles que volontaires.

Disons d'abord que le vice-roi prit le parti de faire hiverner l'armée au Mozambique à cause du scorbut qui désolait les autres vaisseaux après avoir ravagé le sien, et que ce parti, le seul à prendre dans la fâcheuse situation où il se trouvait, était dangereux pour tous. Mais il était difficile de tenir la mer à l'approche de l'équinoxe, et, dans l'état de maladie où étaient les marins, la manœuvre allait devenir impossible. Il fallait donc relâcher absolument, et il n'était possible de le faire qu'au Mozambique dont le climat est des plus malsains et très-dangereux en tout temps pour les Européens, par l'effet des eaux stagnantes qui y engendrent des maladies mortelles. Les Portugais, depuis qu'ils en avaient fait la conquête, l'avaient surnommé la *Sépulture des Portugais.*

Le vice-roi ayant donné l'ordre de transporter tous les malades dans les hôpitaux, François de Xavier les y suivit avec empressement et ne se borna pas aux soins spirituels, comme il veut bien le laisser croire.

On sait que le scorbut décompose le sang, le corrompt et produit souvent des plaies qui éloignent du malade ceux qui devraient le secourir. Le cœur de Xavier, trop grand pour reculer en face d'aucun danger, courut au-devant de celui-ci avec tout l'héroïsme dont il avait fait preuve sur le *San-Diogo.* Les malades les plus répulsifs étaient ceux qu'il préférait,

parce qu'il y trouvait l'occasion de vaincre sa nature, toujours péniblement impressionnée à la vue de ces grandes misères corporelles. Là, il renouvela souvent ce qu'il avait fait à Venise, se rappelant la maxime du *Père de son âme :*

« On n'avance dans la vertu qu'autant qu'on triomphe de soi-même. L'occasion d'un grand sacrifice est une chose si précieuse, qu'il ne faut jamais la laisser échapper. »

Xavier savait donner tant de charme à tous les soins délicats qu'il prodiguait aux malades, que chacun d'eux l'appelait lorsqu'il sentait redoubler ses souffrances :

« Où est le saint Père ? Oh ! si le saint Père était là, disaient-ils, je souffrirais moins ! Sa vue seule fait tant de bien ! »

Et quand paraissait le *saint Père*, tous auraient voulu l'avoir à la fois ; car tous assuraient que plus il était près d'eux, moins ils souffraient :

« Le plus doux et le plus efficace de tous les remèdes, disaient-ils, c'est de voir le visage angélique du saint Père. »

Pour les satisfaire le plus possible, le *saint Père* allait d'une salle à l'autre dans la journée, et passait une nuit dans chacune, à tour de rôle, ne prenant que quelques instants de repos sur le sol où il s'étendait. Au premier mouvement d'un malade, au premier cri échappé à la douleur, le saint se relevait et courait auprès de celui qu'il avait entendu.

Tant de travaux, tant de fatigues, accablèrent la santé naturellement très-forte de notre saint.

Une violente fièvre maligne obligea de le saigner sept fois en quelques jours, et son délire donna de sérieuses inquiétudes. Il était resté à l'hôpital d'où on avait voulu le retirer dès l'invasion de la maladie, et où il avait bien fallu le laisser malgré le mauvais air qu'il y respirait, car il avait répondu à toutes les instances :

« J'ai fait vœu de pauvreté, je veux vivre et mourir parmi les pauvres; mais je n'en suis pas moins reconnaissant de l'intérêt qu'on veut bien me témoigner. »

Toutes les fois que François de Xavier refusait ce qui lui était offert, il savait joindre tant de fermeté à son humilité, qu'on ne pouvait plus espérer de le vaincre.

Aussitôt que le saint malade alla mieux, il reprit ses veilles et ses fatigues, se traînant péniblement d'un lit à un autre pour consoler et fortifier au moins par sa bienfaisante parole, ceux qu'il ne pouvait servir comme auparavant.

Un jour, dans le paroxysme de la fièvre, il apprend qu'on vient d'apporter un matelot subitement atteint; il n'y avait plus de lit disponible : on l'avait étendu sur la paille où il ne pouvait tarder à mourir. L'apôtre se relève, il s'approche de la couche du mourant et veut lui parler de l'éternité dont la porte s'ouvre pour lui. Le médecin paraît au même instant, et fré-

missant à la pensée du danger auquel s'expose notre saint, il le presse de renoncer à l'œuvre de salut qu'il vient d'entreprendre, et voyant avec douleur qu'il n'est point écouté, il insiste :

— Permettez-moi de vous observer, mon Père, que personne ici n'est plus dangereusement malade que vous ne l'êtes; couchez-vous, je vous en conjure! restez au repos, au moins jusqu'à la fin de l'accès; il y va de votre vie.

— Je vous obéirai ponctuellement, cher docteur, je vous le promets, dès que j'aurai rempli ce devoir impérieux de mon ministère ; c'est une âme à sauver, les moments sont précieux, il n'y a pas un instant à perdre.

Aussitôt, Xavier fait enlever le moribond de la couche où on l'avait étendu et où il était alors sans connaissance et le fait transporter dans son propre lit; à peine le jeune matelot est-il posé dans le lit du *saint Père*, qu'il reprend ses sens. Xavier, toujours héroïque, se couche près de lui, lui parle de son âme et des miséricordes infinies du Dieu qui allait la juger ; il le confesse, le met dans les dispositions les plus saintes, et le voit mourir avec la consolation de l'avoir sauvé.

Ce devoir accompli, le saint obéit comme il l'avait promis, et laissa guérir sa fièvre sans renouveler ce que le médecin avait jugé si imprudent. Il était à peine remis, que le vice-roi, dont la santé souffrait de ce prolongement de séjour dans une atmosphère viciée par tant de maladies, voulut se remettre en mer

et refusa de laisser le Père de Xavier, à qu il demanda de l'accompagner.

On allait remettre le *San-Diogo* à la voile; c'était la capitane, le vice-roi l'avait commandée jusque-là; il ordonna, en présence de Xavier, de l'armer pour son départ.

« Senhor, dit le saint apôtre — qui commença dès lors à manifester les vues prophétiques dont il fut doué si abondamment — senhor, ne montez pas ce navire! il est le plus beau et le plus fort de la flotte, mais il sera brisé! »

Le vice-roi avait une si haute opinion de la sainteté du *saint Père*, qu'il n'hésita pas à embarquer sur le *Coulan* et à laisser le *San-Diogo* qui, peu après, se brisa contre un écueil, en vue de l'île de Salcète.

Maintenant, laissons parler notre saint:

« Mozambique est éloigné des Indes de neuf cents lieues environ. Le vice-roi se disposant à remettre à la voile, et la saison des pluies ayant jeté beaucoup de monde sur le grabat, il désira que quelqu'un de nous restât pour soigner les malades, et, à sa prière, Paul et Mancias restèrent au Mozambique, et je le suivis, pour lui administrer les secours de la religion, dans le cas où sa maladie s'aggraverait. Voilà pourquoi mon arrivée en ce pays a précédé de beaucoup celle de mes compagnons que j'attends d'un jour à l'autre par les vaisseaux qui sont restés en arrière.

« Il y a cinq mois que je suis arrivé à Goa, capi-

tale des Indes. C'est une ville admirable à voir, dont toute la population est chrétienne. Les Français y ont une communauté nombreuse; la cathédrale, qui est magnifique, est desservie par un chapitre considérable; du reste, il y a beaucoup d'églises. Quelle satisfaction n'ai-je pas éprouvée de voir la croix de Jésus-Christ ainsi arborée et glorifiée sur des plages lointaines, sur le vieux sol de l'idolâtrie!

« Notre traversée, du Mozambique à Goa, a duré plus de deux mois. Nous avons relâché quelques jours à Mélinde, ville située sur la côte, et où les négociants portugais ont un comptoir. Ceux que la mort y surprend sont enterrés dans de vastes tombeaux qu'on reconnaît aux croix qui les surmontent. Près de la ville on en voit une très-élevée, très-belle, en pierre dorée, que les Portugais y ont dressée. Je ne puis vous peindre mon ravissement à la vue de ce signe de notre rédemption, placé comme un trophée sur le sol de Mahomet!

« Le roi de Mélinde vint à bord pour saluer le vice-roi qui l'accueillit avec bonté et affection. Quelqu'un de notre équipage étant mort, nous lui rendîmes à terre les honneurs funèbres, avec toutes les cérémonies usitées dans l'Église; les Musulmans en étaient dans l'admiration.

« Un des principaux Sarrasins de Mélinde me demanda un jour si les temples où nous avons coutume de prier sont très-fréquentés, si les chrétiens sont assidus aux exercices publics de la religion, s'ils sont

très-fervents; il ajouta que chez eux la piété s'était refroidie depuis longtemps; que de dix-sept mosquées, il n'y en avait que trois un peu fréquentées. Cette indifférence religieuse le déconcertait, il n'en pouvait deviner la cause : « Un si grand mal, disait-il, « ne peut venir que d'un crime affreux commis parmi « nous. » Après avoir échangé quelques paroles là-dessus, je finis par lui dire que Dieu, souverainement fidèle en ses promesses, a une égale horreur des infidèles et de leurs prières, et qu'il ne veut pas permettre la propagation d'un culte détestable à ses yeux.

« Ce que j'avais peine à prouver à mon dévot musulman, un autre, un cacis, maître et docteur dans la loi de Mahomet, vint le faire d'une manière assez piquante; il nous déclara que si le Prophète ne revenait les visiter dans deux ans, il renoncerait à sa religion. Au surplus, on a remarqué que les infidèles, abandonnés aux désordres d'une vie criminelle, sont livrés aux tourments du remords et du désespoir, et que, dans son infinie bonté, Dieu permet souvent que cet état d'anxiété et de souffrances intérieures tourne au salut de leurs âmes, en les faisant rentrer en eux-mêmes et chercher la vérité.

« Au sortir de Mélinde, nous rencontrâmes d'abord Socotora, île d'environ cent mille pas de circuit; nous y mouillâmes. C'est un terrain sec, aride et stérile, qui ne produit que des dattes dont les insulaires font du pain; ils n'ont pour toute ressource que leurs palmiers et leurs troupeaux, c'est-à-dire des dattes, de

la viande et du lait. Cette île est exposée à des chaleurs excessives. Ses habitants sont grossiers et d'une ignorance déplorable ; ils ne savent ni lire ni écrire, et on ne peut découvrir au milieu d'eux le moindre vestige des lettres humaines. Ils se font gloire d'être chrétiens, et ils le sont, si le christianisme consiste dans des églises, des croix et des lampes. Chaque bourg a un cacis qui fait les fonctions de curé, bien qu'il ne sache rien de plus que ses paroissiens. N'ayant point de livre, puisqu'il ne sait pas lire, il récite par cœur quelques formules de prières. Quatre fois par jour, au bruit d'une crécelle, comme celle dont nous nous servons le jeudi saint, ces pauvres chrétiens se rendent à l'église : à minuit, à l'aurore, après midi, et le soir au coucher du soleil. Les cacis ne comprennent pas même la langue de leur liturgie, que je crois syriaque. Ils ont une profonde vénération pour saint Thomas, qui, disent-ils, fut leur père dans la foi. Ils répètent souvent dans leurs formules un mot qui ressemble à notre *Alleluia*. Les cacis n'administrent jamais le baptême, dont ils ignorent même le nom. Pendant mon séjour, je l'ai administré à plusieurs enfants, du consentement de leurs parents qui, en général, s'empressaient de me les présenter.

« Leur libéralité fait un étrange contraste avec leur indigence ; car ils m'offraient tout ce qu'ils avaient, et je fus contraint d'accepter quelques dattes, afin de ne pas paraître mépriser ce qu'ils m'offraient avec tant d'empressement. Ils me prièrent et me supplièrent

de rester avec eux, me promettant de se faire baptiser tous sans exception. Touché de leurs instances, je priai le vice-roi de me permettre de m'arrêter là où je trouvais une moisson abondante et en maturité. Mais cette île, privée de garnison portugaise, étant exposée aux insultes des mahométans, le vice-roi craignit que, dans leurs descentes, je ne fusse enlevé et retenu en captivité chez eux. Il refusa donc, en m'assurant que je trouverais bientôt d'autres chrétiens ayant au moins autant besoin de secours et d'instruction, et auxquels je serais plus utile encore.

« J'assistai aux vêpres récitées par le cacis; cet office dura une heure entière, toujours le cacis répétant les mêmes prières et brûlant de l'encens, en sorte que l'église était remplie de fumée. Ces cacis ont deux carêmes dans l'année, pendant lesquels ils ne mangent absolument que des dattes et des herbes potagères en faible quantité; ils mourraient plutôt que d'enfreindre cette abstinence. Si quelqu'un se permettait une infraction à cet égard, l'entrée de l'église lui serait fermée.

« Je rencontrai un jour, dans un village, deux enfants dont la mère est mahométane. Ignorant la religion de leurs parents, je voulus leur administrer le baptême ; mais les petits marmots s'enfuirent en courant vers leur mère, criant que je voulais les baptiser. La mère aussitôt m'assaillit d'injures et me déclara qu'elle ne souffrirait jamais que ses enfants fussent chrétiens.

« Alors, voilà les Socotoriens qui crient de leur côté qu'elle a raison, que les Sarrasins sont indignes d'une telle faveur, et que s'ils la demandaient, eux, Socotoriens, s'y opposeraient en masse, et ne souffriraient jamais qu'un mahométan devînt chrétien. Telle est la haine de ce peuple pour les Sarrasins.

« Sur la fin de février, nous remîmes à la voile, et arrivâmes ici le 6 mai, comme je vous l'ai dit. Des cinq navires restés au Mozambique après nous, et qui levèrent l'ancre vers le milieu de mars, le plus considérable[1], et chargé de marchandises précieuses, s'est brisé et perdu; mais on a pu sauver l'équipage; les autres sont arrivés à bon port.

« Depuis que je suis à Goa, je demeure à l'hôpital de cette ville, où j'ai administré les sacrements aux malades. La multitude des personnes qui désirent les sacrements, quoique bien portantes, est si considérable, que je n'aurais pu suffire à toutes, lors même que je me serais décuplé. Après le service de l'hôpital, j'emploie le reste de la matinée à confesser les personnes de la ville. L'après-midi, je vais visiter les prisonniers, je travaille à instruire ces pauvres malheureux; après leur avoir enseigné à accuser leurs péchés, je leur fais faire une confession générale. De là je reviens près de l'hôpital, dans une église dédiée à la sainte Vierge, et j'y fais le catéchisme aux enfants, qui dépassent souvent le nombre de trois cents. Je

1. Le *San-Diogo*.

leur fais apprendre les prières d'usage, le Symbole et le Décalogue. L'évêque a fait, pour toutes les autres églises de la ville, une obligation de ce genre d'instruction, ce qui a convaincu tout le monde de l'utilité et des avantages qu'on en peut retirer; aussi n'y a-t-il qu'une voix pour y applaudir.

« Les dimanches et fêtes, je célèbre les saints mystères dans l'hôpital des lépreux qui est en dehors de la ville, dans un faubourg; j'y entends les confessions et je communie les assistants. Il n'y a personne dans cet hôpital qui ne se soit approché des sacrements. Dès que j'eus fait entendre la parole de Dieu à ces malheureux lépreux, ils la reçurent avec avidité, et j'eus la consolation de me voir aimé d'eux!

« Ces mêmes jours de dimanches et fêtes, en sortant de l'hôpital des lépreux, je vais à l'église dont je vous ai parlé, et j'y prêche aux indigènes; l'après-midi, j'y retourne pour leur expliquer le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Décalogue. La foule s'y porte au point que l'église peut à peine la contenir.

« Maintenant, je pars, d'après l'ordre du vice-roi, pour le cap Comorin, éloigné d'environ soixante-six lieues[1]. On assure que cette contrée offre une riche moisson; j'espère que mes travaux y tourneront à la gloire de Dieu. J'emmène trois indigènes qui, outre leur langue naturelle, possèdent assez bien le portu-

1. On en compte près de deux cents.

gais. Deux sont diacres, le troisième n'est que minoré. La première pensée du vice-roi avait été d'envoyer dans ce pays les Pères Paul et F. Mancias dès leur arrivée ici.

« Que Dieu m'accorde son secours assez abondamment pour y faire triompher son saint nom et lui procurer beaucoup de gloire ! Qu'à votre intercession, il oublie toutes mes iniquités ! Je le lui demande ardemment.

« Les fatigues d'un si long voyage par mer, celles du tribunal de la pénitence où je me charge des péchés de chacun, tandis que je gémis sous le fardeau des miens, ce contact habituel avec des idolâtres, sur un sol brûlé par un soleil de feu, toutes ces choses me seront une source de consolations et de délices, si je sais les accepter dans la seule vue de plaire à Dieu ; car je suis convaincu que les âmes qui ont aimé la croix de Notre-Seigneur, ont trouvé le bonheur dans les traverses, dans les contradictions, dans les misères de la vie, et que pour elles l'absence de la croix était l'absence de la vie.

« Et, en effet, quelle mort peut être plus redoutable que la vie qui est séparée de Jésus-Christ? surtout lorsqu'on a goûté le bonheur de vivre en lui et par lui ! Ah ! croyez-moi ! il n'y a pas de croix comparable à celle de vivre à la merci de ses passions, et il n'y a pas de bonheur qui puisse être comparé à celui de mourir chaque jour à sa volonté propre, pour s'abandonner entièrement à celle de Jésus-Christ !

« Je vous demande, je vous supplie, mes frères bien-aimés, de me donner des nouvelles de chacun des membres de notre Société, puisqu'il ne me reste aucun espoir de vous revoir jamais, et que je ne puis plus m'entretenir avec vous désormais que par lettres. Quelqu'indigne que je sois de cette faveur, ne me la refusez pas! Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous a rendus dignes de fortifier mon espérance et de me soutenir de vos consolations.

« Je vous conjure, au nom de Jésus-Christ, de me prescrire la conduite que je dois suivre à l'égard des mahométans et des païens vers lesquels on m'envoie. Dieu me parlera par vous; il me fera connaître de quelle manière il veut que son Évangile soit annoncé à ces pauvres peuples, et comment je dois les amener à son bercail. En lisant vos lettres, je reconnaîtrai les fautes que j'aurai faites et je me hâterai de m'en corriger.

« J'espère avec une grande confiance que Notre-Seigneur Jésus-Christ jettera un regard de miséricorde sur les mérites et les prières de l'Église notre mère, ainsi que sur ceux de ses membres dont vous faites partie, et qu'il daignera se servir de moi, tout mauvais serviteur que je suis, pour répandre l'Évangile sur le sol de l'idolâtrie. Je ne doute même pas, quelle que soit l'abjection de l'instrument qu'il veut bien employer à cette œuvre si importante, qu'elle ne tourne un jour à la honte de ceux qui, nés pour de grandes choses, se consument dans les petites. J'es-

père que l'œuvre que j'entreprends sera un puissant stimulant pour les âmes les plus timides, surtout lorsqu'elles verront que moi, cendre et poussière, moi, l'homme le plus abject, j'atteste, comme témoin oculaire, que cette partie de la vigne du Seigneur est complétement privée d'ouvriers apostoliques. Ah! plût à Dieu que le zèle pour sa gloire en amenât ici un grand nombre! Plût à Dieu que je pusse me consacrer à leur service, être pour toujours leur esclave!

« Je conjure la miséricorde infinie de nous donner part à la félicité éternelle pour laquelle il nous a créés, d'augmenter nos forces pour travailler à son service et de nous inspirer toujours la plus parfaite conformité à sa suprême volonté.

« Puissiez-vous vous bien porter tous!

« Je suis votre inutile frère en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS DE XAVIER. »

Nous avons cru devoir ne rien retrancher de cette lettre où l'âme de notre saint se dévoile entièrement. On a pu remarquer jusqu'à quel point il porte l'oubli de lui-même, l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et cette brûlante soif des souffrances qui lui fait voir l'*absence de la vie dans l'absence de la croix*. On a vu que, pour lui, ne pas souffrir c'est n'être plus attaché à Jésus-Christ, et il préfère la mort. Toute sa vie, tous ses travaux, toutes

les fatigues de son illustre apostolat dans les Indes seront la conséquence des admirables sentiments qui remplissent son âme, et qu'il exprime si énergiquement dans les pages qu'on vient de lire.

II

Un hardi navigateur, dont le nom cher au Portugal est resté célèbre dans le monde, Vasco de Gama, n'entreprenait jamais un voyage de long cours sans s'assurer le secours de la religion ; il emmenait son confesseur. Dans ces temps de foi vive, qu'on a tant accusés de beaucoup d'ignorance et d'un peu de barbarie, on tenait généralement, fût-on même réputé savant, à ne pas vivre et mourir sans sacrements ; on ne craignait pas, il est vrai, d'être taxé de jésuitisme en pratiquant la religion dans laquelle on se faisait gloire d'être né : les Jésuites n'existaient encore que dans la pensée de Dieu.

Vasco de Gama, dans son premier voyage de découvertes, en 1497, avait atteint la presqu'île en deçà du Gange, il explorait la côte de Malabar et ajoutait à la gloire qui s'attachait à son nom, lorsque son confesseur lui fut enlevé par les Indiens avec quelques-uns de ses compagnons. Ce fut le 31 juillet que les sauvages firent un martyr de don Pedro de Covilham,

religieux de l'Ordre de la Trinité pour la Rédemption des captifs. Ils l'attachèrent à un arbre et lancèrent sur lui leurs nombreuses flèches. Pendant que son corps ruisselait de sang, le saint martyr fit entendre des paroles prophétiques que ses compagnons recueillirent pieusement, et qui, fidèlement consignées à leur retour, dans les *Mémoires de la bibliothèque du roi de Portugal* et dans les manuscrits de l'*Histoire de l'Ordre de la Rédemption des captifs,* à Lisbonne, furent toujours conservées.

« Dans quelques années,— dit Pedro de Covilham,
« pendant que les flèches indiennes pleuvaient sur
« son corps et s'y enfonçaient en le déchirant, —
« dans quelques années, il naîtra dans l'Église de
« Dieu un Ordre de clercs qui portera le nom de Jé-
« sus. Un de ses premiers Pères, conduit par le
« Saint-Esprit, pénétrera jusqu'aux contrées les plus
« éloignées des Indes orientales, dont la plus grande
« partie embrassera la foi orthodoxe par le ministère
« de ce prédicateur évangélique. »

Cette prédiction, dont le Portugal attendait l'accomplissement, n'eut son entier effet que cinquante ans plus tard. L'illustre fondateur de la sainte Compagnie de Jésus, né en 1491, avait six ans au moment où le Père de Covilham annonçait dans les Indes le « prédicateur évangélique » qui devait y porter la foi; ce prédicateur lui-même, François de Xavier, ne devait venir au monde qu'à neuf ans de là, en 1506, et dans les Indes que dans l'année 1542.

Nous avons vu comment Xavier travaillait au salut des âmes et à la gloire de Dieu dans la ville de Goa. On a pu pressentir les soins délicats qu'il prodiguait aux lépreux, par ce peu de mots échappés de son cœur : « Je n'eus pas plutôt fait entendre la parole « de Dieu à ces malheureux lépreux, qu'ilsen furent « avides, et que j'eus la consolation de me voir aimé « d'eux. » Toute la puissance de sa parole, aidée de son aimable et douce charité, est dans ces quelques mots. Les lépreux avaient subi le charme, ils l'avaient aimé dès qu'ils l'avaient entendu, et « ils étaient avides de sa parole. »

Le vice-roi lui avait fait de vives instances pour obtenir l'honneur de l'avoir dans son palais; notre saint avait refusé avec grâce et fermeté, comme de coutume, en répondant à don Martino-Alfonso :

— Vous ne voudriez pas me voir infidèle à mon vœu, senhor, j'en suis certain; permettez-moi donc de n'avoir d'autre demeure que celle des pauvres.

— Vous me forcez toujours à vous céder, mon bien cher Père, avait repris le vice-roi avec l'accent du regret; allez donc à l'hôpital puisque je ne puis l'empêcher, mais priez pour moi et les miens que vous privez d'une grande consolation.

Et Xavier était allé à l'hôpital. Étrange habitation pour un nonce apostolique !

L'étendue des pouvoirs de François de Xavier devait être connue de l'évêque de Goa. Le saint se présenta chez lui, dès son arrivée, lui mit entre les mains

les brefs du souverain pontife, et se prosterna en lui demandant sa bénédiction, et l'autorisation d'exercer le saint ministère dans les pays soumis à sa juridiction.

L'évêque, don Juan d'Albuquerque, un des plus saints prélats de l'époque, ravi de l'angélique expression de notre saint, le releva vivement et l'embrassa avec un sentiment d'affection dont il s'étonnait lui-même plus tard, en parlant de l'impression que la vue du saint apôtre avait produite sur lui.

Les historiens de saint François de Xavier insistent sur l'effet attractif de sa présence, dès la première fois qu'on le voyait. Cela se comprend aisément. Dieu voulant faire de lui le conquérant pacifique d'une multitude de peuples, lui avait donné tout ce qui charme et attire. Il devait conquérir, non les États, mais les âmes; il devait avoir l'empire des cœurs pour y établir le règne de Jésus-Christ, il avait reçu abondamment tout ce qui devait faciliter cette conquête, la plus difficile de toutes, et Dieu joignant à tous ces dons sa grâce toute-puissante, rien ne résistait à l'apôtre qu'il s'était choisi. Cette beauté qu'on avait admirée dans le monde avait acquis une expression toute céleste, depuis que Xavier était à Dieu entièrement; l'attrait qu'elle inspirait n'avait plus rien d'humain : c'était une impression mélangée de respect, d'admiration et de disposition à céder à l'influence, à l'ascendant qui se faisaient sentir. Il avait à peine besoin d'appeler les cœurs qu'il venait chercher, tous allaient à lui avec empressement.

L'évêque de Goa baisa respectueusement les brefs du souverain pontife et dit à Xavier en les lui remettant :

« Un légat apostolique, envoyé immédiatement par le vicaire de Jésus-Christ, n'a pas besoin de prendre sa mission d'ailleurs. Usez librement des pouvoirs que le saint-siége vous a donnés, et soyez assuré que si l'autorité épiscopale est nécessaire pour les maintenir, elle ne vous manquera jamais. »

Le sentiment que le saint légat vénait d'inspirer si subitement à l'évêque se fortifia à mesure qu'il le connut davantage, et l'union la plus intime s'établit entre eux et servit prodigieusement les vues de notre saint pour la gloire de Dieu.

Bien que la ville de Goa fût catholique depuis la conquête, l'esprit du christianisme s'y affaiblissait de jour en jour. Les Portugais, attirés dans les Indes par la cupidité, ne reconnaissaient plus d'obstacles à leur ambition; tous les moyens leur étaient devenus bons pour augmenter leur fortune, et, comme il arrive d'ordinaire, la soif des richesses engendrait toutes sortes de crimes. La science manquait au clergé de Goa et l'instruction était nulle dans le peuple. Il était temps que la prophétie du P. de Covilham s'accomplît; il était temps que Dieu envoyât son « vase d'élection » dans ces pays lointains, où les catholiques n'étaient plus qu'un obstacle à l'extension de la foi.

Cet état de choses rendait l'arrivée de notre saint d'autant plus appréciable aux yeux de l'évêque dont

le plus grand désir fut celui de seconder son zèle par tous les moyens possibles.

L'apôtre, profondément attristé de voir les sacrements abandonnés par ceux qui avaient d'autant plus besoin de s'en rapprocher, qu'ils étaient en contact continuel avec les idolâtres et les mahométans, crut devoir commencer sa mission par les Portugais.

Pour attirer les bénédictions divines sur son immense entreprise, il passait en prière la plus grande partie de la nuit, ne s'accordant que trois ou quatre heures de repos; et ce repos, il le prenait étendu à terre, près des malades de l'hôpital, et se relevait dès qu'il entendait le moindre mouvement, comme nous l'avons vu dans l'hôpital du Mozambique. Après ces quelques heures de léger sommeil souvent interrompu, il allait se remettre en oraison, et dès l'aurore il offrait le saint sacrifice. Sa ferveur était si vive à l'autel, ses larmes si abondantes, que les assistants en étaient vivement impressionnés :

« Je sens quelque chose de si extraordinaire et de si doux, quand je sers la messe au *saint Père*, disait Antonio Andra, soldat portugais, que je voudrais pouvoir la lui servir tous les jours. »

Notre saint donnait ensuite la matinée aux malades des hôpitaux, qu'il embrassait en les soignant, en leur parlant du Dieu qui tient compte de toutes les souffrances, et il embrassait et soignait les lépreux avec la même effusion, la même tendresse de charité. Après avoir quêté pour eux quelques aliments plus délicats

que ceux qu'on leur accordait d'ordinaire, s'il était assez heureux pour leur en apporter qui flattaient leur goût, son angélique visage rayonnait de joie, et il embrassait une fois de plus ses pauvres bien-aimés, en remerciant la bonté divine de la consolation qu'il éprouvait. Puis, il faisait sa visite aux prisonniers, et de là, une clochette à la main, il parcourait les rues de la ville, en conjurant les parents d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves à l'instruction qu'il allait faire pour eux.

« Fidèles chrétiens, disait-il de l'accent le plus pénétrant, fidèles chrétiens, envoyez vos enfants et vos esclaves, afin qu'ils apprennent la sainte doctrine de Jésus-Christ! Je vous en conjure, envoyez-les pour l'amour de Dieu! »

Les enfants accouraient autour du *saint Père*, dès qu'ils entendaient la petite clochette; ils lui baisaient les mains, ils lui témoignaient une tendresse des plus affectueuses et le suivaient à mesure qu'il passait, de manière que les premiers venus faisaient avec lui le tour de la ville, et qu'il arrivait à l'église, escorté de plusieurs centaines d'enfants. Il était beau, il était touchant de voir ce jeune Père ainsi entouré de ces enfants qui lui témoignaient autant d'amour que de vénération. Tous recevaient ses instructions avec une égale avidité et les répétaient ensuite à leurs parents. Ils allaient même jusqu'à observer à ces derniers que leur conduite était en opposition avec les enseignements de

la religion, ce qui amena de sérieuses réflexions de la part des parents. Dans un temps où l'autorité paternelle tenait à être respectée, on sentait l'importance de ne pas donner prise à l'insubordination des enfants, par des exemples contraires aux leçons qu'on leur faisait recevoir. La nécessité de maintenir les enfants dans le devoir amena les parents à le pratiquer eux-mêmes, et ils coururent à leur tour auprès du saint apôtre qui leur fit des instructions spéciales où les pauvres pécheurs fondaient en larmes. Nous avons vu, dans la lettre de notre saint, qu'il ne pouvait plus suffire aux confessions, tant elles étaient nombreuses; en six mois la ville était déjà changée à ne la plus reconnaître. Tout le monde voulait se confesser à Xavier, la piété reprenait vive et fervente, c'était une régénération complète.

Le vice-roi, qui aimait si tendrement le *saint Père*, donnait les plus beaux exemples et secondait de tout son pouvoir le zèle apostolique de Xavier. Une fois par semaine il l'accompagnait dans la visite des hôpitaux et des prisons, et donnait à tous des aumônes et des encouragements.

Goa était devenue une ville sainte.

Don Miguel Vaz, grand vicaire de l'évêque, dit un jour à Xavier qui lui témoignait le désir d'étendre ses conquêtes :

— Mon Père, la côte orientale, du cap Comorin à l'île de Manaar, serait un vaste champ pour votre zèle. C'est un peuple de pêcheurs appelés Palawars,

souvent inquiétés par la descente des Maures, et qui, ayant été secourus contre eux par les Portugais, se sont fait baptiser pour plaire à leurs protecteurs; mais ils n'ont de chrétien que le nom, ne savent rien du christianisme, et ne demandent qu'à être instruits et éclairés.

— Je pars, cher senhor!...

— Ces pauvres gens sont très-disposés à recevoir la lumière de l'Évangile, et vous y ferez des merveilles avec le zèle qui vous anime; mais je dois vous prévenir, mon Père, que c'est le pays le plus pauvre, le plus stérile qu'on puisse voir. Nul étranger n'a encore pu se résigner à s'y établir. Les marchands seuls y vont tous les ans à l'époque de la pêche des perles; je dois ajouter que les chaleurs y sont intolérables pour les Européens.

— Dieu me donnera, j'espère, la force de les supporter, senhor, répondit Xavier. Quand il m'a envoyé dans les Indes, il en connaissait les divers climats; je mets donc toute ma confiance en Celui qui m'a envoyé, et je vais partir.

Le saint apôtre quitta don Miguel Vaz et alla prendre congé du vice-roi qui d'abord voulut le retenir et envoyer le Père Paul de Camerini sur la côte des Palawars; mais il céda à la fermeté de Xavier, par lequel il croyait entendre la voix de Dieu. Notre saint donna ses instructions aux deux Pères qu'il laissait à Goa; il fit ses plus tendres adieux à ses malades et à ses lépreux, en leur promettant de revenir les

voir; il les embrassa et les bénit en répandant des larmes sur leur vive douleur; il leur recommanda d'obéir à la voix de ses frères comme à la sienne; d'aimer Dieu sur toutes choses, de le prier pour lui et pour la mission qu'il allait entreprendre, et leur promit de se souvenir d'eux chaque jour au saint autel. Les sanglots interrompirent souvent le charitable Père qui, après avoir reçu les plus touchantes et les plus consolantes promesses, se sépara de ses chers malades, et entendit encore au loin les cris de désolation que son départ arrachait à leurs cœurs.

Cette scène se renouvela dans chaque prison, le cœur de François de Xavier était brisé !

Enfin, il alla recevoir la bénédiction épiscopale, et il s'embarqua, le 17 octobre 1542, emmenant Francisco Mancias et deux jeunes indigènes, élèves du collége de Goa. Le vice-roi aurait voulu le combler de présents; il n'accepta qu'une chaussure et une sorte de casaque de l'étoffe la plus commune. Quant aux provisions de bouche, son refus comme de coutume fut absolu; il ne voulait rien devoir qu'à la charité de l'équipage.

III

Saint François de Xavier à saint Ignace de Loyola.

Tutucurin, 23 mai 1543.

« Que la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« Je vous mandais de Goa, et très-longuement, notre voyage de Lisbonne aux Indes ; et puisque vous le désirez, mon tendre Père, je vais vous parler maintenant de mes travaux au cap Comorin.

« J'ai emmené quelques élèves indigènes du séminaire de Goa ; leur instruction étant suffisante, ils ont déjà reçu les Ordres. A notre arrivée, nous avons commencé à parcourir les bourgades des néophytes, qui, privés de prêtres pour leur administrer les sacrements, et n'ayant pas même de catéchiste pour leur faire apprendre le Symbole, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, ne savent rien de leur religion, sinon qu'ils ont été baptisés. Les Portugais, n'étant pas attirés pour leurs affaires dans ces pays pauvres et stériles, les chrétiens y sont entièrement abandonnés. Depuis que j'y suis, je vais d'un village

à l'autre[1], instruisant et baptisant tous les enfants. J'ai purifié ainsi un nombre infini de ces petits innocents, qui n'auraient vraiment su distinguer leur main droite de leur main gauche. Ces chers petits ne me laissent le temps ni de réciter mon bréviaire, ni de manger, ni de prendre un peu de repos; ils me suivent partout, me demandant sans cesse de leur faire répéter les prières. Je comprends que le royaume des cieux leur appartienne véritablement. Comme je ne pourrais repousser sans impiété leurs pieuses instances, je leurs fais confesser, dans le signe de la Croix, les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit, après quoi, je tâche de leur inculquer le *Pater* et l'*Ave*. Je remarque dans ces enfants une si grande vivacité d'esprit, que je suis convaincu qu'ils deviendraient d'excellents chrétiens, si on pouvait les instruire.

« Je rencontrai sur ma route une bourgade entièrement peuplée de païens, qui refusaient de devenir chrétiens, comme tous leurs voisins, par la raison, disaient-ils, que leur Seigneur le leur avait défendu. J'appris qu'il y avait parmi eux une pauvre femme qui, depuis trois jours, était en travail d'enfant, et qu'on désespérait de la sauver. Ces malheureux adressaient des prières au ciel; mais le ciel n'exauce pas les vœux des infidèles; ils invoquaient toutes leurs divinités; mais les démons étaient sourds à leurs cris. J'allai dans la maison de cette mourante avec

1. Il allait toujours à pied, revêtu du surplis et de l'étole, et précédé de la croix.

un de mes compagnons, et oubliant que j'étais sur un sol païen, ou plutôt, me rappelant, d'après la parole des Livres Saints, que « la terre et tout ce qu'elle renferme appartient au Seigneur, » j'invoquai avec confiance le saint nom de Dieu. Par mon interprète, j'exposai à la malade les principaux mystères de notre sainte religion, et la grâce venant au secours de nos paroles, elle nous donna de grands témoignages de foi. Je lui demandai si elle désirait, si elle voulait être chrétienne; d'après sa réponse affirmative, je récitai l'Évangile, qui, probablement, n'avait jamais été lu dans ce pays, et je la baptisai... Mais qu'arriva-t-il? Elle avait cru, elle avait espéré en Jésus-Christ... Elle fut délivrée tout à coup, pendant les cérémonies! Aussitôt, le père et les autres enfants sollicitèrent si vivement la grâce du baptême, que je leur administrai à tous ce sacrement, et j'enfantai ainsi à Jésus-Christ cette nombreuse famille.

« La nouvelle de cette délivrance miraculeuse se répandit en un instant. J'allai de suite trouver les plus considérables du lieu, je les sommai, au nom de Dieu, de reconnaître Jésus-Christ son Fils, par qui seul l'homme peut être sauvé : ils me répondirent, comme les premiers, qu'ils ne pouvaient changer de religion, sans l'autorisation de leur chef.

« En ce moment, il se trouvait précisément dans la bourgade un envoyé de ce petit souverain, qui venait recevoir les impôts. J'allai le voir, et lui développai quelques dogmes de notre foi; mais il ne me

laissa pas achever, et s'empressa de me dire qu'il était chrétien de cœur, que notre religion lui paraissait bonne, et qu'il laissait à chacun la liberté de l'embrasser, s'il le désirait; mais il n'eut pas le courage de donner l'exemple. Cependant toutes les familles de la bourgade profitèrent avec empressement de la liberté qu'on leur laissait, et j'administrai le saint baptême à tous les habitants de tout âge et de tout sexe, sans exception. Après avoir pris nos mesures pour le bien de cette petite chrétienté, nous nous rendîmes à Tutucurin, où nous avons été si bien accueillis, que nous espérons la plus abondante récolte.

« Le vice-roi éprouve une affection paternelle pour ces néophytes, et il vient de la leur témoigner d'une manière éclatante. Tous ces habitants de la côte sont pêcheurs de perles, et n'ont pour vivre, eux et leurs familles, que cette pénible industrie. Les Sarrasins leur avaient enlevé les barques dont ils se servent pour cette pêche. Le vice-roi l'apprend, équipe une flotte, attaque les Sarrasins, les bat, les met en déroute, fait un effroyable carnage de ces infidèles et leur enlève tous leurs vaisseaux à l'exception d'un seul. Après cette victoire, il rendit aux néophytes les plus riches les barques qui leur avaient été enlevées, et il donna aux plus pauvres les barques prises sur l'ennemi, couronnant ainsi une grande victoire par une œuvre de charité éminente. C'était à la protection divine qu'il devait le succès de ses armes; il le recon-

naissait en partageant avec les pauvres les fruits qu'il en avait recueillis.

« Les Sarrasins, consternés de leurs pertes et de leur défaite, n'osent lever les yeux. Tous leurs chefs, tous les hommes en état de porter les armes ont été engloutis dans les flots.

« Nos néophytes aiment le vice-roi avec une tendresse filiale. Vous ne sauriez croire l'intérêt avec lequel il me recommande cette nouvelle vigne. Il travaille maintenant à l'exécution d'un projet qui contribuera puissamment aux progrès de la religion chrétienne : c'est celui de réunir dans une île, sous la domination d'un roi de son choix, tous les chrétiens dispersés dans ces vastes contrées, à d'immenses distances les uns des autres.

« Si le souverain pontife connaissait le zèle et les efforts de don Martino-Alfonso de Souza pour propager la foi, il lui donnerait des éloges publics, afin d'exciter des sentiments semblables dans tous les dignitaires dont l'autorité serait un secours puissant pour la religion....

« Je le recommande à vos prières et à celles de la Société, afin que Dieu daigne lui accorder les grâces dont il a besoin, et la persévérance dans ses saintes entreprises ; car ce sera, non celui qui aura bien commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui recevra la récompense.

« Pour moi, soutenu par la bonté infinie, soutenu par vos prières, par le saint sacrifice que vous et mes

frères offrez pour moi, j'espère que, s'il ne nous est pas donné de nous revoir en ce monde, nous nous reverrons dans l'heureuse Éternité, avec une joie infiniment plus grande.

« FRANÇOIS DE XAVIER. »

Notre humble apôtre omet dans cette lettre une circonstance que nous croyons devoir mentionner.

Ce fut à sa prière que le vice-roi vint au secours des Palawars écrasés par les Sarrasins; ces peuples avaient, il est vrai, une grande affection pour don Alfonso, mais ils éprouvaient pour François de Xavier un amour et une vénération incomparables. Ces sentiments devinrent tels, qu'ils passèrent comme un précieux héritage aux générations qui suivirent, et, aujourd'hui encore, les missionnaires trouvent vivant, sur ces côtes, le souvenir de l'illustre apôtre des Indes, que ces peuples appellent toujours leur *grand Père*.

Nous trouvons la suite détaillée de cette intéressante mission des côtes de la Pêcherie, dans une autre lettre de Xavier à la Compagnie de Jésus. Nous la citerons à peu près entièrement, afin que le lecteur puisse apprécier davantage cette grande âme qui sait si admirablement se rapetisser pour ainsi dire, afin de se mettre à la portée des intelligences qu'elle veut éclairer et sauver pour la gloire du Dieu qu'elle aime.

La date de cette lettre nous dit que déjà depuis

plus d'une année, saint François de Xavier parcourait la côte et travaillait, comme nous allons le voir, avec une activité et un succès miraculeux.

IV

Saint François de Xavier à la Compagnie de Jésus, à Rome.

Cochin, 12 janvier 1544.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec nous. Ainsi soit-il.

« Voici la troisième année que j'ai quitté Lisbonne, et la troisième fois que je vous écris, mais je n'ai encore reçu de vous qu'une seule lettre, en date du 13 février 1542, et le vaisseau qui la portait ayant été obligé de séjourner assez longtemps au Mozambique, elle ne m'est parvenue qu'en novembre dernier. Dieu sait le plaisir et la consolation qu'elle m'a fait éprouver !...

« Je suis, avec Francisco Mancias, dans la chrétienté de Comorin qui, déjà nombreuse précédemment, s'accroît chaque jour davantage. En arrivant, mon premier soin fut de m'assurer du degré d'instruction de ces peuples, et à chacune de mes questions sur les dogmes les plus importants de la religion, ils me répondaient invariablement qu'ils étaient chré-

tiens, mais qu'ignorant la langue portugaise, ils n'avaient pu rien apprendre des mystères et des préceptes du christianisme. Je pris ceux d'entre eux qui me parurent les plus intelligents, et qui avaient quelque connaissance de l'espagnol ou du portugais ; nous nous réunîmes plusieurs jours de suite, et nous parvînmes, après bien des difficultés, à traduire, en peu de temps, un catéchisme en langue malaise. Dès que je l'eus appris, je commençai à parcourir toutes les bourgades une clochette à la main. Je rassemble ainsi autour de moi, deux fois par jour, les hommes et les enfants, et je leur explique le catéchisme ; un mois suffit aux enfants pour l'apprendre parfaitement. Quand ils le savent bien par cœur, je leur recommande de le répéter à leurs parents, à leurs serviteurs et à leurs voisins.

« Le dimanche, tout le monde se rend à l'église avec empressement : hommes, femmes, enfants, tous ont un égal désir de s'instruire. Là, je commence, au nom de la très-sainte Trinité, à réciter, en langue malaise, à haute voix et lentement, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres, que tous répètent après moi, avec un plaisir et un intérêt bien évidents. Je reprends ensuite le Symbole, m'arrêtant à chaque article, et demandant à chacun des assistants, personnellement, s'il croit du fond du cœur ce qu'il vient de prononcer. Chacun, croisant ses mains sur sa poitrine, répond affirmativement. Je leur fais réciter le Symbole plus souvent

que les autres prières, leur répétant qu'il n'y a de chrétiens que ceux qui croient ce qu'il renferme.

« Après le Symbole, je passe au Décalogue, leur expliquant qu'il y a dans le christianisme dix lois que tout chrétien est obligé d'observer exactement, et qu'à ce prix seulement il aura part à un bonheur éternel, tandis que celui qui méprise une seule de ces lois sera damné éternellement s'il ne fait pénitence. Tous, néophytes et païens, sont également émerveillés de la sainteté de la loi chrétienne, et de sa parfaite conformité avec la raison.

« Après ces explications, je reviens encore au Symbole mis en vers; nous chantons le premier article de foi, qui est suivi de ce couplet de cantique :

« Jésus, Fils du Dieu vivant, accordez-nous la grâce « de croire fermement ce premier article de foi; nous « vous offrons, pour l'obtenir, la prière que vous- « même nous avez enseignée. »

« Ce couplet chanté, nous récitons le *Pater*. Puis nous passons au second article du Symbole, après lequel nous chantons ce couplet à Marie :

« Sainte Marie, Mère de Notre-Seigneur Jésus- « Christ, obtenez-nous de votre cher Fils la grâce de « croire cet article de foi sans aucun doute. »

« Ce second couplet est suivi de la récitation de l'*Ave*.

« Nous suivons ainsi tous les articles, ajoutant à chacun le couplet de cantique et la récitation du *Pater* ou de l'*Ave*.

« Pour leur bien apprendre le Décalogue, j'emploie la même méthode. Nous chantons le premier commandement, ainsi que la prière :

« Jésus, Fils du Dieu vivant, accordez-nous la grâce « de vous aimer par-dessus toutes choses ; pour l'ob« tenir nous vous offrons la prière que vous-même « nous avez enseignée. »

« Et nous récitons le *Pater*, après lequel nous chantons :

« Sainte Marie, Mère de Jésus-Christ, obtenez-nous « de votre divin Fils la grâce d'observer fidèlement ce « premier commandement. »

« Ce couplet chanté, nous récitons l'*Ave Maria*.

« Ainsi de suite, en conformant la prière chantée au sens du commandement qui la précède. Je leur fais comprendre ensuite que lorsqu'ils auront obtenu de la bonté de Dieu les grâces qu'ils viennent de lui demander, ils en obtiendront abondamment tout le reste.

« Je fais réciter le *Confiteor* aux catéchumènes, soit en général, soit en particulier; je leur fais répéter ensuite le Symbole, leur demandant à chaque article s'ils le croient bien fermement, et, après leur réponse affirmative, je leur fais une exhortation que j'ai composée en malais, dans laquelle je passe en revue les dogmes les plus importants de la foi catholique, et les devoirs qui s'y rattachent pour la vie chrétienne. Quand ils sont suffisamment préparés, je les baptise.

« Nous terminons tous nos exercices par le chant du *Salve Regina*, afin d'obtenir la protection de la sainte Vierge [1].

« Pour vous donner l'idée de l'empressement de ces peuples à recevoir la grâce du baptême, je vous dirai que souvent je baptise dans une seule journée des peuplades entières; que mes bras tombent de lassitude, et qu'à force de répéter le Symbole et les prières, ma voix totalement épuisée finit par s'éteindre et je tombe de faiblesse.

« Le baptême des enfants produit des fruits incroyables; j'ai la confiance qu'avec l'aide de Dieu, ces enfants vaudront mieux que leurs pères. L'horreur qu'ils éprouvent pour l'idolâtrie, va jusqu'à faire des reproches à leurs parents lorsqu'ils les aperçoivent rendre le moindre culte à une de leurs idoles, et ils accourent me les dénoncer. Dès que j'apprends que quelqu'un a sacrifié aux idoles, je me rends dans la maison avec une foule d'enfants qui jettent au démon plus d'outrages qu'il n'a reçu d'honneurs de leurs parents ou voisins. Ces enfants font une guerre acharnée aux idoles; ils les renversent, les brisent, les foulent aux pieds, les couvrent d'ignominie.

« J'habitais, depuis quatre mois, une ville entièrement chrétienne, où je travaillais à traduire le caté-

1. Le saint apôtre des Indes avait la plus tendre dévotion à Marie, et tout particulièrement à son immaculée Conception, qu'il avait fait vœu de défendre toute sa vie contre ceux qui l'attaqueraient en sa présence.

chisme, et chaque jour une multitude d'indigènes accouraient de tous les environs pour me prier de réciter des prières sur les malades qu'ils m'amenaient, et d'aller porter le même secours à ceux qui ne pouvaient se traîner jusqu'à moi. Pendant quatre mois, bien que l'affluence fût immense et qu'une grande partie de mon temps fût employée à réciter l'Évangile sur tous les malades qui le désiraient, j'avais pu continuer à instruire les enfants et les adultes, à répondre aux questions qu'on venait me proposer, à ensevelir les morts... Mais la foule croissait chaque jour, et comme je tenais fort à satisfaire tous ces pauvres gens, dans la crainte qu'un refus n'affaiblît leur confiance dans le secours de la religion, je pris le parti d'envoyer des enfants, à ma place, dans les différentes bourgades où j'étais appelé.

« Ces enfants, en arrivant auprès des malades, réunissaient les parents et les voisins, leur faisaient réciter le *Credo*, cherchaient à inspirer aux malades la confiance et l'espérance en Dieu, et récitaient ensuite les oraisons de l'Église. Et il arrivait que Dieu, touché de la piété de ces enfants et de celle des assistants, rendait la santé aux malades et guérissait en même temps leurs infirmités spirituelles. Dieu manifestant ainsi sa puissance et sa bonté, établit son règne et la confiance en Jésus-Christ son Fils, sur la ruine des démons.

« Maintenant, je ne me contente plus d'envoyer les enfants aux malades; je les envoie dans les bourgades

instruire les ignorants, enseigner dans les maisons, dans les rues, les premiers éléments de la religion. Quand ils ont suffisamment enseigné dans un village, je les envoie dans un autre; puis, je parcours tous ces lieux, je laisse un exemplaire du catéchisme dans chacun, en recommandant à ceux qui savent écrire, de le copier et de l'apprendre par cœur, afin de l'enseigner aux autres; je fixe le lieu où on doit se réunir tous les jours de fête, pour chanter les prières et les principaux dogmes de la religion chrétienne, et je désigne celui qui doit présider ces réunions. Don Martino Alfonso, qui aime notre Société en proportion de son zèle pour la gloire de Dieu, a bien voulu, sur ma demande, allouer une somme de quatre mille sous d'or — que les indigènes appellent *fanons* — pour les honoraires de ces présidents de paroisses. Il fait les plus vives instances au roi, dans toutes ses lettres, afin d'obtenir des membres de notre Société pour ce pays; car, ici, des multitudes de peuples ne sont plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie que faute d'apôtres pour les éclairer.

« Que de fois il m'est venu la pensée que, si je le pouvais, je me transporterais en Europe, et, dussé-je passer pour fou, je voudrais en parcourir les académies et crier à tous ces savants, surtout à ceux de Paris, à tous ces hommes qui ont plus de doctrine que de charité :

« C'est par votre faute que d'effrayantes multitudes d'âmes sont exclues du royaume des cieux! » Ah!

plût à Dieu ! me suis-je dit souvent, que ces docteurs eussent autant d'ardeur pour le salut des âmes, qu'ils en ont pour les sciences humaines ! Un jour ils auront à rendre un compte bien redoutable de la science qu'ils ont acquise, des talents qui leur ont été confiés ! Peut-être cette pensée les ébranlerait-elle ? peut-être donneraient-ils quelques moments à l'oraison et entendraient-ils la voix de Dieu ? Ils feraient peut-être un effort sur eux-mêmes ; ils s'arracheraient à leurs habitudes terrestres et se mettraient à l'entière disposition de la volonté de Dieu ! Peut-être s'écrieraient-ils du fond du cœur :

« Seigneur, me voici ; je suis à vous, tout à vous ! Envoyez-moi où vous voudrez, fût-ce dans les Indes ! »

« Grand Dieu ! que leur vie serait bien plus heureuse ! Quelle paix ils goûteraient ! Avec quel calme et quelle confiance ils se présenteraient au jugement du Dieu vivant auquel nul ne pourra se soustraire ! Alors, comme le serviteur de l'Evangile, ils diraient avec joie : *Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, voilà que j'en ai gagné cinq autres.*

« . . . . . Dieu sait que, dans l'impossibilité de retourner en Europe, j'ai eu souvent la pensée d'écrire à l'Université de Paris, et particulièrement à nos docteurs Corne et Picard [1], pour leur dire la prodigieuse multitude d'âmes qu'il serait facile d'amener à la

1. Il écrivit en effet à l'Université de Paris, mais cette lettre n'a pas été retrouvée. Le docteur Juan de Rada, navarrais, assure en avoir eu une copie.

connaissance de Jésus-Christ, si les hommes étaient moins occupés de leur gloire personnelle que de celle de Dieu.

« Priez donc, mes frères bien-aimés, priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans son champ !

« Le collége de Goa est presque achevé. On y élève des enfants de plusieurs nations qu'on retire ainsi des ténèbres du paganisme. Les uns apprennent seulement à lire et à écrire; d'autres apprennent le latin. Le Père Paul, recteur, les confesse, les instruit et leur dit la messe tous les jours. Le collége est assez vaste pour contenir cinq cents élèves; il est doté en proportion et reçoit d'abondantes aumônes du vice-roi et des personnes riches.

« Les chrétiens du pays appellent ce collége : le *Séminaire de Sainte-Foi*. Ils ont raison, car, avec l'aide de Dieu, nous espérons qu'au moyen de ce séminaire, l'Église fera de si grandes conquêtes sur le paganisme, qu'elle étendra un jour sa domination sur tout l'Orient.

« Parmi les païens de ce pays, il est une classe d'hommes qu'on appelle *brames* ou *brachmanes;* ils ont la garde des temples et ils les desservent. C'est une race perverse et méchante, et qui me fait dire à Dieu : *Seigneur, délivrez-moi de cette nation impie, de ces hommes trompeurs et pervers*. Toute leur science et leur habileté consiste à envelopper dans leurs piéges la foule simple et ignorante. Au nom de leurs dieux, ils font apporter à leurs temples tout ce qu'ils

désirent, et eux, leurs femmes et leurs enfants vivent ainsi aux dépens du peuple, à qui ils persuadent que leurs statues mangent et boivent comme les mortels. Et les pauvres ignorants n'oseraient prendre leurs repas avant d'avoir offert à l'idole une pièce de monnaie. Les brames ne cessent d'épouvanter les simples, en les menaçant de toutes sortes de maux s'ils manquent de générosité envers les dieux; et le peuple, frappé de terreur, se hâte de satisfaire la cupidité de ces fourbes.

« Les brachmanes de cette côte sont furieux contre moi, parce que j'ai dévoilé leurs turpitudes. Lorsqu'ils sont seuls avec moi, ils m'avouent sans détour qu'ils ne vivent que de leurs mensonges; ils conviennent de leur ignorance et me disent qu'à moi seul j'en sais plus qu'eux tous ensemble. Souvent ils m'envoient des présents que je refuse toujours, à leur grand regret, car ils voudraient m'imposer des obligations pour me forcer au silence. Ils cherchent à me flatter et me disent :

« Nous savons très-bien qu'il n'y a qu'un Dieu, et nous le prierons pour toi. »

« A toutes leurs avances je réponds comme il convient, et je n'en travaille pas moins à dessiller les yeux du peuple. Un grand nombre de ces pauvres ignorants a reçu le baptême, mais beaucoup d'autres résistent encore par la crainte que leur inspirent les brachmanes.

« Depuis que j'habite ces contrées, je n'ai pu con-

vertir qu'un brame, très-jeune homme qui enseigne aux enfants les premiers éléments de la religion chrétienne.

« Lorsque je parcours les bourgades des néophytes, je passe d'ordinaire au milieu des pagodes qu'habitent ces imposteurs. Dernièrement, j'eus l'idée d'entrer dans un de ces temples où deux cents brames étaient réunis. Plusieurs vinrent au-devant de moi, et, après l'échange de quelques paroles indifférentes ou de politesse, je leur demandai à quel précepte leurs dieux attachent la béatitude future.

« Aussitôt s'élève entre eux une discussion aussi vive que prolongée pour savoir qui me répondra ; enfin, la parole est cédée au plus âgé. Le vieillard octogénaire me demande, à son tour, ce que nous prescrit le Dieu des chrétiens. Voyant où tend sa ruse, je lui réponds que je le satisferai quand il aura répondu à ma question. Forcé de me découvrir son ignorance, il me dit que les dieux n'exigent que deux choses : la première, de ne point tuer les vaches dont ils prennent la forme ; la seconde, de faire du bien aux brames qui sont leurs serviteurs et leurs favoris.

« Cette réponse me peina profondément ! J'éprouvais au fond de l'âme une bien cuisante douleur, en voyant jusqu'à quel point le démon aveugle les hommes. Je priai alors les brames de m'écouter, et je récitai à haute voix le Symbole des Apôtres et les Commandements de Dieu. Puis, je leur expliquai en peu de mots le paradis, l'enfer, le jugement. Je leur dis

quels seront ceux qui jouiront de la béatitude éternelle, et ceux qui seront plongés dans des supplices qui auront la durée de l'éternité, l'intensité de l'infini.

« A ces derniers mots, ils se levèrent tous et vinrent en foule m'embrasser en criant que le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu, et que ses lois sont en parfaite harmonie avec la raison. Ils me demandèrent si les âmes des hommes périssent avec le corps, aussi bien que celles des animaux. Alors, Dieu me suggéra un raisonnement si bien à leur portée, qu'ils furent tous convaincus de l'immortalité de l'âme. Les raisonnements par lesquels on cherche à convaincre des ignorants, ne doivent rien avoir de la subtilité de ceux que nos docteurs emploient dans leurs livres; il faut les mesurer à la capacité de ces pauvres intelligences.

« Les brames me demandèrent encore comment il se fait que, dans le sommeil, nous voyons nos parents, nos amis et nous entretenions avec eux — ce qui, mes bien chers frères, m'arrive très-souvent pour vous; — si Dieu est blanc ou s'il est noir; car les Indiens, qui sont noirs généralement, attribuent cette couleur à leurs divinités. Leurs idoles peintes en noir et frottées d'une huile infecte ont un aspect hideux et dégoûtant!

« Après avoir satisfait à toutes leurs questions, je les pressai d'embrasser une religion qu'ils reconnaissaient être la seule vraie. A cela ils m'opposèrent les

frivoles prétextes de beaucoup de chrétiens qui redoutent un changement de vie : cela ferait parler, ils perdraient la ressource qui seule leur donne de quoi vivre.

« Je n'ai rencontré, sur toute la côte, qu'un seul brame ayant un peu d'instruction, et qu'on dit avoir été élevé dans un noble et célèbre collége. Je cherchai à le voir en particulier, il s'y prêta volontiers, et, sur les questions que je lui adressai, il me répondit qu'ils étaient tous liés par serment et ne pouvaient rien laisser connaître de leurs doctrines; mais, par amitié pour moi, il me parlerait ouvertement. J'appris ainsi que le premier de leurs mystères est qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, à qui seul ils doivent un culte, et que leurs idoles ne sont que les images des démons. Ils ont des monuments qu'ils regardent comme des livres sacrés, et qui contiennent des lois qu'ils croient divines. Pour les enseigner, ils se servent d'une langue aussi inconnue au vulgaire que le latin l'est chez nous.

« Mon brame me développa ensuite leurs préceptes divins; ils ne valent pas la peine de vous être répétés. Ils observent le septième jour, et font ce jour-là cette prière qu'ils répètent de temps en temps dans leur langue sacrée : *Dieu, je te vénère, j'implore ton secours à jamais.* En raison de leur serment, cette prière se récite à voix basse, afin que nul ne puisse les entendre. Leur livre contient une prophétie annonçant qu'un jour tous les peuples de la terre professeront une seule et même religion.

« Ce brame me demanda de lui expliquer, à mon tour, les préceptes du christianisme ; me promettant de me garder le secret le plus absolu. Je lui répondis que je n'en ferais rien, s'il ne me promettait, au contraire, de publier partout, et à haute voix, ce qu'il saurait de notre sainte religion. Sur sa promesse, je lui expliquai ces paroles du divin Sauveur, qui sont l'abrégé du christianisme : *Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé.* Je lui donnai cette parole et le Symbole des Apôtres avec un long commentaire ; j'y ajoutai le Décalogue, et lui fis voir le rapport existant entre le dogme et la morale.

« Un jour il vint me trouver, me dit qu'il avait rêvé qu'il était chrétien, associé à mes travaux et au comble de la joie. Il me pria de l'admettre en secret à nos mystères ; mais cette condition étant illicite, je ne pus lui accorder le baptême. Je ne doute pas que Dieu ne lui fasse un jour la grâce d'être chrétien. Je lui ai bien recommandé d'enseigner aux simples et aux ignorants qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qui règne dans les cieux. Il serait déjà chrétien, s'il n'était retenu par la crainte d'être persécuté par les démons pour avoir manqué à son serment.

« Voilà tout ce que mes travaux peuvent avoir d'intéressant pour vous, à moins que je ne vous parle des joies ineffables dont Dieu se plaît à combler ceux qui travaillent à défricher cette terre inculte et barbare. Elles sont si abondantes, si solides, que ce sont assurément les seules qu'on puisse goûter en cette vie.

« Il me semble entendre un de ces ouvriers apostoliques s'écrier dans l'ivresse de son âme :

« C'est assez ! Seigneur, c'est assez ! c'est trop pour « cette vie !... Mettez un terme à mon bonheur ! « ... Ou si, dans votre infinie miséricorde, vous vou« lez m'inonder des joies célestes, enlevez-moi de « cette terre ! elle doit être une vallée de larmes ; « transportez-moi dans le séjour des bienheureux ! « Celui qui a goûté ces ineffables délices, ne peut plus « vivre hors de votre divine présence !... »

« Mes frères bien-aimés, c'est un plaisir bien doux pour moi que de penser à vous et de me rappeler votre amitié, que je dois à l'immense miséricorde de Dieu. Je repasse souvent en moi-même les années écoulées, et c'est avec une vive douleur que je vois le temps que j'ai perdu, et combien peu j'ai profité de votre amitié, de votre société, de votre science des choses de Dieu ! C'est à vos prières, tout éloigné que je sois de vous tous, que Dieu me fait la grâce de me révéler la multitude infinie de mes péchés ; c'est à vos prières qu'il m'a donné la force et le courage de venir instruire les nations idolâtres. Je rends d'immenses actions de grâces à la Bonté divine et à votre charité.

« De tous les fruits que la divine Providence m'a fait recueillir en cette vie, celui que j'ai apprécié le plus est l'approbation et la confirmation de notre Institut par le saint-siége. Je rends à Dieu d'immortelles actions de grâces de ce qu'il a daigné sanctionner à

jamais, par la bouche de son vicaire, la règle qu'il a révélée et dictée à son serviteur, notre Père Ignace.

« Je prie le Seigneur — puisque dans sa bonté il nous a réunis sous la même règle, en même temps que dans l'intérêt de sa gloire il nous a séparés et dispersés à de si grandes distances les uns des autres,— de nous réunir de nouveau dans le séjour des bienreux !

« Entre autres intercessions, invoquons celle des enfants que j'ai baptisés et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, a rappelés à lui avant qu'ils n'eussent terni la robe de leur innocence. Je crois qu'ils sont au nombre de mille et plus. Je les invoque pour obtenir la grâce de faire, sur cette terre d'exil et de misère, ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut.

« Le moindre de vos frères en Jésus-Christ.

« FRANÇOIS. »

V

Les miracles accompagnaient partout les prédications de Xavier. On a vu, dans la lettre qui précède, qu'on accourait de plusieurs points opposés et très-éloignés, pour le conjurer de venir réciter l'Évangile sur les malades alors en grand nombre, que les ma-

lades étaient guéris ordinairement, et qu'afin d'en satisfaire plusieurs à la fois, il envoyait des enfants pour *le remplacer*. Mais ce que le saint ne dit pas, c'est qu'il donnait à ces enfants une médaille, un chapelet, une image, un objet de piété qu'il portait sur lui ou qu'il avait touché, ce qui suffisait pour lui communiquer une vertu miraculeuse.

Un jour, on vient de Manapar lui dire que l'un des hommes les plus importants du pays est possédé du démon, et on le supplie de le venir délivrer. L'apôtre, en ce moment entouré d'une foule immense qu'il instruisait, appelle un jeune adolescent, lui remet un crucifix qu'il portait toujours sur sa poitrine, et lui ordonne d'aller sans crainte mettre en fuite le démon :

« Ne reviens qu'après l'avoir honteusement chassé! dit-il à l'enfant. »

A l'arrivée du petit messager, le possédé fait entendre les plus affreux hurlements; ses membres convulsionnés font horreur à voir. L'enfant n'en est point effrayé : il chante les prières que le *saint Père* lui a enseignées, il ordonne au démon de se retirer et au malade de baiser le crucifix du *saint Père;* et le démon obéit et abandonna sa victime.

François de Xavier va trouver un des habitants de cette même ville de Manapar et le prie de l'écouter un moment, afin de laisser pénétrer la lumière dans son esprit, car le malheureux Indien était encore

idolâtre et refusait l'instruction dont il avait si grand besoin. Il s'emporte contre le saint apôtre et le chasse en lui disant :

« Je n'entrerai jamais dans l'église des chrétiens! Si j'en avais un jour l'intention, je voudrais qu'on m'en défendît l'entrée! »

Quelques jours après, cet Indien est attaqué par des hommes armés qui ont juré sa mort. Il parvient à s'échapper de leurs mains; il court, il cherche un abri contre ceux qui le poursuivent en rugissant, et il n'en voit d'autre que l'église des chrétiens; elle est ouverte, mais il en est encore éloigné. Il s'y dirige en courant, tandis que les chrétiens qui y étaient réunis en ce moment, épouvantés des cris des païens, et craignant le pillage dont leur église est souvent menacée, se hâtent d'en fermer les portes. Le malheureux Indien est tué par ses ennemis à la porte même de l'église que, dans son impiété, il avait souhaité se voir fermer sur lui, le jour où il voudrait en franchir le seuil...

Sur cette même côte de la Pêcherie, le saint, en visitant un village, trouve un pauvre Palawar couvert d'ulcères, manquant de tout, entièrement nu et n'ayant plus la force de supporter la vie. Le cœur de Xavier est profondément ému de cet excès de douleur et de misère. Il s'agenouille auprès du malade, il lui parle avec des larmes dans la voix; il le console avec une tendresse de père; il lave ses plaies dont

personne n'osait approcher, tant elles étaient repoussantes, et cédant à son ardent désir de mortifications et de souffrances ; se souvenant d'ailleurs de la délicatesse de sa nature, qui autrefois allait jusqu'à la recherche ; il boit une partie de l'eau qui a servi à laver les plaies de l'Indien ! ! !... Il s'éloigne ensuite du malade qu'il vient d'embrasser avec l'effusion de la plus tendre charité, et se met en prière. Quelques instants après il se relève ; revient au malade... Le Palawar se regardait, examinait ses membres, les tâtait, ouvrait de grands yeux... Il était guéri ! ses plaies étaient fermées ; son corps était parfaitement net et ne paraissait pas avoir jamais souffert !

Antonio Miranda était catéchiste de notre saint, et, à ce titre, il lui était doublement cher. Une nuit, Antonio est mordu par une vipère et il meurt ; le venin de ces reptiles est mortel dans les Indes. Le *saint Père* est appelé ; il vient, mais il ne s'occupera pas des funérailles d'Antonio, il a besoin de lui pour l'instruction des Indiens ; la gloire de Dieu, le salut des âmes sont intéressées aux travaux d'Antonio :

« Antonio ! dit le saint, d'une voix forte et vibrante, au nom de Jésus-Christ, levez-vous ! »

Et Antonio, mort depuis la nuit précédente, se relève plein de vie. Les marques du venin qui l'avait tué disparaissent en même temps. La foule, présente à ce prodige, pousse des cris de joie et d'admiration ; elle se jette aux pieds du *saint Père*, elle l'appelle le *grand*

Dieu, et il est obligé de lui expliquer qu'il n'est que l'instrument de ce grand Dieu qui règne dans les cieux et qui l'a envoyé dans les Indes pour le faire connaître, le faire aimer, le faire servir par tous ceux qui l'écoutent, et par bien d'autres encore à qui il espère porter son nom.

Dans un autre village, une jeune fille est emportée par une des fièvres violentes et pernicieuses du pays; la famille désespérée appelle le *saint Père;* il accourt et ressuscite la morte, en présence d'une foule de païens qui croient aussitôt au Dieu de Xavier et sollicitent la grâce du baptême.

Le même prodige se renouvelle pour un jeune homme mort de la même maladie, et d'aussi nombreuses conversions couronnent ce miracle.

On vient d'un autre bourgade solliciter le saint d'accourir pour rendre la vie à un enfant. La veille, ce pauvre enfant était tombé dans un puits; on l'avait retiré, il était mort; mais le Dieu du *saint Père* en a ressuscité d'autres, il peut bien ressusciter celui-ci. Les païens sont là, attendant et ne voulant pas croire aux prodiges que tant d'autres ont vus et qui les ont convaincus. François de Xavier ne les fait pas attendre; il arrive avec le messager, et voyant que l'enfant est mort, il prie pendant quelques instants à quelques pas du cadavre, puis, se relevant, il ordonne à la mort de quitter l'enfant, il ordonne à la vie de le

reprendre, et la mort et la vie obéissent à l'ordre de Xavier donné au nom de Jésus-Christ.

Les païens n'appelaient plus le saint apôtre que *le grand Dieu de la nature.*

Plus François de Xavier opérait de prodiges, plus il vivait d'austérités et de mortifications. Sa nourriture était celle des plus pauvres d'entre les Indiens : du riz et de l'eau, jamais autre chose. Il s'abritait dans une misérable cabane de pêcheurs, il couchait sur la terre nue. Le vice-roi l'avait en quelque sorte forcé d'accepter un matelas et une couverture ; Xavier avait vu un pauvre malade sur des feuilles sèches, il lui avait aussitôt donné couverture et matelas. Il ne dormait plus que trois heures ; peu lui importait la dureté de sa couche pour un sommeil de si courte durée ; n'avait-il pas à se reprocher quelque recherche dans sa première jeunesse ? On a vu comment, dans les épanchements de son âme, il déplorait ces quelques années que sa vie tout entière devait expier par des mortifications telles, qu'on serait tenté de les révoquer en doute, si elles n'étaient surabondamment prouvées. Il ne peut oublier que, pendant ces quelques années, il n'a aimé Dieu que de loin, pour ainsi dire, comme l'aiment beaucoup de chrétiens ; et maintenant le zèle de sa gloire le brûle, le dévore. Les fatigues, les souffrances, les privations, les humiliations, il en est avide ; car tout ce qu'il souffre dans cet apostolat si admirablement pénible, c'est pour Dieu ; et Dieu a tant souffert pour nous ! Il souffre

pour sauver des âmes ; et pour le salut de ces âmes, Jésus-Christ a donné tout son sang ! Aussi, le saint apôtre compte-t-il pour rien tout ce qu'il fait pour Dieu, et se regarde-t-il comme bien plus redevable encore, à mesure que les prodiges se multiplient sur ses pas.

Xavier avait conquis sur l'enfer une grande étendue de côte ; seul il ne pouvait suffire aux besoins spirituels de toutes ces chrétientés ; de plus, sa présence était nécessaire à Goa où il avait plusieurs choses à régler, et il s'était embarqué, en novembre 1543, pour se rendre dans cette ville, emmenant deux indigènes qu'il devait laisser au collége de Sainte-Foi.

Arrivé à Goa, il donne au Père Paul de Camerini toutes ses instructions relativement à la direction et à l'administration du collége ; il envoie le Père Mancias au cap Comorin, il revoit et encourage les âmes qu'il a rendues à Dieu, et n'oublie ni ses chers lépreux, ni ses chers prisonniers ; enfin, il choisit deux jeunes prêtres pour l'aider dans son apostolat, il emmène avec eux Juan d'Artiaga, officier de mérite et fervent chrétien, et un jeune indigène destiné à exercer les fonctions de catéchiste. Un mois lui suffit pour régler toutes ces choses. Pendant son court séjour dans cette ville, il eut la consolation de voir arriver quelques Pères de Portugal venant partager ses travaux :

« Nous avons trouvé le Père François à Goa, mandait le Père Melchior Gonzalez à ses frères d'Europe ; ses vertus sont telles, que je n'en connais pas de com-

parables; il est embrasé de l'amour divin au degré le plus éminent; sa sainteté le fait regarder comme un martyr vivant, et je ne puis vous en rien dire qui approche de ce que j'ai vu. Après son départ, il nous a laissé un tel vide, qu'il me semblait n'être plus de la Compagnie. Ce vaillant soldat de Jésus-Christ ne boit jamais de vin, il est d'une très-forte constitution... »

De retour à la côte de la Pêcherie, où il écrivit l'admirable lettre qui fait le chapitre précédent, notre saint s'attache à former les deux prêtres dont il veut faire deux saints apôtres; il reprend ses prédications, ses instructions, ses fatigues habituelles de bourgade en bourgade, sans s'inquiéter des pluies, des chaleurs, d'aucun obstacle. Son zèle n'en connaît pas. Il entretient une correspondance des plus fréquentes avec le collége de Goa qu'il dirige par ses lettres, et avec le Père Mancias qu'il ne cesse d'encourager dans le nouveau ministère qu'il lui a confié.

« Par l'amour que nous portons à Jésus-Christ, lui mande-t-il de Punicaël, profitez de tous vos moments pour m'instruire de tout ce qui vous concerne, vous et vos collègues. Dès que je serai à Manapar, je donnerai de mes nouvelles. N'oubliez pas ce que je vous recommandai à votre départ : demandez à Dieu la patience nécessaire dans les commencements, pour traiter avec cette nation. Songez que le pays que vous habitez est un purgatoire destiné à vous purifier de toutes vos fautes, et admirez l'infinie bonté qui vous

permet d'expier en ce monde les péchés de votre jeunesse, avec grand profit de mérite et beaucoup moins de peine que dans l'autre vie. »

Toutes ses lettres à Francisco Mancias, Xavier les signe : « Votre frère très-aimant en Jésus-Christ : François. »

Arrivé à Manapar, il y trouve des lettres de ce Père ; il s'empresse d'y répondre en lui donnant les conseils propres à maintenir le bien déjà fait :

« Je vous supplie, lui dit-il, d'agir avec ces hommes qui sont la lie du genre humain, comme le ferait un bon père pour des enfants dénaturés. Ne vous laissez point abattre, quelle que soit la scélératesse de ces malheureux, car Dieu les supporte, bien qu'ils l'offensent brutalement ; il pourrait les exterminer, et il ne le fait pas ; au contraire, il ne cesse de fournir à leurs besoins. S'il leur retirait un seul instant sa main bienfaisante, ils périraient tous de misère.

« Je voudrais que vous vous formassiez sur ce modèle ; vous y trouveriez l'égalité d'âme qui ne se laisse atteindre par aucune inquiétude superflue. »

Et après l'avoir encouragé à travailler malgré les obstacles et l'insuccès, le saint ajoute :

« Au reste, la raison et de louables exemples nous apprennent qu'il est souvent utile d'employer la force

pour vaincre l'opiniâtreté des plus rebelles, dans cette nation soumise à Son Altesse Portugaise. Je vous envoie donc un appariteur, accordé par le préteur, avec ordre de condamner à l'amende de deux deniers d'argent — un fana — et à trois jours de prison, toute femme qui, malgré les ordonnances, boira de cette liqueur enivrante qu'ils appellent rack [1]. Vous ferez publier cette loi dans tous les villages et hameaux, afin qu'aucune femme, surprise en état d'ivresse, ne puisse prétexter de son ignorance.

« Vous signifierez aux *Patangats* [2] que si l'on boit désormais du rack à Punicaël, je les rendrai responsables de ce délit. Engagez-les sérieusement à se corriger avant mon arrivée, et à veiller sur les mœurs de leurs subordonnés. Dites-leur que si je les trouve plongés dans les mêmes vices, en vertu des pouvoirs que je tiens du préteur, je les ferai conduire à Cochin; et ils n'en seront pas quittes pour ce voyage, qu'ils ne s'en flattent pas, car je suis très-résolu à leur retirer tous les moyens de retourner à Punicaël. »

Telle était la fermeté que le grand Xavier savait joindre à la plus douce, à la plus insinuante charité.

Tous les soins qu'il donnait aux missions dont il était éloigné, ne ralentissaient en rien ses travaux et

1. Eau-de-vie de riz.
2. Chef de bourgade.

ses conquêtes; il s'enfonçait dans les terres, seul, sans guide et sans connaissance des lieux :

« Vous pouvez vous faire une idée de ma vie depuis que je suis ici, écrivait-il d'un lieu dont il ignorait même le nom, n'étant compris de personne et ne pouvant me faire comprendre. Cependant, je baptise les nouveau-nés, car pour cela je n'ai pas besoin d'interprète, non plus que pour secourir les pauvres qui savent bien me faire comprendre leur misère. »

Les enfants chrétiens étaient souvent ses messagers pour porter ses lettres; quelques-uns même s'attachaient à lui et ne voulaient plus le quitter; alors il en faisait de petits catéchistes et des interprètes. Il en avait laissé un au Père Mancias, dont il lui parlait dans sa correspondance avec l'intérêt d'un père; rien n'est plus touchant de la part de l'admirable apôtre, absorbé par tant et de si magnifiques travaux, que le souvenir que nous trouvons pour cet enfant dans une lettre datée de Livare, 23 avril 1544:

« Dites de ma part au petit Mathieu de continuer à être sage, de répéter à haute voix, en plein catéchisme, les leçons que vous lui donnez, et de bien prononcer. Quand j'arriverai près de vous, je lui ferai un petit présent qui, j'en suis sûr, lui fera grand plaisir. »

Afin de donner l'idée du détail dans lequel il en-

trait pour la direction des missions dont il était éloigné, nous citerons la fin de la même lettre :

« Dites-moi, ajoute-t-il, si les enfants sont exacts à se rendre aux prières, et combien d'entre eux les savent par cœur. Je vous en prie, n'épargnez ni papier, ni paroles pour les leur expliquer et les leur faire apprendre. Profitez de la première occasion pour me satisfaire sur tous ces points.

« Que le Seigneur soit avec vous comme je désire qu'il soit avec moi ! Portez-vous bien. Votre frère très-aimant en Jésus-Christ.

« FRANÇOIS. »

Cependant, notre saint étendait le règne de Jésus-Christ avec une rapidité merveilleuse. A Tutucurin, il reçoit des lettres du Père Mancias, qui lui font regretter de ne pouvoir aller à lui aussitôt qu'il le voudrait. Le cœur et l'âme de Xavier sont si bien dans la réponse qu'il adresse à ce Père, que nous ne pouvons résister au désir de la donner à peu près entièrement; car notre but est de faire connaître surtout la vie intime du grand apôtre de l'Orient.

« Mon très-cher frère en Jésus-Christ,

« Dieu, à qui rien n'est caché, sait combien j'aurais plus de plaisir à passer quelques jours avec vous qu'à rester à Tutucurin, séparé de vous par une si pe-

tite distance. Mais ma présence étant nécessaire ici pour terminer des difficultés qui pourraient entraîner les habitants dans des querelles dangereuses, il faut que tous deux nous sachions sacrifier cette consolation au précieux avantage que le service de Dieu peut retirer de cette pacification, et que nous nous réjouissions d'être là où nous ne voudrions pas être, et où nous retiennent la très-sainte volonté du Seigneur, son règne, sa gloire.

« Encore une fois, je vous en conjure, ne vous impatientez pas contre cette malheureuse nation, quelles que soient ses erreurs et ses rechutes. Je sais combien il nous est pénible d'être détournés à tout propos de nos travaux sérieux pour nous occuper de ses petits intérêts; mais il faut digérer ces importunités avec calme et sérénité, et vous prêter gracieusement à ces contre-temps qui assiégent de tous côtés. Faites ce que vous pouvez; différez avec douceur ce que vous ne pouvez exécuter dans le moment; donnez de bonnes paroles à celui que vous ne pouvez satisfaire; excusez-vous avec bonté de ne pouvoir faire tout ce que vous voudriez. L'espérance console celui qui n'obtient pas de suite ce qu'il désire.

« Vous devez à Dieu des actions de grâces, et je crois que vous les lui rendez bien, de ce qu'il vous a placé là où vous ne pouvez être oisif, lors même que vous le voudriez, puisque des travaux sans nombre se disputent les instants de votre vie; mais ce qui en fait le prix, c'est qu'ils tendent tous à la gloire de Dieu.

« Je vous envoie Pedro ; renvoyez-moi Antonio dès qu'il sera rétabli, ce qui, je pense, n'ira pas au delà de cinq ou six jours.

« A quelque besoin que vous soyez exposé, soit d'argent, soit de conseils, écrivez-moi de suite; les occasions ne peuvent vous manquer au milieu des allées et venues journalières de tant de monde.

« Supportez ce peuple avec une douceur et une patience que rien ne puisse altérer, afin de le retirer du vice et de le porter au bien. Si quelques-uns de ces pauvres Indiens sont rebelles à tous vos efforts; si vous ne pouvez les gagner par votre bonté et par votre indulgence, pensez que la mission qui vous a été donnée consiste à punir à propos ceux qui le méritent, et à pousser du mal au bien ceux qui peuvent être stimulés.

« Que Dieu vous accorde les secours que je lui demande pour moi-même !

« Votre frère bien-aimant en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS. »

VI

Le 19 juin 1544, vers le soir, François de Xavier venait d'arriver à Coïmbatour, la population se pressait avec amour et vénération autour de son apôtre

bien-aimé, et se réjouissait de son retour longtemps désiré, lorsque Manoël da Cruz, se rapprochant de lui, attendit qu'il eût cessé de parler à la foule, et lui dit aussitôt après :

— Saint Père, les nouvelles de la Pêcherie sont mauvaises !

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda le saint.

— Les Badages sont descendus ! Ils ont tout pillé ; les Palawars sont en fuite ; ils meurent de faim dans les forêts ou dans les cavernes !

— Mes chers Palawars ! mon Dieu !

Et le saint tenait ses mains jointes, ses yeux levés vers le ciel ; il semblait prier, tandis que ses larmes coulaient doucement sur son visage.

—Je vais à Manapar où je trouverai des ressources pour mes chers néophytes, reprit-il ; je pars à l'instant ; demain je volerai à leur secours. Pauvres Palawars !

Il partit, en effet, malgré la nuit, malgré la difficulté des chemins, et malgré la douleur des habitants de Coïmbatour, dont plusieurs voulurent l'accompagner pour le défendre en cas d'attaque.

Les Badages étaient un peuple de brigands, du royaume de Bisnagar qui, de temps à autre, faisaient irruption sur les côtes et commettaient les plus effrayants excès. Laissons parler notre saint.

Au Père Mancias.

Manapar, 20 juin.

« Je pars pour le cap Comorin, emmenant vingt barques chargées de vivres pour secourir les pauvres néophytes qu'une invasion des Badages, mortels ennemis du nom chrétien, a frappés de terreur. Ils ont abandonné leurs foyers, ils se sont jetés dans des îles désertes où, au milieu des rochers, ils sont exposés aux ardeurs du soleil et aux horreurs de la faim et de la soif. Plusieurs ont déjà succombé à la misère! Leur affreuse situation me déchire le cœur! Priez donc, priez sans cesse pour nous, et faites prier les enfants. J'écris aux Portugais et aux magistrats de la côte pour les exhorter à venir au secours de ces infortunés. Faites en sorte, en recevant des aumônes, de ne rien recevoir des pauvres, bien moins encore de ceux qui se feraient prier, mais seulement du riche et de celui qui donne de bonne grâce. Dans cette collecte, il faut considérer la bonne volonté et les facultés de la main qui donne. »

Au Même.

30 juin.

« Depuis mardi je suis retourné à Manapar. Dieu sait quelles peines ce voyage m'a données. J'étais parti avec vingt *tones*[1] pour secourir et consoler les

1. Barques du pays.

chrétiens; les vents semblaient s'être conjurés contre moi. Je n'ai jamais pu, ni à force de rames, ni à la remorque, amener une seule barque au pied du promontoire! Tous mes moyens, tous mes efforts, tout a été inutile. Si les vents cèdent, je me remettrai en route pour secourir, comme je le pourrai, ces pauvres infortunés dans leur détresse. Qui pourrait avoir le cœur assez dur pour être témoin d'une telle infortune, et cesser de tenter les derniers efforts de la charité? Je ne sais si, de toutes les misères qui assiégent l'humanité, celle qui accable ce malheureux peuple, qui comme nous croit en Jésus-Christ, n'est pas la plus horrible! Tous les jours il arrive à Manapar de ces pauvres dépouillés; ils viennent en foule, et sont entièrement nus et mourants de faim!. . . . . .

« Nous avons été huit jours en mer, et je sais maintenant par expérience combien les *tones* sont incommodes, surtout quand il faut lutter contre la fureur des vents, fureur telle, que tous les efforts humains n'ont pu la maîtriser. »

Au Même.

1er août.

« En allant par terre, je suis enfin parvenu au promontoire, pour visiter et consoler les chrétiens qui ont échappé à la férocité des brigands. Je n'ai jamais vu de spectacle aussi affreux! Je n'avais autour de moi que pâleur, nudité, famine, désolation! Là, je

voyais épars dans les champs des cadavres infects ; ici, des blessés, des malades étendus sans secours, sans médicaments, et luttant contre la mort qui les étreignait! Des vieillards décrépits, exténués, gémissant sous le poids des années et de la misère, essayaient en vain de faire quelques pas; des femmes abandonnées, des enfants venant au monde sur les chemins, des hommes réduits à une telle stupidité, qu'ils ne tentaient même pas de leur porter secours... Si un pareil spectacle frappait jamais vos yeux, votre cœur en éprouverait un déchirement inguérissable!

« J'ai fait transporter tous les pauvres à Manapar; le plus grand nombre y est déjà arrivé. Nous nous occupons de pourvoir à leurs besoins les plus urgents. Priez le seigneur notre Dieu de toucher de compassion le cœur des riches en faveur de ces malheureux consumés par tous les genres de misères. »

Quelques jours après, il ajoutait ce *post-scriptum* à une lettre prête à partir.

« A l'instant même, je reçois une lettre de Guarim qui m'annonce que les chrétiens ont été dépouillés par les Badages, qu'ils se sont sauvés dans les bois, et que l'un d'eux a été blessé, ainsi qu'un gentil. Les nouvelles les plus affligeantes nous accablent de toute part! Que Dieu soit toujours loué! »

Et le saint vole aussitôt au secours de la chrétienté

12.

nouvellement envahie; puis il écrit au roi de Travancor pour lui demander d'arrêter la fureur et les dévastations des Badages. Ce prince, qui se faisait appeler *le grand Monarque*, et qui désirait vivement connaître le *saint Père*, dont les miracles et les succès apostoliques avaient porté la réputation dans tous les états de la presqu'île en deçà du Gange, lui envoya des députés pour l'inviter à le venir voir, et lui promettre de prendre, à l'égard des Badages, toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité des Palawars. Notre saint, heureux de l'occasion qui se présentait de porter le nom de Jésus-Christ au milieu de cette nation entièrement idolâtre, se prépara à partir :

« Au milieu des dangers auxquels je vais être exposé, écrivait-il le 8 novembre 1544, je mets ma confiance dans le secours du ciel, que m'obtiendront vos prières et celles des petits enfants de votre troupeau. Sous ces auspices, je pars et vais affronter avec calme tous les périls dont les chrétiens qui m'entourent me font le plus effrayant tableau. Ils me répètent sans cesse que prendre la route de terre, c'est m'exposer à une perte certaine ; que les barbares habitants de ces contrées, me regardant comme le soutien du nom chrétien, ne manqueront pas de décharger sur ma tête toute la haine qu'ils portent à notre sainte religion ; qu'il est de la plus grande imprudence d'entreprendre à pied ce long voyage de trente lieues. Mais,

pour vous ouvrir mon âme tout entière, je vous dirai qu'il est des moments où la vie m'est à charge. Je me sens entraîner, malgré moi, vers tous les points dont on cherche à me détourner. Il m'est bien plus avantageux d'être massacré en haine de notre sainte religion, que de vivre comme témoin impuissant de tous les outrages qui se commettent tous les jours envers notre Dieu, malgré tous nos efforts pour les empêcher. Rien ne m'attriste comme l'impuissance où je suis de mettre un frein aux scandales affreux que donnent certaines personnes que vous connaissez! »

Ce cri de douleur, échappé à la grande âme de Xavier, était justifié par les exactions que les Portugais exerçaient sur les malheureux Indiens et par le désordre de leur conduite qui mettait obstacle aux progrès du christianisme, ou entraînait les néophytes dans de déplorables rechutes. Mais Dieu réservait une grande consolation à son apôtre.

A peine François de Xavier, accompagné seulement de Vaz Fernandez, est-il entré sur les terres du royaume de Travancor, que la population se porte en foule autour de lui.... non pour le *massacrer*, comme l'avaient craint les chrétiens, mais pour le voir, mais pour l'entendre.... La langue de ces peuples ne ressemble en rien à celles des pays déjà parcourus par notre saint; c'est une langue toute nouvelle pour lui, et pourtant il parle de Dieu à ce

peuple qui l'entoure, et ce peuple le comprend; il bat des mains, il applaudit aux vérités qu'il entend!.. Et Xavier, à son tour, comprend ce que la foule lui adresse et il s'établit aussitôt un rapport, un échange dont chacun s'émerveille! Cette langue barbare, Xavier la parle, la prononce comme un naturel de Travancor! Il s'exprime avec la même facilité que s'il traitait avec des Espagnols ou des Français!.... C'est que l'illustre apôtre était « conduit par le Saint-Esprit » comme l'avait prédit, cinquante ans auparavant, le saint martyr Pedro de Covilham, et que le Saint-Esprit le comblait de tous ses dons, comme preuve incontestable de sa présence. Jusqu'ici, nous avions vu François de Xavier prophétiser et opérer d'éclatants miracles; et maintenant le voilà possédant le don des langues. Partout où il ira désormais les peuples le comprendront et il les comprendra; et, pour lui, les comprendre et en être compris, c'est en avoir déjà fait la conquête à Jésus-Christ et à son Église.

Toute la côte de Travancor se soumit au joug de l'Évangile à mesure que Xavier la parcourut, et, sur sa demande, le roi ayant autorisé ses sujets à professer ouvertement le christianisme, quarante-cinq églises furent aussitôt élevées par la piété des néophytes; en un mois seulement l'Apôtre baptisa dix mille païens!

En entrant dans chaque village, il réunissait tous les habitants, hommes, femmes et enfants; il les con-

duisait dans la campagne, et là, il plaçait les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et, pour être entendu de tous, il montait sur un arbre et leur annonçait les vérités chrétiennes. L'enthousiasme des païens était tel en l'écoutant, qu'aussitôt après l'instruction ils couraient à leurs pagodes et les renversaient de fond en comble :

« Je ne puis vous peindre la joie que j'éprouve, écrivait notre saint, en voyant tomber sous le marteau de mes nouveaux chrétiens ces temples et ces idoles naguère l'objet de leur culte. Telles sont les conquêtes de la croix sur l'empire de Satan... Encore un fois, ma joie et mon bonheur sont alors au-dessus de toute expression : la langue, la plume sont insuffisantes pour peindre mon ravissement! »

Les brachmanes, exaspérés de ce succès, l'attendirent souvent au passage dans les ténèbres de la nuit faisant pleuvoir autour de lui une grêle de flèches, dont une seule l'atteignit et ne put qu'effleurer sa peau; il jaillit quelques gouttes de sang et ce fut tout; la Providence veillait sur son élu. Désolés de leur insuccès, les brames tentèrent inutilement d'autres moyens; ils brûlèrent même plusieurs maisons espérant qu'il s'était réfugié dans l'une ou dans l'autre : ce fut en vain. Dieu gardait « son vase d'élection », tous les efforts de l'enfer devaient être impuissants à le briser. Les chrétiens, effrayés et tremblant pour la vie

de leur Père bien-aimé, entouraient à distance et bien armés la maison dans laquelle il se retirait; mais une nuit le saint se vit forcé de fuir pour éviter l'incendie du village entier où il se trouvait. Accompagné d'une garde nombreuse de fidèles néophytes, Xavier gagna la campagne, monta sur un arbre, s'y cacha dans le feuillage et y attendit le jour; ce moyen le sauva de la rage infernale des prêtres des idoles.

Cependant les Badages, contre lesquels les mesures du roi de Travancor avaient été insuffisantes, firent une nouvelle invasion sur la côte, et s'attaquèrent précisément aux pêcheurs de celle de Travancor, du côté du cap Comorin. Cette fois, c'était une armée sous le commandement du naïr de Maduré, capitaine expérimenté; il s'agissait non plus d'une surprise, mais d'une guerre ouverte et déclarée. Le roi de Travancor réunit des troupes, se met à son tour sur le pied de guerre et marche contre l'ennemi. On annonce à Xavier cette accablante nouvelle. L'apôtre tombe à deux genoux, il se prosterne le front dans la poussière :

« Seigneur! s'écrie-t-il, souvenez-vous que vous êtes le Dieu des miséricordes infinies, le protecteur de vos fidèles chrétiens! n'abandonnez pas à la rage de ces loups dévorants le troupeau dont vous m'avez fait le pasteur! Que les nouveaux chrétiens, si faibles encore dans la foi, ne se repentent pas de l'avoir embrassée! Que les infidèles n'aient pas l'avantage d'opprimer ceux qui mettent leur espérance en vous seul! »

Après cette prière, il se relève plein de force, de courage, de résolution; son visage semble refléter un rayon divin :

« Suivez-moi ! dit-il aux chrétiens qui se pressent autour de lui; suivez-moi ! Dieu est pour nous ! »

Et prenant son crucifix à la main, il marche à la tête de ses chrétiens, comme le conquérant marche à la victoire. Arrivé à la plaine par laquelle venaient les ennemis rangés en ordre de bataille, Xavier s'avance jusqu'à portée de la voix; là, il s'arrête, il élève son crucifix, et du ton d'un souverain qui parle à des rebelles :

— Arrêtez, leur dit-il; au nom du Dieu vivant, je vous défends d'aller plus avant! et, de sa part, je vous ordonne de vous retirer !

Les ennemis sont foudroyés par ces paroles; ils ne savent plus ni avancer ni reculer....

— Qu'est-ce donc? crient les derniers. En avant !

— Nous ne pouvons avancer, répondent ceux des premiers rangs; nous avons devant nous un géant, vêtu de noir, et dont les yeux lancent des flèches de feu !...

La chose paraît incroyable; quelques-uns des plus intrépides avancent à la tête des troupes... mais le géant formidable leur apparaît menaçant et terrible! Ils veulent fuir, et se précipitent les uns sur les autres en jetant des cris de rage et d'épouvante; le pêle-mêle devient effroyable, ils se heurtent et se brisent; la voix de leur chef n'est plus entendue, chacun n'est

plus occupé que de sa sûreté personnelle, et leur fuite désordonnée ne peut s'effectuer qu'à travers mille difficultés. Les néophytes, de leur côté, courent annoncer ce merveilleux événement dans tous les villages voisins; la nouvelle se répand au loin, et le roi de Travancor, qui arrivait en ce moment à la tête des siens pour combattre les Badages, s'écrie qu'il veut voir le grand homme qui vient d'opérer ce prodige. Xavier se rend à son désir; le roi l'embrasse, le remercie chaleureusement dans les termes les plus pompeux, et termine sa harangue indienne en lui disant :

— Je m'appelle le *grand Roi*; je veux que désormais mes sujets vous nomment le *grand Père!*

— C'est à Jésus-Christ seul, répond François de Xavier, c'est au Dieu des chrétiens que chacun doit rendre grâces; vous ne devez voir en moi qu'un instrument des plus faibles, et qui ne peut rien par lui-même.

Le roi, bien qu'il ne comprît pas la réponse de l'apôtre, n'en demanda pas l'explication. Il ne voulait pas pour lui-même de la religion qui ne permet pas le vice; mais il voulait la laisser propager dans ses États pour plaire à Xavier. En conséquence, il fit publier un édit par lequel il ordonnait à ses sujets d'obéir au *grand Père* comme à lui-même; cet édit renouvelait en même temps l'autorisation de professer ouvertement la religion de *son frère Xavier, grand Père du royaume de Travancor*. Pour faciliter les cho-

ses, le *grand Roi* envoyait souvent au *grand Père* des sommes d'argent considérables, que le Père de Xavier distribuait aux pauvres.

Notre saint parcourut toute la côte avec le même succès qu'en arrivant, et une liberté plus grande. A Coulan [1], près du cap Comorin, il trouva plus de résistance; il prêchait depuis plusieurs jours et ne voyait tomber à ses pieds, chaque fois, qu'un petit nombre d'idolâtres. Xavier n'était pas accoutumé à voir la parole de Dieu porter si peu de fruits; son âme s'en attristait. Un jour, entouré de païens qui l'écoutent froidement, son visage paraît s'enflammer tout à coup, son regard se fixe vers le ciel :

« Seigneur ! s'écrie-t-il, en répandant des larmes de douleur, tous les cœurs sont entre vos mains ! Vous pouvez, si vous le voulez, fléchir les plus obstinés, amollir les plus durs ! Donnez aujourd'hui cette gloire au sang de Jésus-Christ, au nom de votre divin Fils ! »

Et se tournant vers ses auditeurs :

— Eh bien ! vous ne croyez pas ma parole? Croyez alors ce qui peut la rendre croyable ! Quelle preuve voulez-vous des vérités que je vous annonce?

Au même instant, il se souvient que, la veille, un homme fut enterré non loin de l'endroit où il parle :

— Ouvrez, dit-il, cette tombe que vous fermâtes

1. Ou Coilan.

hier; retirez-en le corps, mais assurez-vous s'il est réellement mort!

Les Indiens se portent en grand nombre à la tombe fermée la veille; ils en retirent le cadavre :

— Grand Père, il sent déjà bien mauvais; il est bien mort, assurément, disent-ils au saint qui s'était approché d'eux. .

— Placez-le là.

On le met à terre, aux pieds de l'apôtre, qui s'agenouille un instant, puis se relevant plein d'assurance et s'adressant au cadavre :

« Au nom du Dieu vivant, je t'ordonne de te lever pour preuve des vérités que je prêche! »

A l'instant le mort se relève, plein de vie, plein de santé, plein de vigueur, et la foule bat des mains, pleure, trépigne, se jette aux pieds de Xavier et demande le baptême en criant qu'il n'y a de vrai Dieu que celui du grand Père.

A Mutan, sur la même côte, un jeune chrétien était mort depuis l'avant-veille. On le portait dans le tombeau préparé pour le recevoir, au milieu d'un cortége nombreux de parents et d'amis, car c'était une des familles les plus considérables de la ville. Xavier rencontre ce convoi; il est ému de la douleur du père et de la mère qui accompagnent la triste dépouille de leur fils; il les regarde avec une douce compassion, et les parents désolés sentent passer sur leur cœur un rayon d'espérance. Ils se jettent aux pieds du saint, ils embrassent ses genoux :

— Grand Père ! rendez-nous notre enfant ! Si vous dites un mot de prière à Dieu, il le ressuscitera ! Grand Père ! un mot de prière !

Xavier, touché de cette grande douleur, renouvelle le miracle opéré autrefois par le Sauveur du monde, à la vue de la douleur maternelle de la veuve de Naïm. Il prend de l'eau bénite, fait un signe de croix, asperge le mort, le prend par la main, lui ordonne, au nom de Dieu, de se lever, et le jeune homme se lève, et Xavier le rend à son heureuse famille !

Une grande et belle croix fut plantée, par les parents de ce jeune homme, à l'endroit même où il était ressuscité, et on y venait de très-loin prier le Dieu qui opérait de tels prodiges.

Tout le royaume de Travancor voulut voir et connaître le *grand Père*, et tout le monde en le voyant tombait à ses pieds et demandait à être chrétien. Peu de mois avaient suffi à l'illustre apôtre pour conquérir à Jésus-Christ toute cette étendue de pays. Après y avoir appelé des missionnaires pour cultiver ce champ, qui produisaient des fruits si consolants, il se sépara de ses chers néophytes, pour aller porter la lumière de l'Évangile dans des contrées plus éloignées.

VII

Il était minuit; tout dormait à Jafanapatnam après une journée de vives agitations et de cruelles angoisses; dans la campagne, le calme régnait également; la lune inondait l'espace de sa douce clarté, les étoiles scintillaient au ciel : c'était une des plus belles nuits des régions tropicales.

Dans le vallon du côté occidental de la ville, à mi-côte, sur la lisière d'une forêt de canneliers, il se fit un léger mouvement, et un homme, qu'à ses vêtements aussi bien qu'à la couleur de son teint il était facile de reconnaître pour un européen, sortit de la forêt, regarda à droite, regarda à gauche, écouta comme s'il craignait d'être surpris, et, rassuré sans doute par son observation, il descendit le sentier qui séparait la forêt d'une vaste plantation de cannes à sucre, dont les hautes tiges le dérobaient entièrement. Arrivé au bas de la colline, il entra dans un terrain assez découvert, alla droit à un arbre qu'il semblait reconnaître, et il creusa la terre avec activité, suspendant son travail de temps à autre pour essuyer son front, regarder encore, et prêter l'oreille un instant. Ce travail fut long, l'étranger n'avait sûrement pas l'habitude de ce genre de labeur. Quand il eut creusé à la profondeur et dans l'étendue dont il

avait pris les mesures, il s'éloigna de quelques pas, s'agenouilla, s'inclina jusqu'à terre, puis se releva, portant dans ses bras le cadavre d'un Indien. Il y avait du sang sur ce cadavre !... L'étranger baisa ce sang, il porta l'Indien mort dans la fosse qu'il venait de préparer pour lui, il rejeta dessus la terre qu'il avait enlevée, il pria un instant, et, reprenant ensuite le sentier par lequel il était venu, il disparut dans la forêt.

Quelques heures après, chacun reprenait le mouvement accoutumé, et les premiers Indiens qui passèrent devant le terrain où l'étranger venait d'enterrer un cadavre, firent entendre des cris de surprise qui attirèrent d'assez loin tous les insulaires disséminés dans la campagne. Ceux-ci poussent les hauts cris à leur tour; la grande nouvelle se répand dans la ville, le roi en est instruit, tout le monde accourt au vallon occidental, et les cris redoublent avec une sorte de frénésie satanique.

Sur la terre fraîchement remuée on voyait distinctement l'empreinte d'une croix; cette empreinte était si parfaite qu'elle ne pouvait être l'œuvre de l'homme; de là les cris de rage de la multitude païenne, excitée par les brachmanes qui voyaient dans cette apparition de puissants motifs de conversion pour les idolâtres.

Le roi de Jafanapatnam ordonna de jeter sur l'empreinte miraculeuse, une quantité considérable de pierres mêlées avec la terre; mais peu après la croix se reforma sur cet amoncellement avec la même perfection qu'auparavant.

« J'ordonne, dit la majesté indienne, qu'on remue tout cela, qu'on le foule, qu'on le bouleverse! Je défends que la croix reparaisse! »

On obéit avec empressement; la croix ne reparaît pas, la foule se retire, et les brachmanes font entendre leur cri de victoire: ils triomphent du Dieu des chrétiens.

Le lendemain, nouvelle alarme: la croix s'est reformée aussi belle, aussi parfaite que la veille! Le roi en est averti, il accourt et ordonne de tout bouleverser de nouveau en sa présence; il veut à tout prix forcer le Dieu des chrétiens de battre en retraite devant lui. On se met à l'œuvre..... O prodige! cette croix, qu'on s'efforce de faire disparaître, elle devient lumineuse! elle s'élève, elle grandit à mesure qu'elle s'éloigne de la terre! Arrivée à un très-haut degré d'élévation et à des proportions immenses, elle demeure ainsi, comme suspendue, durant plusieurs heures, et les païens, émerveillés, s'écrient que le Dieu des chrétiens est tout-puissant, que les idoles n'ont jamais opéré rien de comparable, et que la religion du grand Père du Travancor est la meilleure, puisqu'elle est la plus forte dans la lutte. Ces paroles sont dénoncées au roi par les brachmanes: le roi, dont la colère ne connaît plus de bornes, rend un édit qui menace de mort tout sujet de Jafanapatnam qui témoignera respecter, en quelque manière que ce soit, la religion du grand Père de Xavier, et préférer son Dieu aux idoles reconnues comme seules divini-

tés du roi et de tous le pays soumis à sa domination.

La tombe sur laquelle a paru la croix merveilleuse est là pour attester qu'avec un roi comme celui qui règne en ce moment, l'effet suit de près la menace, et que nul ne doit compter sur sa clémence. Cette tombe renferme la dépouille de son propre fils, et ce fils, l'aîné de sa famille, il a été mis à mort sur l'ordre du roi son père! Il a été égorgé... parce qu'il avait reconnu la divinité de la religion chrétienne, et qu'il avait refusé de retourner au culte des idoles; il avait préféré mourir... et il était mort avec le courage des premiers martyrs. Son père avait ordonné de jeter son corps dans les champs, afin qu'il servît de pâture aux animaux féroces; mais les animaux féroces l'avaient respecté, et Fernando Cunha, négociant portugais, qui avait instruit le jeune prince des vérités de la foi, était venu, au milieu de la nuit, donner mystérieusement au martyr la sépulture qui lui avait été refusée par son père...

Or, voici ce qui avait excité l'irritation du roi de Jafanapatnam. Les habitants de l'île de Manaar, sujets de ce prince, entendant parler des prodiges opérés par François de Xavier sur toute la côte de la Pêcherie, et des innombrables conversions qui en étaient la conséquence, lui avaient envoyé des députés pour le supplier de venir les instruire et les baptiser. Xavier, ne pouvant quitter alors ses néophytes, leur avait envoyé un de ses prêtres qui, en peu de temps, avait recueilli la plus riche moisson.

Les brachmanes perdaient ainsi les moyens de vivre commodément aux dépens des crédules Indiens : furieux de se voir privés de leurs offrandes et n'ayant plus le droit de les exiger au nom de leurs idoles, ils se plaignirent au roi des progrès du christianisme dans ses États, et demandèrent justice d'un peuple qui osait mépriser la religion professée par son souverain, abattre partout les pagodes, briser les idoles, insulter tous les dieux. Le roi, déjà ennemi de la religion qui réprouve les vices auxquels il se livrait, donna aussitôt l'ordre de massacrer tous les chrétiens de Manaar sans distinction de personnes, et cet ordre barbare fut fidèlement exécuté ; il avait appris ensuite que son fils se disposait secrètement à recevoir le baptême, et son fils avait été mis à mort comme nous l'avons vu !

La sœur de ce cruel tyran était également chrétienne de cœur et de désir ; elle avait instruit le plus jeune fils du roi, ainsi que son fils à elle, et l'un et l'autre soupiraient après le baptême ; mais voyant la cruauté de son frère portée à cet excès de rage, la princesse craignit pour la vie de son fils et de son neveu, et résolut de les éloigner, quelque douloureuse que dût être pour elle cette séparation. Elle les confia donc à Fernando Cunha qui les emmena furtivement de Jafanapatnam et les conduisit à Manapar, où ils devaient trouver le père de tous les chrétiens des Indes, notre saint François de Xavier, dont le cœur était brisé par cette désolante persécution. Il les reçut avec une bonté toute paternelle ; il les consola et les forti-

fia de sa douce et énergique parole, puis il les fit partir pour Goa où ils trouvèrent, dans le collége de Sainte-Foi, une nouvelle famille et les tendres soins de la charité chrétienne.

En apprenant la fuite de son fils et de son neveu, le roi de Jafanapatnam donna l'ordre de les poursuivre et de les ramener pour les faire mettre à mort. Il fit plus encore : son frère aîné, dont il avait usurpé la place et le pouvoir, s'était retiré sur le continent ; il dépêcha des émissaires avec ordre de le chercher, de le tuer et de lui apporter sa tête. Le fugitif, à cette nouvelle, se hâte de prendre la route de Goa ; là, se voyant en sûreté sous la protection des Portugais, il se fait instruire de la religion que son frère persécute avec tant d'acharnement, et, ravi de sa doctrine, il demande le baptême ; en le recevant, il promet solennellement de faire prêcher le christianisme dans ses États, si jamais il recouvre ses droits au trône de Jafanapatnam.

Notre saint éprouvait une grande et vive douleur de voir ainsi poursuivis et menacés tous ceux qui désiraient renoncer aux idoles et reconnaître Jésus-Christ; il répandait devant Dieu des larmes abondantes, mais il goûtait en même temps de grandes consolations et écrivait à ses frères de Rome :

« Remercions Jésus-Christ Notre-Seigneur qui daigne nous consoler par le spectacle du martyre, et qui, dans son infinie miséricorde et par sa providence,

fait tourner à sa gloire la perversité des hommes, et se sert de la cruauté des réprouvés pour remplir les trônes réservés aux élus. »

L'infatigable apôtre ne demeura pas inactif en présence de cette désolation. Le vice-roi était alors à Cambaïe; mais le grand cœur de Xavier ne s'arrêtait que devant la volonté divine, jamais devant les difficultés matérielles ou le mauvais vouloir des hommes. Il appelle le Père Mancias, il lui confie le soin des populations de la côte de la Pêcherie et il part. Il arrive à Cochin le 20 janvier 1545, il s'y arrête pour traiter des intérêts de cette chrétienté avec don Miguel Vaz, grand vicaire de Goa, qui y travaille avec ardeur au salut des âmes, sous sa direction, et il voit avec douleur que les obstacles qui s'opposent aux progrès du christianisme sont toujours aussi difficiles à surmonter. La cupidité des Portugais, le désordre de leurs mœurs, leur dureté pour les indigènes étaient les épines qui déchiraient le plus vivement le cœur de notre saint. Les officiers royaux, loin de seconder les vues de Jean III en prêtant à la religion l'appui de leur autorité, se laissaient séduire par l'or des brachmanes et toléraient le culte des idoles jusque dans la ville de Goa. Les charges publiques étaient vendues aux musulmans, tandis que les chrétiens en étaient exclus. On laissait au roi de Cochin, tributaire de celui de Portugal, la liberté de confisquer les biens de ceux de ses sujets qui embrassaient le christianisme.

Don Miguel déplorait amèrement un état de choses qui entravait tous les efforts de son zèle ; il aurait voulu que François de Xavier pût aller porter ses plaintes au pied du trône ; mais le grand apôtre ne pouvait s'éloigner sans danger pour ses chrétientés, et il fut convenu que don Miguel Vaz s'embarquerait par le navire prêt à mettre à la voile, et irait présenter au roi, au nom de Xavier, les plaintes de la religion. François de Xavier écrivit à Jean III avec tant de force, de dignité et de sainte liberté, que nous ne saurions résister au désir de reproduire son admirable lettre dans toute son étendue ; elle sera goûtée malgré sa longueur.

VIII

Saint François de Xavier au roi de Portugal.

Cochin, 20 janvier 1545.

« SENHOR,

« Plût à Dieu que Votre Altesse fût pénétrée de cette grande vérité, que la Providence l'a choisie entre tous les princes chrétiens de la terre, bien moins pour faire la conquête des Indes que pour éprouver sa fidélité et sa reconnaissance dans l'accomplissement de ses desseins ! Elle doit être convaincue que si Dieu a fait choix de sa personne, c'est moins pour enrichir son fisc des précieuses productions et des riches tré-

sors de l'Orient, que pour donner à ses héroïques vertus, à son zèle ardent, à l'intelligence de ses ministres, l'occasion de soumettre ces contrées infidèles à l'empire du Créateur et du Rédempteur du monde.

« C'est donc à juste titre que Votre Altesse fait à ses délégués dans les Indes un devoir sérieux de contribuer de tous leurs efforts à la propagation de la foi et à l'honneur de notre sainte religion. Elle est bien persuadée, sans doute, qu'un jour elle rendra compte du salut de tant de nations prêtes à entrer dans la voie évangélique si on la leur fait connaître, mais qui, en attendant, marchent dans les ténèbres, au milieu d'un cloaque de vices qui outragent le Créateur et précipitent ces infortunés dans un malheur éternel.

« Don Miguel Vaz, qui a été ici vicaire général, porte au pied de votre trône un compte fidèle de ce que l'expérience lui a appris sur la docilité de ces peuples au joug de la foi, et sur les avantages qui se présentent pour étendre la lumière de l'Évangile. Il laisse, en partant, de tels regrets parmi les chrétiens de ce pays, que je crois son retour absolument nécessaire à leur consolation et à leur affermissement dans la foi, sans parler de l'intérêt personnel de Votre Altesse, qui peut se décharger sur ce ministre aussi zélé qu'intelligent, du soin d'y procurer la gloire de Dieu. Tant que cet économe fidèle et expérimenté présidera à cette œuvre, Votre Altesse pourra comp-

ter sur lui avec sécurité, car je suis certain que les éminentes qualités qui lui ont concilié l'affection et le respect des peuples, pendant tant d'années, ne lui laisseront perdre aucune occasion de propager la religion et de la défendre.

« C'est à genoux que je conjure Votre Altesse, si elle prend quelque intérêt au service de Dieu, au bien de son Église, à tant d'hommes pieux et respectables qui habitent ces contrées, à tant de chrétiens nouvellement conquis à la foi; si elle daigne enfin m'honorer en ce monde d'une faveur quelconque, c'est à genoux que je la conjure de nous renvoyer Miguel Vaz!.....

« ..... Le senhor évêque est un prélat d'une vertu consommée; mais vous n'ignorez pas, Senhor, que la vieillesse et les infirmités dont il est accablé l'ont mis hors d'état d'être plus longtemps à la tête d'une administration aussi pénible à diriger. Au reste, si ses forces corporelles sont anéanties, ses forces intellectuelles semblent se fortifier en proportion: telle est la faveur dont Dieu se plaît à récompenser ceux qui ont longtemps supporté le poids du jour à son service, et consacré leur vie à travailler pour sa gloire. Leur âme gagne des forces à mesure que le corps s'affaiblit: c'est la victoire de l'esprit sur la chair.

« Votre Altesse a compris la nécessité de rendre au senhor évêque son vicaire général.

« ..... Senhor, je supplie Votre Altesse, par son zèle pour le service de Dieu, d'accueillir, avec sa bonté

et sa droiture ordinaires, les observations que je lui soumets ici dans les vues les plus désintéressées. La gloire de Dieu et le soulagement de votre conscience sont mes seuls mobiles.

« Je conjure Votre Altesse de ne pas se borner à manifester ses intentions dans des lettres adressées à ses ministres; mais de donner une publicité solennelle à ses ordres, et de les sanctionner par des punitions exemplaires sur les prévaricateurs.

« Senhor, il est à craindre que quand Dieu citera devant lui Votre Altesse, — ce qui arrivera infailliblement, et peut-être au moment où elle s'y attendra le moins, et alors il n'y aura ni motif ni espérance de décliner ce tribunal,— il est à craindre, grand Prince, que ce juge irrité ne vous adresse ces terribles paroles :

« *Pourquoi n'avez-vous pas sévi contre vos ministres, contre vos sujets qui, dans les Indes, se sont soulevés contre moi et n'ont pas craint de se déclarer en état de rebellion? Pourquoi votre sévérité n'a-t-elle pensé à les atteindre que lorsqu'ils étaient négligents dans la levée des impôts, dans la gestion de vos finances?*

« Senhor, j'ignore de quel poids sera votre excuse, quand vous répondrez :

« *Seigneur, chaque année j'écrivais dans ces contrées, et chaque année je recommandais le zèle pour votre gloire et pour l'accomplissement de vos préceptes.*

« Ne vous répondra-t-il pas alors :

« *Fort bien; mais vous laissiez impunis tous ceux*

qui affectaient une profonde indifférence pour ces ordres, tandis que de sévères châtiments frappaient ceux qui avaient le plus léger reproche à se faire dans l'administration de votre fisc.

« Je supplie donc Votre Altesse, je la conjure, par le zèle dont elle est animée pour la gloire de Dieu, par l'habitude où elle est de s'examiner devant lui sur la manière dont elle remplit les devoirs attachés à la dignité et à l'autorité royales, je la supplie d'envoyer ici un mandataire qui joigne aux qualités requises l'autorité nécessaire, et dont l'unique fonction soit de veiller au salut des âmes qui courent ici les plus grands périls; et elles sont innombrables. Il faut que ce ministre ne relève que de Votre Altesse, et soit absolument indépendant de tous les officiers préposés à l'administration. C'est le seul moyen de parer à de graves inconvénients et d'éviter les scandales effrayants dont la religion a gémi jusqu'à ce moment.

« Que Votre Altesse établisse, par un compte exact, le total des richesses temporelles que Dieu lui prodigue par ces contrées, et qu'elle en déduise ce qu'elle dépense ici pour le culte et le service divin; et après avoir apprécié chaque chose à sa juste valeur, que Votre Altesse fasse un partage légitime entre Dieu et Elle. Mais, Senhor, prenez-y garde! Faites en sorte que la religion et la reconnaissance président à ce partage; que le Créateur de toute chose, si généreux, si prodigue à votre égard, ne soit pas lésé, ne soit pas offensé par une réserve égoïste et une méticuleuse parcimonie. Ne

différez pas, ne remettez pas au lendemain: quel que soit votre empressement, il sera encore tardif.

« C'est une charité vraie, une charité ardente pour Votre Altesse, qui dirige ma plume; car lorsque les chrétiens ici voient partir ces torrents de trésors qui vont combler vos coffres, et dont on laisse à peine couler quelques gouttes pour leurs besoins spirituels, qui sont pourtant d'une urgence accablante, il me semble entendre ce pauvre peuple pousser vers le ciel les plaintes les plus amères contre un tel acte d'avarice, exercé au nom de votre autorité royale....

« Je prie Votre Altesse d'envoyer ici le plus grand nombre possible de membres de notre Société; il faudrait en avoir beaucoup pour les disséminer sur les côtes de Malacca et dans les pays environnants, où déjà grand nombre d'âmes invoquent le nom de Jésus.

« Les Pères maîtres Diogo et don Paul sont au collége de Sainte-Foi. Je ne vous dirai rien de l'état de cette sainte maison; nos Pères satisferont Votre Altesse sur ce sujet. Seulement, je la prierai d'écrire à Cosme Anez [1], pour l'engager à ne pas abandonner ce bâtiment; c'est lui qui l'a commencé, il l'a dirigé jusqu'à présent; il est important qu'il ne se décourage pas et qu'il y mette la dernière main. Que Votre Altesse lui fasse voir la récompense que Dieu lui réserve dans le ciel, et qu'Elle lui promette de lui en donner une en ce monde digne de ce bel ou-

1. Trésorier du roi dans les Indes.

vrage, et digne de la munificence royale. Francisco Mancias et moi nous habitons le cap Comorin, au milieu des chrétiens que Miguel Vaz a appelés à la foi. J'ai avec moi trois prêtres indigènes. Le collége de Cranganor, œuvre du Père Francisco Vincente [1], avance rapidement et sera bientôt achevé si Votre Altesse continue de protéger cette entreprise. J'ai lieu d'espérer que ce sera une féconde pépinière d'hommes religieux, qui convertiront un jour tout le Malabar. Je supplie Votre Altesse de donner au Père Francisco Vincente un témoignage de satisfaction, en lui accordant l'aumône qu'il sollicite.

« Comme j'espère finir mes jours au milieu des Indiens, et que je n'ai nul espoir de revoir Votre Altesse en ce monde, accordez-moi, grand Prince, le secours de vos prières, afin que nous puissions jouir ensemble, dans l'autre vie, d'un repos que nous ne pouvons trouver en celle-ci. Demandez pour moi au Seigneur ce que je ne cesse de lui demander pour Votre Altesse : je le prie de vous accorder la grâce de sentir et d'agir à chaque instant de votre vie comme vous voudriez l'avoir fait à l'instant de votre mort.

« De Votre Altesse, le serviteur.

« FRANCISCO DE XAVIER [2]. »

1. Francisco Vincente de Lagos, religieux franciscain.

2. Le roi de Portugal accorda tout ce que le père de Xavier demandait, et changea même le vice-roi dont la fermeté laissait à désirer.

Par la même occasion, notre saint écrivit à saint Ignace pour le supplier de lui envoyer des prêtres de sa Société, dont la vertu fut éprouvée et la santé capable de résister aux grandes fatigues ; surtout, ajoute-t-il :

« Envoyez-nous des hommes qui sachent mettre nos néophytes à l'abri des insultes et de la fureur des païens ; car souvent, par une faveur spéciale de Dieu, on court les plus grands dangers en défendant ces pauvres chrétiens contre l'insolence des infidèles. C'est une des occasions de martyre que la charité nous présente journellement. Mais ceux que Dieu appelle ici doivent se souvenir que nous sommes tous mortels, et que le chrétien ne peut trouver de mort plus glorieuse qu'en donnant son sang pour Celui qui a versé le sien pour nous ! Il vaut mieux faire l'hommage de sa vie à Dieu qu'à la nature. »

Xavier écrivit aussi à son ami Rodriguez, toujours à Lisbonne, le pressant également de lui envoyer des ouvriers évangéliques. On retrouve encore dans cette lettre toute la sensibilité de l'aimable cœur de notre saint :

« Au nom de Dieu, lui dit-il, écrivez-moi, je vous en prie ! Si vous ne le pouvez par vous-même, faites-le faire à un de nos frères ! N'épargnez pas le papier, donnez-moi beaucoup de détails, faites-moi l'énumération de tous nos frères de Rome, du Portugal ou

d'ailleurs. Hélas! il n'y a plus pour nous en ce monde d'autre jouissance que celle que nous éprouvons à la lecture des lettres de nos frères d'Europe! Communiquez celle-ci à mon ami Pedro Carvalho. Dites-lui que je le mets, dans mon cœur, au nombre et sur la ligne de nos frères; voilà pourquoi je ne lui écris pas en particulier. Dites la même chose à tous nos frères; dites-leur que mon amour pour chacun d'eux est tel, que je leur écrirais volontiers à tous séparément, si je n'étais persuadé que chacun veut bien prendre pour soi une lettre unique, qui est un *compendium* utile pour eux et nécessaire pour moi. »

Ce n'était pas assez pour le cœur du saint apôtre; il remit de plus à don Miguel Vaz une longue lettre pour la Compagnie de Jésus à Rome. Il semble que toute son âme se répande sur ces pages, dont nous citerons seulement deux fragments :

« Dieu sait, mes frères bien-aimés, combien j'aurais plus de plaisir à vous voir qu'à vous écrire des lettres dont l'espace immense qui nous sépare rend le sort si incertain! Mais si Dieu a jeté nos corps à de si grandes distances les uns des autres, leur séparation n'a point affaibli le lien d'un amour réciproque; ce lien unit nos âmes de la plus étroite, de la plus intime union. Si nous ne sommes pas corporellement ensemble comme autrefois, du moins nos âmes ne se

quittent pas. L'amitié véritable n'est-elle pas un miroir qui reproduit à l'ami son ami? Dans ce miroir, ils se voient et se parlent toujours. Je jouis de cette présence continuelle de tous mes frères, mais je la dois à vos prières; les sacrifices que vous offrez sans cesse pour un misérable pécheur, entretiennent en moi le souvenir constant de vous tous et mon ardent désir d'être avec vous. Oui, mes bien chers frères! si je pense si souvent à vous, c'est que vous pensez à moi bien plus souvent encore! Que Dieu vous en récompense! Car pour moi, lorsque je considère tout ce que je dois à tous les membres de notre Société, je ne puis que reconnaître mon insuffisance et avouer la nullité de mes moyens. . . . .

. . . .

« Il y a huit mois, trois familles considérables du royaume de Macassar, — éloigné de la côte où je suis d'environ cinq cents lieues, — se convertirent à la foi avec plusieurs autres. Depuis, elles ont envoyé à Malacca, ville soumise aux Portugais, pour demander des personnes capables de les instruire de la loi de Dieu, ayant la volonté de vivre désormais comme des hommes, après avoir si longtemps vécu comme des brutes. Le gouverneur leur envoya quelques prêtres.

« Jugez par là, mes bien chers frères, de la récolte que promettent ces terres incultes! Quant à moi, je ne désespère pas de faire cette année cent mille chrétiens. Priez le Père de famille d'envoyer des ouvriers dans son champ....... Si vous entendiez ces infortu-

nées victimes du mensonge vous crier qu'elles sont prêtes à recevoir la semence évangélique, si vous voulez la leur apporter; quelles peines redouteriez-vous? quels obstacles ne surmonteriez-vous pas?... Puisse le ciel faire entendre sa voix au milieu de vous, et donner à ceux qu'il aura choisis la force et le courage d'accomplir sa volonté sainte! . . . . »

IX

François de Xavier, après s'être entendu avec Miguel Vaz, comme nous l'avons vu, s'embarqua pour Cambaïe, afin d'obtenir du vice-roi l'expédition qu'il désirait contre le tyran de Jafanapatnam. En entrant dans le bâtiment, il reconnaît un de ces gentilshommes portugais dont les scandales sont la grande plaie de son cœur, et il ne veut pas perdre cette belle occasion de gagner à Dieu une des âmes qui nuisent le plus à sa gloire dans les Indes. Pour ce gentilhomme, notre saint retrouve tout le charme de son esprit, toute la grâce de sa personne, tout ce qui attire et séduit en lui jusqu'à l'entraînement.

Le seigneur portugais subit le charme; il recherche le Père Francisco, il ne sait plus se passer de lui, il semble n'être heureux que près de lui. Mais chaque fois que l'apôtre lui parle de son âme, il ne recueille que le sarcasme et l'ironie, et s'il insiste, il se heurte

contre une impiété qui lui saigne le cœur. Cependant François de Xavier ne se décourage pas; plus le pauvre pécheur témoigne d'éloignement, plus l'apôtre lui témoigne de bonté et de charité. Le vaisseau s'arrête à Cranganor et les passagers descendent à terre. Pendant ces quelques jours de relâche, le gentilhomme ne peut se défendre de rechercher encore l'aimable Père Francisco, de se promener avec lui, de saisir enfin toutes les occasions de jouir du plaisir que lui apporte sa conversation.

Le troisième jour, ils se promenaient ensemble dans une forêt de palmiers, lorsque tout à coup le Père de Xavier, cédant à une inspiration divine, se découvre jusqu'à la ceinture et se frappe si rudement avec sa discipline, que sa chair en est déchirée et que son sang ruisselle abondamment. Le Portugais qui d'abord l'avait regardé avec étonnement et semblait stupéfait des violents mouvements du saint, jette un cri d'effroi en voyant couler le sang :

— Mon Père! Que faites-vous! Arrêtez!... C'est un vrai suicide!,..

— Eh! cher senhor, vous ne voulez pas comprendre mes paroles! c'est pour vous, c'est par amour pour votre chère âme! mais ce n'est rien comparativement à ce que je voudrais faire. Vous avez coûté bien plus cher à Jésus-Christ, et sa Passion, sa mort, tout son sang, tout son amour ne peuvent toucher votre cœur!..... Seigneur! ajouta-t-il, en tombant à genoux et levant vers le ciel ses yeux pleins de lar-

mes, Seigneur! jetez un regard sur votre sang adorable et non sur celui d'un pécheur comme moi!...

— Mon Père! mon Père! me voilà! s'écrie le gentilhomme en se jetant aux pieds de Xavier; je vous conjure de me confesser ici même, n'allons pas plus loin! ne retardons pas d'un instant!

Et il fit une confession générale, promit de vivre chrétiennement et fut fidèle à sa parole. Cette conversion, si difficile jusque-là, consola d'autant plus le cœur de notre saint, qu'il en espèrait de plus importants résultats pour les intérêts de la religion.

Arrivé à Cambaïe, le Père de Xavier obtint ce qu'il désirait: le vice-roi expédia l'ordre de réunir des troupes et de former une armée considérable à Négapatam, afin qu'elle tombât à l'improviste sur le tyran de Jafanapatnam qu'on livrerait à Xavier, sans conditions; car le saint apôtre espérait que le sang de ses victimes plaiderait pour lui, et que ses yeux s'ouvriraient à la lumière de la foi.

Xavier reprit la route de Cochin, et s'étant arrêté de nouveau à Cranganor, il logea chez un chrétien dont le fils vivait dans un déplorable désordre. Le malheureux père témoigna au saint une si vive douleur de l'inutilité de ses observations et de ses conseils sur l'esprit du jeune homme, que Xavier employa ses plus douces paroles pour le consoler, et s'arrêtant un instant, il se recueillit comme saisi par une illumination soudaine, puis, avec l'accent de l'inspiration et de la certitude, il dit au père si affligé :

— Vous êtes le plus heureux des pères! Remerciez Dieu, mon ami, car ce fils qui est pour vous aujourd'hui un sujet de si amère douleur, se convertira, sera religieux de l'Ordre de Saint-François et aura la gloire de mourir martyr!

Cette prédiction s'accomplit littéralement. Le jeune pécheur se convertit, entra dans l'Ordre de Saint-François, fut envoyé dans le royaume de Candé pour évangéliser les barbares de ces contrées et eut le bonheur d'y mourir martyr.

Notre saint, de retour à Cochin, y trouva Cosme Anez qu'il avait recommandé au roi et qu'il affectionnait particulièrement. Dans une de leurs conversations le Père de Xavier lui demanda si l'année était bonne pour les marchands portugais :

— Excellente, mon saint Père, lui répondit-il, elle ne peut être meilleure. En très-peu de mois nous avons expédié pour l'Europe sept cargaisons magnifiques! J'envoie au roi un diamant des plus rares qui n'a coûté que dix mille ducats à Goa, et qui en vaudra trente mille à Lisbonne!

— Quel est le vaisseau qui porte ce diamant?

— Mon Père, c'est l'*Atoghia*. Je l'ai confié au capitaine Joam de Noronha.

— Je regretterais d'avoir mis ce diamant sur ce navire puisqu'il est si précieux...

— Pourquoi donc, mon Père? parce que l'*Atoghia* a fait eau une fois? Mais il est parfaitement radoubé; vous le croiriez neuf maintenant.

Le saint garda le silence. Anez se doutant qu'il était éclairé sur le sort de cet important bâtiment, ajouta :

— Mon Père, votre silence me fait craindre pour l'*Atoghia* ; recommandez-le à Dieu ; car il ne peut périr sans m'occasionner un dommage considérable. Je n'avais pas d'ordre pour acheter ce diamant ; s'il est perdu, je perds le prix et les frais qu'il m'a coûtés.

— Je ferai ce que vous désirez, mon ami, répondit simplement Xavier.

Quelques jours après, notre saint, dînant avec Cosme Anez, lui dit :

— Rendez grâces à Dieu, mon ami ; votre beau diamant est entre les mains de la reine de Portugal.

Plus tard, Anez recevait une lettre du capitaine de l'*Atoghia* : il lui mandait que peu de jours avant d'apercevoir les côtes du Portugal, il s'était fait une voie d'eau sous le grand mât ; elle était si considérable, le danger était si pressant pour tout l'équipage, qu'on parlait d'abandonner le bâtiment et de se jeter à la mer. On avait coupé le grand mât, on craignait de sombrer avant d'avoir pu sauver la plus grande partie des passagers qui voulaient se jeter tous à la fois dans les embarcations... Mais voilà que l'eau a disparu ! Quel est donc ce prodige ? L'ouverture est si large ! comment se fait-il ?... On examine la partie ouverte, elle s'était refermée d'elle-même... et l'*Atoghia*, n'ayant plus que deux voiles, voguait admirablement et pouvait défier le meilleur vaisseau royal ! Il était arrivé en

très-bon état en rade de Lisbonne et ne paraissait pas avoir souffert; nulle avarie n'avait atteint sa riche cargaison.

Le Père de Xavier avait quitté Cochin, il allait joindre l'armée portugaise à Négapatam, sur un vaisseau qui relâchait à l'île de la Vache; il veut y descendre, et avance dans l'intérieur de l'île. Il rencontre une famille désolée pleurant sur la mort d'un enfant dont elle va confier la triste dépouille à la terre. Cette douleur émeut notre saint; il console la famille éplorée, il apprend qu'elle est musulmane, et il ordonne à l'enfant mort de ressusciter au nom de Jésus-Christ Fils de Dieu; l'enfant ressuscite à ce nom. L'apôtre n'a pas le temps d'instruire ce peuple; mais en lui laissant ce prodige, comme preuve de la divinité de Jésus-Christ, il espère pour l'avenir, et il se remet en mer en implorant la miséricorde infinie pour ce pays qu'il ne peut évangéliser.

En passant en vue de l'île de Manaar, il demande à s'y arrêter quelques jours. Après avoir baisé cette terre imbibée du sang de tant de martyrs, il entre dans le bourg de Pasim... L'île entière était désolée par la peste. En voyant arriver le *grand Père* qu'ils aimaient tant sans le connaître, les Manaarais consternés reprennent courage, ils sont certains que le bon Père ne les quittera pas sans les avoir délivrés de l'épouvantable fléau. Ils envoient des messagers dans tous les villages voisins pour annoncer l'arrivée du *grand Père* des Palawars, et aussitôt tous les valides accou-

rent au nombre de plus de trois mille et se pressent autour de François de Xavier.

— Grand Père! s'écrient-ils, délivrez-nous de la peste ! Grand Père, tout le monde meurt! on compte plus de cent morts par jour! Grand Père, délivrez-nous!

— Mes bien chers Manaarais, leur répond Xavier, votre douleur me déchire le cœur! Oui, je vais demander à Dieu, qui est le Tout-Puissant et dont la bonté et la miséricorde sont infinies, de vous délivrer de ce fléau par les mérites de Jésus-Christ son Fils, et par ceux des martyrs de Manaar qui vont aussi prier pour vous. Espérez! je vous demande seulement d'attendre trois jours. Priez aussi, priez le Dieu des miséricordes infinies d'avoir pitié de vous, et ayez confiance.

Le troisième jour la peste cessait, tous les malades étaient guéris instantanément et à la même heure. Tout ce qui restait de païens dans l'île de Manaar demanda le baptême avec empressement, malgré la persécution ouverte contre les chrétiens. Le saint apôtre, après les avoir tous baptisés, les quitta pour se rendre à l'armée navale où il était attendu.

Arrivé à Négapatam, il eut la douleur d'apprendre que l'armée refusait d'attaquer le roi de Jafanapatnam. Un navire portugais, richement chargé et venant de Pégu, avait échoué sur la côte de Jafanapatnam; le roi s'était emparé de la précieuse cargaison, et les marchands portugais, persuadés qu'ils n'en obtien-

draient jamais rien si l'armée commençait les hostilités, s'étaient entendus pour séduire les officiers à prix d'argent, et ceux-ci refusaient maintenant l'attaque ordonnée par le vice-roi.

Xavier reconnut en cela l'opposition de la Providence au plan qu'il avait formé; il y renonça et se rembarqua pour retourner dans le Travancor. En passant devant l'île de Ceylan, il porta un triste regard dans sa direction.

« Ah! malheureuse île, dit-il, je te vois couverte de cadavres! Des ruisseaux de sang t'inondent de toute part! »

A quelque temps de là, don Constantin de Bragance, et après lui don Hurtado de Mendoze, faisaient passer au fil de l'épée tous les habitants de l'île, et le tyran qui régnait à Jafanapatnam fut impitoyablement massacré ainsi que son fils.

Le vent, constamment contraire, força notre saint de retourner à Négapatam. Pendant cette pénible navigation, il apprit que les insulaires de Macassar soupiraient après le moment où il leur serait donné d'entendre prêcher l'Évangile, dont ils n'avaient qu'une idée très-imparfaite, apportée au milieu d'eux par un marchand portugais.

Le zèle du grand apôtre s'enflamme à cette nouvelle; il aurait voulu pouvoir faire voile à l'instant même pour Macassar et recueillir cette riche moisson qui, disait-il, n'attendait que la faucille; mais il tenait avant tout à consulter la volonté de Dieu. A

son arivée à Négapatam, il trouva Miguel Fereira venant de frêter son bâtiment et prêt à mettre à la voile pour Méliapour. Xavier profite de cette circonstance et s'embarque avec lui le 29 mars, dimanche des Rameaux, afin d'aller implorer les lumières divines sur le tombeau de saint Thomas.

Le vent, d'abord favorable, sur les côtes de Coromandel, tourna subitement et força de jeter l'ancre au pied d'un promontoire; sept jours se passèrent à attendre le moment de pouvoir sans danger gagner la haute mer. L'admirable saint demeura constamment en contemplation durant ces sept jours, sans prendre la plus légère nourriture. Le samedi saint seulement, à la sollicitation de Diogo Madeira, il consentit à boire un peu d'eau, dans laquelle il demanda qu'on fît cuire un oignon. Le fait fut attesté par tous les passagers.

Ce même jour, 4 avril, le temps, devenu meilleur, permit de lever l'ancre, on se remit en mer :

— Capitaine, votre vaisseau est-il assez fort pour résister à une violente tempête? — demanda le Père de Xavier.

— Oh! non, saint Père; c'est, au contraire, un très-vieux bâtiment; mais je ne l'expose jamais quand le temps n'est pas sûr.

— Il faut alors regagner le port, senhor.

— Oh! Père Francisco! comment, vous avez peur avec un temps pareil? J'irais à Méliapour dans une coquille de noix par ce vent-là.

— Ne vous y fiez pas, capitaine, vous seriez trompé !

— Mon Père, regardez donc ce beau ciel, je n'ai jamais vu plus beau temps pour la mer, et je m'y connais ; la plus mince barque serait en sûreté par ce bon vent. Ne craignez rien, Père Francisco ! Fiez-vous à moi, qui suis un vieux marin, vous arriverez à bon port.

Xavier n'insista plus ; les passagers refusaient d'ailleurs de retourner au mouillage qu'on venait de quitter. Mais bientôt la mer devient houleuse ; un point noir se montre à l'horizon ; il avance rapidement, et le navire, ballotté en tout sens, menace de sombrer, lorsqu'un vent violent, le repoussant avec une force prodigieuse, le rejette précisément à la rade de Négapatam d'où il était parti !

On devine les regrets du capitaine et de l'équipage, à la pensée que nul d'entre eux n'avait tenu compte des avertissements du *saint Père*.

Xavier tenait à faire son pèlerinage au tombeau du premier apôtre des Indes ; pour éviter de nouveaux retards, il prit le parti de s'y rendre par la voie de terre et à pied, malgré la distance et la difficulté des chemins.

X

Toute la ville de Méliapour connaissait notre saint de réputation; ce fut un mouvement général dès qu'on apprit son arrivée. Gaspardo Coelho, vicaire[1] de la paroisse de Saint-Thomas, vint le supplier de loger chez lui et n'eut pas de peine à l'obtenir, car le presbytère tenant à l'église où était le tombeau du premier apôtre des Indes, Xavier eut aussitôt la pensée qu'il pourrait y passer une partie des nuits.

Déjà on réclamait son ministère, et avec le zèle que nous lui connaissons, il prévoyait que ses journées seraient absorbées par les travaux apostoliques, en raison du déplorable relâchement de mœurs qui régnait à Méliapour.

Dès les premiers jours, il fit entendre sa puissante parole toujours bénie, toujours appuyée par la plus éminente sainteté de vie, et dès les premiers jours aussi il fut assailli par la foule de pécheurs que cette parole avait éclairés et convertis. L'exaltation du peuple alla jusqu'à répandre le bruit que tous ceux qui résistaient aux exhortations du *saint Père*, ne pouvaient manquer de mourir en réprouvés; on citait

1. Les Portugais appellent vicaire celui qu'en France nous appelons curé.

même des exemples effrayants et la foule croissait autour du *saint Père* pour entendre ses prédications, pour alléger sa conscience, pour trouver la paix de l'âme en rentrant dans la grâce de Dieu.

Quelques pécheurs cependant, —mais en bien petit nombre, — évitèrent de voir et d'entendre le *saint Père* auquel rien ne résistait. L'un d'eux, riche seigneur portugais, dont les désordres étaient le plus grand scandale de la ville, fuyait Xavier avec d'autant plus de soin, qu'il en était connu personnellement. Un jour, au moment où il allait se mettre à table pour dîner, le Père de Xavier se présente :

— Don Jacinto, lui dit-il gaiement, depuis mon arrivée je désire vous voir et je ne vous rencontre nulle part !

— Mon Père...

—J'ai bien peu de temps à moi, je ne puis faire de visites, et je viens vous demander à dîner; vous voulez bien me recevoir n'est-ce pas? Je n'ai que ce moyen de vous voir.

— Mon Père,..... certainement..... c'est un grand honneur pour moi, balbutia don Jacinto.

Le Père fut aimable, causant, gai, spirituel, entraînant comme il l'était quand la gloire de Dieu et le salut d'une âme lui en faisaient un devoir, mais ne parla nullement à son hôte des scandales de sa coupable vie.

Jacinto en était confondu. Il se demandait comment il pouvait se faire qu'un saint comme le Père de Xa-

vier, qui ne laissait jamais échapper une occasion de ramener une âme, et qui recherchait lès pécheurs avec de si grandes fatigues et un zèle si ardent, ne lui dit pas un mot de sa conscience. Son étonnement redoubla lorsqu'il vit l'aimable saint le quitter et s'éloigner avec la même gaieté qu'à son arrivée.

Alors, il se fit dans cette âme un trouble inexprimable; Jacinto frappé de la pensée que l'apôtre avait jugé inutile de s'occuper de son salut parce qu'il le savait désespéré, ne goûta plus un seul instant de repos, et finit par aller trouver le *saint Père :*

—Mon Père, lui dit-il, votre silence m'a bouleversé! Est-ce que vous me regardez comme un réprouvé qui n'obtiendra jamais le pardon de ses péchés ?

—Non, certainement, cher senhór. Pourquoi cela ?

— Mon Père, vous êtes venu chez moi, et vous ne m'avez rien dit de ma conscience !...

— Hélas! m'auriez-vous écouté ? J'ai cru devoir garder le silence là-dessus...

— Eh! mon Père, c'est ce silence qui m'a troublé. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis votre visite, je suis le plus malheureux des hommes! Oh ! s'il en est temps encore, mon cher Père Francisco, ne m'abandonnez pas !

—Il est toujours temps de recourir à la miséricorde infinie de Dieu, cher senhor; mais vous avez de grands sacrifices à faire pour mettre ordre à votre conscience....

—Je ferai tout ce que vous voudrez, mon bon

Père ! Je sacrifierai tout, je vous obéirai aveuglément, pourvu que vous ne désespériez pas de mon salut.

Le saint lui fit faire une confession générale, et Jacinto ayant entièrement réformé sa vie, devint un fervent chrétien.

Les prodiges accompagnaient partout le grand Xavier. Benedito Cabral, marchand portugais à Méliapour, partant pour Malacca, va lui demander sa bénédiction et le supplie de lui donner en souvenir un objet qu'il puisse conserver.

— Je n'ai rien, lui répond l'humble saint ; je ne puis vous donner que ce chapelet, qui vous sera utile si vous avez confiance en Marie.

Benedito s'embarque, son navire se brise contre un écueil ; tous les passagers et la plupart des matelots sont engloutis, les autres sont restés sur un rocher à fleur d'eau ; le marchand est avec eux, son chapelet dans la main. Ils réunissent quelques planches, débris du navire échoué, et ils se jettent dessus, à la Providence ! Notre marchand tient toujours son chapelet : il invoque l'Étoile de la mer, il offre les mérites du saint Père de Xavier et il perd le sentiment et la connaissance de sa position. Il ne se croit plus en mer ; il se croit à Méliapour près du *saint Père*, il croit lui parler et l'entendre... Et voilà que tout à coup il revient à lui... Il est à terre, sur une côte qui lui paraît inconnue et dont il demande le nom aux étrangers qui l'entourent, car les matelots, ses compagnons d'infortune, ne sont plus avec lui. On lui

répond qu'il est à Négapatam, et il publie, dans toute l'effusion de sa reconnaissance la manière miraculeuse dont il y a été amené.

Le navire de Geronimo Fernandez de Mendoza était toute sa fortune, et ce navire est pris par des corsaires du Malabar en vue du cap Comorin. Geronimo veut au moins sauver sa vie; il se jette à la mer, gagne la côte de Méliapour à la nage et rencontre le *saint Père* à qui il expose sa cruelle position.

— Si je pouvais regretter d'être pauvre moi-même, lui répondit le compatissant apôtre, je le regretterais en ce moment! mais prenez courage, mon bien cher ami ! La divine Providence ne vous abandonnera pas, elle viendra à votre secours.

Et en disant ces paroles, le Père de Xavier fouillait dans sa poche, et comme tout étonné de n'y rien trouver, il porte un regard suppliant vers le ciel et s'éloigne de quelques pas en priant. Il remet la main dans sa poche, et, se retournant vers Geronimo :

— Cher senhor, lui dit-il, prenez cela, le ciel vous l'envoie, servez-vous-en, mais n'en parlez à personne!

Il venait de lui donner cinquante ducats d'or.

Geronimo Fernandez de Mendoza, ivre de bonheur de pouvoir rétablir ses affaires et d'être redevable de cette fortune à un miracle de la Providence, s'empressa de le faire connaître, malgré la défense du *saint Père*. Dieu voulait que le prodige ne pût être

contesté, car ces pièces d'or furent reconnues d'une matière plus pure et de plus grande valeur que celle de toutes les monnaies en circulation dans les Indes.

La grande sainteté de Xavier produisait à Méliapour autant de bien que sa parole, et la ville entière se réformait avec un empressement bien consolant pour le cœur de l'apôtre aimé de Dieu. Une des conversions les plus douces pour lui, fut celle de Joam d'Eyro qui, après avoir servi dans l'armée portugaise, s'était enrichi dans le commerce des Indes, bien qu'il n'eût encore que trente-cinq ans. Il vint un jour trouver le *saint Père* et lui dit :

— Mon Père, je viens vous soumettre une pensée qui m'agite depuis plusieurs jours. Je voudrais servir Dieu de la manière la plus parfaite; mais la pauvreté m'effraye; permettez-moi de m'attacher à vous, de vous suivre partout, et de fournir à tous vos besoins; je vous aiderai de mon mieux dans vos missions.

— Ce n'est pas là la perfection évangélique, lui répondit le Père de Xavier. Rappelez-vous le conseil donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ au jeune homme de l'Évangile qui lui demande ce qu'il doit faire pour être parfait. *Si vous voulez être parfait*, lui dit le divin Sauveur, *vendez ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres.*

— Eh bien! mon Père, je vous donnerai tout ce que j'ai, et vous le donnerez aux pauvres.

— Ce n'est pas ainsi que la chose doit se faire.

Examinez d'abord la manière dont vous vous êtes enrichi dans votre négoce. Peut-être trouverez-vous quelques restitutions nécessaires; préparez-vous à faire une bonne confession générale, et, votre conscience purifiée par cette confession et par ces restitutions, vous obtiendrez plus facilement la grâce de connaître la volonté de Dieu sur vous.

Joam d'Eyro se soumit à la direction de Xavier; mais bientôt la pauvreté lui devint intolérable, il acheta mystérieusement un petit bâtiment et se disposait à mettre à la voile à l'insu du *saint Père*, pour recommencer ses entreprises commerciales, lorsque le catéchiste Antonio vint à lui :

— Senhor Joam, venez vite parler au Père Francisco, il vous attend.

— Vous vous trompez, Antonio; c'est un autre Joam que le Père demande, ce ne peut être moi.

— C'est bien vous, car il m'a dit : *Joam d'Eyro;* c'est très-pressé, venez vite!

D'Eyro, un peu déconcerté, et se doutant que le saint, toujours éclairé de Dieu, connaissait son plan secret, se rendit à l'appel qui lui était fait.

— Vous avez péché! lui dit Xavier en le voyant.

— C'est vrai, c'est vrai, mon cher Père! J'ai péché : j'ai cédé à une violente tentation de reprendre mon commerce!

— Pénitence donc, mon ami, pénitence! lui répondit l'apôtre, en le relevant et l'embrassant.

Car d'Eyro, n'ayant pu soutenir la douceur et la

pénétration de l'angélique regard de Xavier, s'était mis à ses pieds. Il s'y remit tout contrit de sa faute, se confessa, courut ensuite vendre tout ce qu'il avait, en donna tout le prix aux pauvres, s'attacha au *saint Père*, et le suivit en qualité de catéchiste.

Avant de quitter Méliapour, où il allait laisser de si douloureux regrets, notre saint écrivait à la Compagnie de Jésus, à Goa, le 8 mai 1545 :

« .... Les vents s'opposant à mon retour, je suis venu à Méliapour. Là, sur le tombeau du saint apôtre, je n'ai cessé de demander à Dieu, par son intercession, de me faire connaître sa divine volonté, à laquelle je suis bien résolu d'être fidèle, avec le secours de sa grâce, à quelque prix que ce soit. *Celui qui donne le désir, donne le moyen de l'accomplir*. Dieu, dans son infinie miséricorde, s'est souvenu de son indigne serviteur; car je me suis senti tout à coup l'âme dilatée par la joie, le cœur inondé de délices; et j'ai reconnu que Dieu m'appelait à Malacca, et de là à Macassar. . . . .

. . . .

« Le père Francisco Mancias est à Comorin avec quelques prêtres du Malabar; leur zèle est tel, que ma présence est inutile là. Les Pères qui ont passé la saison des pluies au Mozambique, et ceux qui viendront cette année du Portugal, pourront aller à Ceylan avec les princes et seigneurs de ce pays, qui y retournent. De mon côté, je m'achemineral vers Ma-

cassar, avec l'espérance que Dieu protégera mon voyage, puisqu'il m'en a inspiré le dessein, et qu'en témoignage de son approbation il a rempli mon âme d'une surabondance de délices! Je suis si convaincu de la volonté de Dieu, que si je retardais l'exécution de ce projet seulement de quelques instants, je me croirais en guerre ouverte avec le ciel! Je n'oserais plus rien espérer de sa souveraine bonté, ni en cette vie ni en l'autre. Ainsi, à défaut de vaisseau marchand portugais, je suis décidé à me jeter dans une barque de païens ou de Sarrasins. J'ai tant de confiance en Dieu, dont l'amour seul me porte là, que sans hésiter, avec le seul souffle du Saint-Esprit, je braverais toutes les tempêtes de l'Océan dans la barque la plus chétive. Mes espérances ne sont attachées ni aux voiles, ni aux ancres, ni aux matelots. Dieu seul! voilà mon pilote, voilà mon ancre de miséricorde et de salut!

« Ah! mes très-chers frères, priez, priez sans cesse pour moi, misérable pécheur! Ne m'oubliez pas dans vos oraisons journalières, dans vos saints sacrifices; recommandez-moi à ce Dieu si plein de bonté! C'est en son nom que je vous en conjure..... »

Que pourrions-nous dire du zèle de notre admirable apôtre qui ne fût au-dessous de cette brûlante et magnifique expansion de son âme!...

Il ne put partir aussitôt qu'il le désirait, et retenu à Méliapour jusqu'au commencement de septembre,

il s'embarqua seulement alors pour Malacca, laissant tout en larmes la population qu'il venait de réformer, et dont la vie était devenue si édifiante, qu'en quittant la ville il s'écria :

« Méliapour est une des villes les plus chrétiennes; Dieu la bénira : avant peu d'années elle deviendra une des villes les plus riches et les plus florissantes de toutes les Indes ! »

Cette prédiction s'accomplissait peu d'années après.

QUATRIÈME PARTIE

MALACCA — LES MOLUQUES — RETOUR A MALACCA

(Septembre 1545 — Janvier 1548.)

-∞-

I

Notre infatigable saint débarquait à Malacca le 25 septembre après la plus heureuse traversée, et avec la consolation d'avoir opéré plusieurs conversions en mer, parmi les matelots et les passagers... Il se présenta sans retard chez le gouverneur de la ville, afin d'en obtenir les moyens de s'embarquer pour Macassar; mais le gouverneur lui ayant appris qu'un saint prêtre était déjà en mission dans cette île, et que nul capitaine ne ferait voile pour cette destination avant plusieurs mois, Xavier reconnut que la volonté de Dieu était qu'il travaillât à Malacca, et le jour même il commença ses prédications.

Il établit son campement à l'hôpital, parmi les pauvres et les malades qui étaient toujours pour lui les membres souffrants de Jésus-Christ ; cette pensée les lui faisait aimer d'un si tendre amour, qu'il aurait voulu ne les quitter jamais.

Dès le soir même, il parcourut les principales rues de la ville, agitant de temps à autre une petite clochette, et disant à haute voix :

« Priez pour les pauvres âmes qui sont en péché mortel ! »

La voix de l'apôtre était douce, mélodieuse, pénétrante comme une voix du ciel, et les pécheurs qui l'entendaient ainsi aux heures de plaisir et de folles dissipations, la sentaient vibrer comme un remords au fond de leur âme, malgré l'agitation extérieure à laquelle ils s'abandonnaient.

La réputation du Père de Xavier l'avait précédé depuis longtemps à Malacca ; depuis longtemps aussi on désirait et on espérait voir un jour celui qu'on appelait le *saint Père*, et que toutes les Indes portugaises regardaient comme leur bien, leur *propriété*. Aussi, dès le lendemain de son arrivée, vit-on le peuple se porter en masse à l'hôpital ; tout le monde voulait voir le saint Père des Portugais et des Indiens, dont les innombrables prodiges avaient un si grand retentissement dans toutes les contrées tributaires du Portugal ; toutes les mères voulaient lui présenter leurs enfants. L'aimable saint ne se refusa point à cet empressement. Malacca était une ville perdue de vices ;

il voulait en réformer les mœurs, et pour cela, il fallait d'abord gagner les cœurs.

En apprenant que la place de l'hôpital était couverte de peuple qui demandait à grands cris à voir le saint Père, François de Xavier se présente à cette multitude et lui dit quelques douces paroles qui font couler des larmes. Puis, il s'approche des enfants qui tous lui tendent les bras; il les bénit et les nomme chacun par son nom de baptême, comme s'il les eût tous connus. Les mères pleurent de saisissement et de bonheur; les enfants semblent comprendre et apprécier la faveur accordée à leur innocence; ils s'agitent dans les bras de leurs mères en souriant à l'apôtre qui les bénit, tandis que de plus âgés cherchent à se rapprocher de lui pour baiser le bas de sa pauvre soutane, et que quelques-uns plus heureux parviennent à baiser ses mains. Il allait rentrer dans l'hôpital, lorsqu'un immense cri retentit sur cette vaste place :

« Saint Père! saint Père! ne vous retirez pas sans nous avoir bénis tous! »

Et cette foule s'était mise à genoux en levant les mains vers le saint Père pour le supplier de bénir les parents comme il avait béni les enfants. Xavier leur donna sa bénédiction et les engagea à venir entendre ses prédications et ses instructions.

Dès le lendemain, le concours fut prodigieux; la cathédrale ne put contenir la multitude qui se pressait pour entendre l'apôtre vénéré; mais ceux dont il dé-

sirait le plus la présence, parce qu'ils étaient les plus coupables, ceux-là n'y étaient pas!...

Cependant la persévérance avec laquelle il parcourait chaque soir les rues de la ville, agitant sa clochette et répétant: « Priez Dieu pour les pauvres âmes qui sont en péché mortel! » Cette persévérance fut couronnée des plus heureux succès. Chaque soir plusieurs pécheurs rentraient en eux-mêmes en entendant cette voix qui semblait venir du ciel pour les retirer de l'abîme où ils étaient tombés; ils écoutaient le cri de leur conscience; ils voyaient son malheureux état, et, le trouble s'emparant de leurs âmes, ils allaient aux pieds de celui dont le zèle et la charité venaient les appeler ainsi. Quelques-uns résistèrent à cette voix du remords, et Xavier, modérant son zèle afin de les gagner plus sûrement, chercha à les attirer à lui par le charme de son esprit et la grâce de ses manières. Joam d'Eyro assurait que jamais le saint Père n'avait été aussi aimable qu'à Malacca; jamais il n'avait trouvé tant d'attrait à son angélique douceur. Il subjugua ainsi tous les esprits. Un de ceux qui lui avaient le plus longtemps résisté, disait:

« Le Père de Xavier est le maître de la ville; il en possède tous les cœurs. »

Ces cœurs que notre saint possédait si entièrement, il les donna tous à Dieu; la réforme fut complète dans cette ville si coupable quelques mois auparavant; la fréquentation des sacrements fut rétablie, et

on se portait au tribunal de la pénitence avec un tel empressement, que le saint apôtre ne pouvait suffire à cet excès de travail, bien qu'il parût se multiplier, car on ne voulait se confesser qu'à lui.

Du reste, nulle part l'illustre Xavier ne fit autant de miracles qu'à Malacca; il semblait que la puissance divine fût devenue la sienne, tant Dieu se plaisait à tout accorder à sa prière.

Un jour, François de Xavier prend la main d'un pauvre malade, en lui donnant des consolations comme son cœur savait en trouver pour toutes les douleurs......., et voilà que ce malade est guéri au même instant! C'en fut assez; le bruit se répandit aussitôt qu'il suffisait de toucher les mains bénies du saint Père pour être guéri des maladies les plus rebelles. Alors tout ce qui souffrait voulut approcher du Père de Xavier et toucher au moins le bout de sa soutane : tous les malades qui avaient ce bonheur s'en retournaient guéris. Bientôt il fut assailli dans toutes les rues par lesquelles il passait; on portait les malades au-devant de lui, on le suppliait de s'arrêter, de les toucher, de les bénir, et le cœur de l'apôtre, ne pouvant résister à ces cris de douleur et d'espérance, touchait les malades en invoquant le doux nom de Jésus, et les malades étaient guéris. On le conjurait d'entrer dans les maisons dont les infirmes ne pouvaient sortir; il y entrait, il ordonnait aux infirmes de marcher au nom de Jésus, et les infirmes marchaient à ce nom.

Antonio Fernandez, enfant de quinze ans, était malade dangereusement, et sa mère, désolée de l'insuccès de la science, va consulter la magicienne la plus célèbre. La mère d'Antonio était chrétienne pourtant; mais elle avait été païenne, et elle succombait à la tentation qui la pressait de recourir à son ancien oracle. La magicienne Naï apporte au jeune malade un cordon avec lequel elle lie son bras, et elle se retire. Peu après, l'enfant avait perdu la parole et se tordait dans d'effrayantes convulsions; les médecins rappelés déclarent qu'il va être enlevé par cette violente crise. Une amie de Joana Fernandez lui dit alors :

— Si vous appeliez le *saint Père*, il guérirait votre Antonio, j'en suis certaine.

— Qu'on le supplie donc de venir! crie la malheureuse mère en sanglotant.

Et le *saint Père* accourut; mais le malade fit entendre des cris de rage à son approche et ses convulsions redoublèrent; Xavier, frappé de la pensée que Dieu avait permis au démon de s'emparer de l'enfant pour lequel on avait employé des moyens coupables, se mit à genoux, fit à haute voix la lecture de la Passion de Notre-Seigneur, jeta de l'eau bénite sur le malade, et les convulsions et les cris cessèrent.

— Donnez à manger à votre enfant, dit-il à la mère; demain je dirai la messe pour lui, et dès qu'il sera en état de marcher, vous le mènerez à la messe pen-

dant neuf jours de suite, à l'église de Notre-Dame du Mont.

Après cette recommandation, le saint disparaît, et le lendemain, pendant qu'il offre le saint sacrifice, Antonio se lève plein de santé.

Cette guérison fit grand bruit à Malacca par les circonstances qui l'avaient entourée, et on s'en occupait encore, lorsqu'on apprit qu'une mère, au désespoir de voir mourir sa fille, courait de tous côtés pour trouver le *saint Père* qu'on disait absent. Il l'était en effet, et l'enfant mourut laissant sa mère folle de douleur et demandant chaque jour si le *saint Père* était de retour. Enfin, elle apprend son arrivée; elle court à l'hôpital, elle se met à genoux aux pieds de Xavier et lui dit, comme autrefois la sœur de Lazare à Notre-Seigneur :

— Mon Père ! si vous eussiez été ici, ma fille, mon unique enfant, ne serait pas morte ! Je vous en conjure, mon saint Père, rendez-la-moi ! Si vous voulez seulement invoquer le saint nom de Jésus, elle ressuscitera ! Je vous en supplie, mon Père, faites-le !...

L'âme de notre saint est ravie de la vivacité de cette foi; son cœur est ému de cette grande douleur; il lève les yeux au ciel, invoque le saint nom de Jésus, et dit à cette mère éplorée :

— Allez, heureuse mère, votre fille est vivante.

— Mon Père, il y a déjà trois jours qu'elle est enterrée !

— N'importe ; allez, faites ouvrir le tombeau et vous la trouverez vivante.

La mère court à l'église, fait enlever la pierre qui couvre le corps de sa chère enfant et trouve celle-ci pleine de vie et de santé. Les témoins de ce fait étaient nombreux; tous l'attestèrent avec serment.

De si grands miracles convertirent une foule de juifs et de mahométans; nul ne résistait à la conviction résultant de ces prodiges sans cesse renouvelés.

Xavier reçut à Malacca, par un navire venant de Goa, des lettres de Rome et de Portugal. Elles annonçaient un renfort d'ouvriers évangéliques : les Pères Antonio Criminale, et Nicolas Lancilotti, Italiens, et Joam de Beira, Portugais, étaient arrivés à Goa avec le nouveau vice-roi, don Joam de Castro. Notre saint, après avoir remercié Dieu de la consolation que lui apportaient les nouvelles de ses frères de Rome et l'arrivée de trois membres de sa chère Compagnie, écrivit au collége de Goa pour donner une prompte destination aux nouveaux missionnaires. Il envoya les Pères Criminale et de Beira sur la côte de la Pêcherie avec le Père Mancias; le Père Lancilotti devait rester au collége pour y professer.

Cependant, François de Xavier évangélisait Malacca depuis trois mois avec un succès des plus consolants, et il se disposait à porter la foi aux Moluques, lorsqu'un jour, pendant son oraison, Dieu lui fit connaître que la ville qu'il venait de réformer par tant de

labeurs, au milieu de laquelle il avait opéré tant de miracles, ne tarderait pas à se replonger dans de nouveaux désordres, et qu'en punition de ses crimes elle serait désolée par des guerres de plusieurs années et décimée par une peste inénarrable.

Pénétré de douleur, le *saint Père* fit entendre les menaces divines à la population qui se pressait autour de lui au moment de son départ. Il l'exhorta avec larmes à vivre chrétiennement toujours, afin d'éviter les châtiments que la justice de Dieu réservait à sa rechute... Mais l'année d'après, en l'absence de Xavier, chacun se laissa reprendre à l'amour du plaisir, les pratiques saintes furent insensiblement abandonnées, on glissa sur cette pente rapide, et on se trouva enfin précipité dans un gouffre de vices sur lequel s'abattirent tous les fléaux que le grand apôtre avait prédits.

II

François de Xavier s'était embarqué le 1er janvier 1546, avec Joam d'Eyro, sur un vaisseau portugais faisant voile pour Banda, mais qui devait le laisser à Amboine. Tous les passagers étaient indiens, les matelots l'étaient aussi, et les uns et les autres, mahométans ou païens, appartenaient à diverses nations dont les langues différaient au point que chacun ne pou-

vait s'entendre qu'avec ceux de sa propre tribu.

En peu de jours, le Père de Xavier se vit tant aimé, tant recherché de tous, qu'il jugea le moment venu de donner à Dieu toutes ces âmes dont l'enfer avait été le seul maître jusque-là; et sans s'inquiéter de la diversité des langues, il commence à parler des vérités chrétiennes à ceux qui se pressent autour de lui. Alors on voit un prodige inouï depuis la naissance de l'Église..... Xavier est compris de tous en même temps, comme s'il parlait la langue maternelle de chacun; tous sont saisis d'un même étonnement; tous éprouvent la même admiration, le même respect pour cet apôtre qui leur avait tout d'abord inspiré de si doux sentiments. Nul d'entre eux n'a la pensée de reculer devant une religion qui opère de telles merveilles; tous sollicitent la grâce du baptême, tous sont avides de la sainte parole de Xavier, tous deviennent chrétiens par le ministère mille fois béni de l'apôtre chéri de tous.

Après six semaines de navigation, le capitaine ne découvrant pas les côtes d'Amboine, craignait de s'être trompé de direction; le pilote, partageant cette crainte, lui dit un jour :

— Capitaine, je crois que nous avons fait fausse route; nous devrions être en vue d'Amboine aujourd'hui, d'après nos calculs d'hier...

— Soyez tranquilles, dit le Père de Xavier; nous sommes dans le golfe, et vous découvrirez Amboine demain avant le lever du soleil.

Et le lendemain, dès l'aurore, on découvrait les côtes d'Amboine. Le capitaine ne devant mouiller qu'aux îles de Banda, Xavier et Joam d'Eyro descendirent dans un canot avec quelques passagers, le bâtiment continua sa route.

Au moment où le canot allait aborder, il fut aperçu et poursuivi par des pirates côtiers; le navire déjà loin ne pouvait le secourir, il allait être pris, les fustes[1] approchaient, il fallut regagner la haute mer à force de rames, malgré le danger que courait une aussi frêle embarcation dont la charge devait accélérer la perte... Mais ce frêle esquif portait le grand apôtre; il ne pouvait périr :

— Allez, maintenant vous pouvez gagner le port, dit Xavier aux rameurs; les corsaires nous ont perdus de vue et se sont retirés. Le danger est passé, nous aborderons heureusement.

Ils abordèrent en effet peu après, poussés par le meilleur vent, le 16 février 1546.

En arrivant, la première pensée, la première occupation de notre saint fut de baptiser tous les enfants, car ces populations étaient chrétiennes depuis la conquête, mais de nom seulement.

« ..... Je parcourus toutes les bourgades, écrivait-il, et baptisai les enfants qui semblaient n'attendre que cette grâce pour aller jouir d'un bonheur

1. Petits navires indiens.

éternel, car ils mouraient presque tous après l'avoir reçue. Pendant ce temps arrivèrent huit navires espagnols, commandés par don Fernando de Souza, venant du Mexique; ils relâchèrent ici et y firent un séjour de trois mois. Il est difficile de se faire une idée du travail qu'ils me donnèrent. Je puis à peine le croire moi-même. Je prêchais, j'apaisais des querelles de soldats, je confessais, je consolais et soignais les malades, j'assistais les mourants, je les fortifiais contre les assauts du démon qui ne manque pas d'assiéger les âmes à ce redoutable moment; pénible tâche à remplir près de ceux qui ont vécu dans un oubli total de Dieu et de ses commandements !..... »

Les équipages espagnols étaient attaqués d'une maladie contagieuse dont l'humble Xavier parle peu, parce que lui seul fut capable de tout le dévouement que réclamait leur douloureuse position. Il allait de l'un à l'autre sur les vaisseaux ou à terre, dans des cabanes de feuillages. On avait disséminé une grande partie de ces pauvres malades sur la côte, pour diminuer l'encombrement des navires, mais on n'avait pu les porter plus avant, les insulaires refusant de les recevoir et d'aller à eux. François de Xavier fit des prodiges de charité pour tous, il semblait se multiplier jour et nuit pour donner ses soins aux âmes et aux corps. Il poussa le dévouement jusqu'à enterrer lui-même les morts. On ne peut comprendre comment il pouvait suffire à tant de travaux. Encore trouvait-

il le temps de courir chez les habitants de l'île pour demander des médicaments et des secours qu'on lui refusait quelquefois. Don Joam d'Arauzo, avec qui il avait fait la traversée de Malacca à Amboine, lui était d'une grande ressource pour les pauvres Espagnols; cependant, la maladie se prolongeant, la charité de Joam d'Arauzo se lassa de pourvoir à des besoins sans cesse renaissants. Un jour, le compatissant apôtre lui fait demander du vin pour fortifier un pauvre soldat dont les fréquentes faiblesses exigeaient ce cordial; Joam d'Arauzo répondit, en faisant cette aumône, que c'était la dernière fois qu'il donnait de son vin :

— Quand je n'en aurai plus pour moi, ajouta-t-il, où le Père Francisco veut-il que j'en prenne ?

Ce propos, répété au Père de Xavier, l'indigna au point, qu'il ne put contenir le sentiment qu'il éprouvait :

— Comment ! s'écria-t-il, Arauzo veut garder son vin pour lui, et le refuser aux membres de Jésus-Christ ! Avant peu il mourra, et tout son bien sera distribué aux pauvres !

Le mois de mai approchait, ramenant l'hiver dans ces contrées, et, bien que la maladie n'eût pas cessé complétement, la flotte espagnole dut se remettre en mer et faire voile pour Goa. François de Xavier écrivit plusieurs lettres à ses amis de Malacca, où elle devait relâcher, et aux Pères de Goa, où elle devait hiverner, leur demandant tout leur intérêt, toute leur

charité pour les pauvres malades dont il se séparait à regret, et à qui il procura les secours nécessaires au moment du départ.

Xavier recueillit des fruits abondants dans l'île d'Amboine. Plusieurs familles des côtes voulant se mettre à l'abri du pillage continuel des pirates, s'étaient retirées au fond des forêts ou des cavernes; il les rechercha, les visita, les instruisit avec une sollicitude digne de son zèle et de sa charité. Il convertit tous les païens et tous les musulmans; il fit élever une église dans chaque village et désigna celui qui devait présider aux réunions qui s'y tiendraient en attendant qu'il arrivât des missionnaires; il fit des prodiges à Amboine comme partout.

La Providence suivait avec tant d'amour, de son regard divin, les travaux de l'illustre apôtre qui allait porter le nom de Jésus-Christ aux extrémités du monde, qu'elle voulut lui donner un témoignage de sa tendre sollicitude, dont il fût l'unique objet. Jusqu'ici, tous les miracles opérés par notre saint ont eu pour but la conversion des païens, des infidèles ou des grands pécheurs. Quelques-uns échappaient à sa tendre charité; son cœur, si sensible à la voix de la douleur, ne résistait pas à ses plaintes et à sa foi. Mais Dieu voulait faire pour Xavier seul un prodige qui parût n'avoir pour but que de lui prouver son amour.

Après avoir évangélisé l'île d'Amboine, le Père de

Xavier, en attendant l'occasion de passer à d'autres contrées plus éloignées, voulut visiter les petites îles environnantes. Il prit avec lui Joam Ragoso et Fausto Rodriguez, laissant Joam d'Eyro près des chrétiens d'Amboine, et montant dans une légère embarcation, ils se dirigèrent vers Baranura. Bientôt s'élève une tempête dont les matelots eux-mêmes sont effrayés; on se croyait perdu. François de Xavier prend son crucifix, il s'incline au bord du bâtiment pour le plonger dans cette mer en furie... et le crucifix s'échappe de sa main! Le saint apôtre s'afflige de cette perte, il pleure ce trésor qui avait opéré tant de prodiges, ce trésor qui le consola si souvent dans les amertumes de son laborieux et pénible apostolat..... Ragoso et Rodriguez partagent la vive douleur de leur saint ami, en regrettant de n'avoir aucun moyen de lui remplacer, au moins matériellement, le précieux objet que les vagues lui ont enlevé.

Le lendemain, on prenait terre à l'île de Baranura, après la traversée la plus périlleuse, la mer ayant été constamment mauvaise, et la tempête incessante. Il y avait alors plus de vingt-quatre heures que le crucifix était tombé dans la mer. Le Père de Xavier, accompagné de Rodriguez, se dirigeait vers le bourg de Talamo, en suivant le rivage, lorsque, après avoir fait cinq cents pas environ, ils voient sortir de la mer et venir à eux un cancre portant dans ses serres, qu'il tient élevées, le crucifix de François de Xavier! Le cancre va droit au saint apôtre et s'arrête devant lui.

Xavier s'agenouille, il se prosterne le front dans la poussière, il prend son cher crucifix qui lui sera mille fois plus précieux désormais, il le baise avec tout l'amour et toute la reconnaissance qui remplissent son cœur, et le cancre, retournant sur ses pas, disparaît dans les flots.

Fausto Rodriguez, témoin de ce miracle, ajoute dans sa relation que le Père de Xavier, après avoir baisé plusieurs fois ce merveilleux crucifix, demeura en oraison durant une demi-heure, les mains croisées sur sa poitrine, remerciant la divine Bonté d'un si touchant prodige. Rodriguez la remerciait aussi de lui avoir donné d'être témoin de cette admirable merveille, dont il rendit témoignage sous la foi du serment, et que mentionne la bulle de la canonisation.

Le grand apôtre eut la douleur de n'être point écouté à Baranura, et passa de là à Rosalao où il n'eut pas plus de succès. Il n'y trouva qu'un seul cœur accessible à la vérité ; il ne fit là qu'un seul chrétien ; mais il lui donna au baptême le nom de François et lui prédit qu'il mourrait dans la grâce de Dieu, en invoquant le saint nom de Jésus ; cette prédiction fut accomplie quarante ans plus tard. François servant dans l'armée du gouverneur d'Amboine, don Sanchez de Vasconcellos, fut blessé mortellement, et jusqu'à son dernier soupir on l'entendit répéter : « Jésus, assistez-moi ! Jésus, ayez pitié de moi ! »

De Rosalao, Xavier gagna Ulate L'île entière était

bouleversée par la guerre, l'ennemi avait coupé les vivres, le roi, assiégé de tous côtés, était au moment de se rendre. L'eau manquant absolument et le temps ne promettant pas de pluie, il fallait mettre bas les armes ou mourir de soif, hommes et chevaux.

Xavier plein de confiance demande à se présenter devant le roi, offrant de lui procurer l'eau qui doit redonner à son armée la force et la vie qui lui échappent. Le roi le reçoit avec empressement.

« Je suis venu, lui dit notre saint, pour vous annoncer le Dieu qui est le Seigneur et le Maître de la nature, et qui peut à sa volonté ouvrir les sources du ciel et faire tomber la pluie sur la terre. Permettez que j'élève ici une croix, ayez confiance dans le Dieu que je prêche, et promettez-moi de reconnaître son nom et de vous soumettre à sa loi, s'il vous accorde la pluie que je vais lui demander pour vous. »

Le roi aurait tout promis en ce moment; il donna sa parole et permit l'élévation de la croix. Xavier la fait planter sur le point culminant de la plus haute montagne, et, au milieu de la foule que ce spectacle avait attirée, il implore à haute voix les miséricordes célestes par les mérites du Sauveur crucifié, et sollicite un peu d'eau pour le salut de ces âmes à qui Jésus-Christ a donné tout son sang.

Et voilà que le ciel se couvre et qu'une pluie abondante tombe pendant trois jours sur ce peuple altéré!

Les ennemis lèvent le siége, le calme se fait, la parole bénie de l'illustre apôtre est comprise et fruc-

tifie, et l'île entière, arrachée à l'enfer, est soumise à la loi évangélique et donnée à l'Église de Jésus-Christ.

Le même succès couronne les mêmes prédications dans toutes les îles environnantes, et l'infatigable Xavier retourne à Amboine où il s'embarque pour Ternate.

Il partait sur un vaisseau indien, appelé *Caracore*, allant de conserve avec un navire appartenant à Joam Galvam, marchand portugais, et dont le précieux chargement était toute la fortune. Entrés dans le golfe de quatre-vingt-dix lieues d'étendue, et dangereux en tout temps, les deux vaisseaux sont séparés par la tempête; celui qui porte le « vase d'élection » échappe aux plus grands périls et aborde à Ternate ; celui de Galvam est perdu de vue.

Dès son arrivée, François de Xavier fait entendre sa puissante parole et attire à lui une foule qui s'accroît chaque jour. Le dimanche suivant, il s'arrête au milieu de son instruction, il semble se recueillir ; puis il dit à ses auditeurs :

« Mes frères, priez pour Joam Galvam qui a péri dans le golfe ! »

Trois jours après, le corps de Galvam et les débris de son navire étaient rejetés par les vagues sur le rivage de Ternate. Notre humble apôtre, convaincu qu'il n'avait été préservé du même sort que par un miracle de la bonté divine, écrivait aux Pères de la Compagnie de Jésus, à Rome :

« ... Notre navire, emporté par la tempête, fut jeté sur un banc de sable qu'il sillonna de la cale et du gouvernail, l'espace d'une lieue. Si dans ce moment nous eussions rencontré un rocher à fleur d'eau, notre perte eût été infaillible ; cette seule crainte avait jeté une terreur mortelle dans tout l'équipage. Que j'ai vu couler de larmes ! que j'ai entendu de cris et de sanglots ! Car chacun s'attendait à périr d'un instant à l'autre. Mais Dieu, dans sa miséricorde, voulut seulement nous éprouver et nous dévoiler l'étendue de son pouvoir en même temps que l'insuffisance de nos moyens et la faiblesse de notre intelligence. Lorsque nous aurons compris la vanité des espérances fondées sur l'homme, nous aurons une confiance absolue dans Celui qui peut seul dissiper les dangers que nous courons à son service. Nous comprendrons alors que la nature entière repose dans sa main et que les terreurs qu'il nous inspire quelquefois, sont bien au-dessous des joies célestes dont il inonde, dans le moment même, ceux qui bravent les périls et la mort pour la gloire de son saint nom ! La mort n'a plus d'horreur pour l'âme qui jouit en paix de ces divines consolations ! Je ne sais comment cela se fait ; mais lorsque le danger est passé, bien que j'en sois encore tout étourdi et que je manque d'expressions pour le peindre, il me reste un souvenir délicieux de la bonté divine, qui nuit et jour me porte à entreprendre avec courage et à supporter patiemment les travaux les plus pénibles et les plus périlleux. Ce souvenir tient

mon âme dans un respect profond et nourrit en moi l'espérance que, dans son infinie miséricorde, Dieu ne cessera de me donner la force et le courage de travailler à son service avec constance et fidélité... »

Dans ses fréquents voyages sur mer, notre saint conservait un calme qui excitait la confiance et l'admiration de l'équipage et des passagers. Dès que la tempête s'élevait, il faisait un appel aux consciences, il exhortait tout le monde à se préparer à la mort, et il entendait les confessions; puis, il se mettait en oraison et y restait aussi longtemps que durait la tourmente, à moins qu'on ne fît un appel à son ministère; alors, il sortait de sa contemplation à l'instant même, et y retournait aussitôt après ce devoir accompli.

L'île de Ternate était plus vicieuse encore que Malacca; mais la parole de notre grand apôtre, toujours bénie, toujours féconde, y produisit des fruits merveilleux de conversion et de pénitence. Peu de jours après avoir annoncé la mort de Galvam à ses auditeurs, François de Xavier, disant la messe, se retournait pour dire: *Orate fratres*, lorsque, subitement éclairé d'en haut, il ajoute, en langue vulgaire: « Priez aussi pour Joam d'Arauzo qui vient de mourir à Amboine. »

A dix jours de là, un vaisseau d'Amboine apportait la nouvelle de cette mort; on ajoutait que d'Arauzo

ne laissant pas d'héritiers, ses biens étaient distribués aux pauvres, conformément à la loi.

Ces deux prédictions, si promptement justifiées par les événements, contribuèrent puissamment aux étonnants succès des prédications de Xavier. Il ne sortait presque plus du confessionnal que pour prêcher, catéchiser ou administrer les sacrements. On se demandait comment il pouvait suffire à de tels travaux, et on était forcé de reconnaître qu'il n'était possible de les soutenir que par l'effet d'un miracle permanent.

Néachile, reine de Ternate, et détrônée par les Portugais, avait senti redoubler sa haine contre les chrétiens, par l'effet de l'injustice dont elle était victime. Mais cette princesse entend la parole de l'apôtre de l'Orient, et ses sentiments de haine s'affaiblissent, son irritation se calme, son âme s'ouvre à la lumière évangélique; Xavier la baptise, lui donne le nom d'Isabelle, et, lui découvrant des dispositions à la piété, il la dirige avec soin et l'amène en peu de temps à une grande perfection.

Ternate, entièrement renouvelée et fervente, pouvant être privée sans danger de celui qui l'avait ainsi régénérée, Xavier courut à d'autres conquêtes.

III

L'île de Célèbes, entièrement infidèle et très-considérable par son étendue et sa population, attirait le zèle apostolique de notre saint; il s'y rendit, évangélisa d'abord la ville de Tolo, la plus importante, et bientôt il eut baptisé plus de vingt-cinq mille habitants. Là, comme partout, il avait fait élever des églises et planter des croix, et, laissant ses instructions pour le maintien de la foi, il se porta plus avant dans l'île.

Ici doit être placée l'époque de son apostolat à Macassar; les documents font défaut pour la date; on sait seulement qu'il prêcha dans cette capitale avec un tel succès, qu'il baptisa le roi et sa famille. La princesse Éléonore, fille du roi de Macassar, amenée par les circonstances dans la ville de Malacca, entretint souvent dona Joana de Mello, femme du gouverneur, des prodiges opérés par François de Xavier dans la capitale de l'île de Célèbes, prodiges dont elle conservait le souvenir, bien qu'elle ne pût en préciser la date.

Pendant que l'apôtre étendait le règne de Jésus-Christ dans les principales ville de cette île, on vient lui annoncer que le roi de Tolo, qui avait refusé de renoncer à ses dieux pour vivre plus commodément au gré de ses passions, faisait détruire les églises et renverser les croix; on ajoutait qu'il forçait les néo-

phytes à fouler aux pieds les croix abattues, et que la terreur dominait tous les esprits.

A cette nouvelle, le zèle de Xavier s'enflamme. Il réunit ses amis portugais, au nombre de huit seulement :

— Laisserons-nous impuni un tel attentat à la Majesté divine? leur dit-il ; mériterions-nous le glorieux titre de soldats de Jésus-Christ, si nous ne marchions à sa défense, si nous ne savions faire respecter sa loi et châtier les révoltés de son empire? Partons ! prenons les quatre cents chrétiens indigènes qui nous entourent, allons attaquer le roi dans sa place forte de Tolo, sans tenir compte de la multitude de ses guerriers ! Que nous importe le nombre ! Dieu est avec nous ; je vous promets la victoire !...

— Marchons, mon Père ! répondent tous les Portugais; nous sommes prêts à donner notre sang et notre vie s'il le faut sur un seul de vos ordres !

Le saint apôtre les embrasse, les presse sur son cœur, leur assure encore la plus éclatante victoire, et les remplit d'enthousiasme. La petite armée est promptement organisée, on marche sur Tolo, et on n'en était plus éloigné que par une courte distance, lorsque le grand Xavier s'arrête et se prosterne pour prier. Sa petite troupe s'arrête et prie, elle aussi, heureuse et fière de se voir commandée par un tel chef. Au même instant, il se fait une effroyable détonation... et les flammes du plus violent incendie couvrent la ville et la dévorent ! Tolo est dominée par

une montagne... Cette montagne vient tout à coup de s'entr'ouvrir, et elle lance, avec la plus désespérante impétuosité, et la pierre et la cendre, et la lave brûlante et le soufre enflammé! Des quartiers de roche volent en éclats et tombent sur les habitations qu'ils écrasent et engloutissent! La terre tremble, le sol menace de manquer sous les pieds des habitants qui s'enfuient et vont chercher un abri dans les forêts. L'amoncellement de pierres et de lave, qui ne cesse de sortir du volcan, dépasse bientôt en hauteur les murailles de la ville où il ne reste plus un seul indigène !...

Enfin, le fléau cesse de frapper, le Père de Xavier et ses soldats entrent dans la place et s'en rendent maîtres facilement. Alors les coupables viennent tomber aux pieds du grand apôtre, ils confessent publiquement leurs crimes, ils en obtiennent le pardon, et la pénitence à laquelle ils se soumettent prouve la sincérité de leur repentir.

Célèbes était conquise; la foi y était vive et ardente; Xavier se remit en mer, retourna à Ternate et se disposa à porter ailleurs le nom de Jésus-Christ.

« ..... A soixante et dix lieues environ, au delà des Moluques, — écrivait-il à ses frères de Rome, — est une contrée qu'on appelle Morique, où la religion chrétienne fut prêchée il y a longtemps, mais, faute de prêtres, elle s'y est éteinte, et ces peuples sont retombés dans leur ignorance et leur barbarie

primitives. Ce pays, riche et fertile, est le plus inhospitalier qui soit sous le ciel. C'est avec du poison que les naturels accueillent les étrangers, ce qui a éloigné tous les missionnaires de leurs côtes depuis très-longtemps. Néanmoins, en considération des besoins spirituels de ce peuple, — d'autant plus à plaindre que ses crimes sont la conséquence de son ignorance et de l'absence de notre religion et de ses sacrements, —je suis résolu de tenter cette conquête au péril de ma vie, armé de ma seule espérance en Dieu, et de suivre avec le secours de sa grâce cet avis de mon Maitre : *Celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui la perdra pour moi la sauvera.*

. . . .

« . . . Mes amis font tous leurs efforts pour me détourner de cette périlleuse entreprise ; ils ont joint à leurs larmes et à leurs prières les tableaux les plus effrayants, et me trouvant inaccessible à toute représentation, ils ont eu recours à un autre expédient : ils m'ont fait provision de contre-poisons de toute espèce ; chacun m'apportait et me vantait le sien. Pour mettre tout le monde d'accord et ne point faire de jaloux, j'ai refusé toutes ces drogues et ne veux d'autre provision et d'autre antidote que la confiance en Dieu, qui pourrait bien s'altérer en moi par les préservatifs de la science humaine. J'ai donc remercié affectueusement tous mes amis en leur demandant le meilleur et le plus efficace de tous les contre-poisons : le secours de leurs prières..... »

Les amis de notre Saint ne pouvant ébranler sa fermeté, le gouverneur de Ternate, don Jordano de Freitas, rendit un édit portant les peines les plus sévères « contre le capitaine qui recevrait à son bord le Père Francisco de Xavier, en destination pour la Morique, ou îles du More (1). »

A cette nouvelle, l'héroïque apôtre va se présenter devant le gouverneur en audience publique, et, n'écoutant que son zèle, il lui dit avec le ton de noblesse qui lui était naturel, et la dignité que nous lui connaissons :

« Je vous suis reconnaissant, senhor, d'une mesure que vous avez jugé devoir prendre dans mon seul intérêt, mais, je vous le demande et à tous ceux de mes amis qui sont présents ici, croyez-vous donc que la puissance de Dieu soit bornée? Vous avez une bien faible idée de la grâce du divin Sauveur! Y a-t-il donc des cœurs qui puissent résister à la vertu du Très-Haut, quand il lui plaît de les toucher et de les changer? Cette vertu, également douce et forte, peut faire fleurir le bois mort et, du sein des pierres, faire naître des enfants d'Abraham! Quoi! Celui qui a soumis le monde à l'empire de la Croix par le ministère des apôtres, ne pourrait pas y soumettre un point de la terre? Les seules îles du More seraient privées du bienfait de la Rédemption? Quand Jésus-Christ offrit

1. Gilolo et les îles qui l'environnent.

toutes les nations au Père Éternel, comme son héritage, ces peuples auraient-ils été exceptés? Ils sont les plus barbares, je le veux bien; mais le fussent-ils davantage encore, c'est parce que je ne puis rien par moi-même que j'espère beaucoup d'eux. « *Je puis tout en Celui qui me fortifie,* » et de qui seul vient la force des ouvriers évangéliques ! »

Il y avait une telle inspiration dans l'expression du céleste visage de Xavier, que tout le monde l'écoutait sans oser l'interrompre, malgré le déchirement que chacune de ses paroles produisait dans les cœurs dont il était si tendrement aimé. Ses auditeurs étaient ses amis, et ils n'avaient pas dépouillé tout sentiment humain comme celui qu'ils aimaient et vénéraient si profondément! L'apôtre tant aimé continua :

« Les nations moins sauvages et moins cruelles ne manqueront pas de prédicateurs! Les îles du More sont pour moi, puisque personne n'en veut! Ah! si elles renfermaient des mines d'or, des bois odoriférants, des richesses précieuses, les chrétiens sauraient trouver le courage d'affronter les dangers! rien ne les épouvanterait! Mais il n'y a que des âmes à gagner et, pour acquérir ce trésor, ils n'ont que de l'indifférence, de la timidité,... de la lâcheté! Faut-il donc, je vous le demande, que la charité soit moins courageuse, moins généreuse que la cupidité et l'ambition? Ils me feront mourir, dites-vous, par le fer ou par le

poison!... Cette grâce n'est pas pour un pécheur comme moi! mais j'ose bien vous dire que, quel que soit le genre de tourment ou de mort qui m'attend, je suis prêt à souffrir mille fois davantage pour le salut d'une seule âme! Eh! si j'avais le bonheur de mourir de leurs mains, peut-être adoreraient-ils tous le nom de Jésus-Christ! Depuis la naissance de l'Église, l'Évangile a fructifié, dans les terres incultes du paganisme, bien plus par le sang des martyrs que par les sueurs des missionnaires. Il n'y a donc rien à redouter pour moi dans les îles du More; d'ailleurs Dieu m'y appelle, les hommes ne m'empêcheront pas d'obéir à sa voix! »

Les larmes coulaient de tous les yeux. L'aimable et saint apôtre était si aimé à Ternate que, l'édit retiré, chacun brigua la faveur d'accompagner Xavier aux îles du More, et les instances furent si pressantes, qu'il se vit forcé d'accepter quelques-uns de ses amis, et de consoler ceux qu'il ne pouvait emmener.

La population couvrait la plage au moment de son embarquement, l'air retentissait des cris et des sanglots des Indiens, chacun le voyait courir à une mort inévitable, on le pleurait comme on aurait pleuré le père le plus tendre. Xavier était ému; des larmes s'échappaient aussi de ses yeux, mais c'était la douleur du peuple qui les faisait couler : il était l'objet de cette vive douleur, il voyait combien il était chéri de cette foule qu'il venait d'arracher au démon et de

donner à Jésus-Christ, et le cœur de notre saint ne pouvait qu'être vivement touché de tant de reconnaissance, de tant d'amour. Debout sur le tillac, il appela les bénédictions célestes sur ce cher troupeau dont il était le pasteur et le père, on donna le signal, l'ancre fut levée, et la foule agenouillée sur la plage se releva, gravit les falaises et y demeura aussi longtemps qu'il lui fut possible de distinguer le bâtiment qui emportait l'objet vénéré de ses regrets les plus vifs, de sa sollicitude la plus douloureuse. Nul n'espérait le revoir jamais en cette vie.

IV

« Dieu m'appelle aux îles du More » avait dit l'illustre apôtre au gouverneur de Ternate et à ceux qui se trouvaient réunis chez lui en ce moment. Dieu l'appelait en effet, il ne tarda pas à le prouver.

La navigation fut courte et heureuse, le vent constamment favorable, la mer douce et calme; jamais traversée ne fut aussi facile, aussi exempte de toute crainte. Dans un moment de ravissement, Xavier fit entendre un cri de douleur qui attira l'attention de l'équipage. On l'avait laissé en oraison; on court à lui, on l'entend prononcer distinctement :

« Seigneur Jésus!... On égorge ces pauvres gens! »

Et son regard, fixé sur un point de la mer, restait immobile.

— Qu'est-ce donc, Père Francisco? que voyez-vous? qui donc égorge-t-on? lui demande un de ses amis.

Le saint est en extase, il n'entend pas, il ne répond pas, son regard reste fixé sur le même point, un rayon céleste semble s'en échapper. Ses amis, après l'avoir contemplé quelques instants avec admiration, le laissent de nouveau et se retirent pénétrés de respect. Lorsque le *saint Père* sortit de son ravissement et revint à la terre, on lui adressa de nouvelles questions sur le cri de douleur et les paroles étranges qui lui étaient échappés. Son humilité s'en effraya; il n'y répondit pas, et détourna la conversation avec sa grâce et son charme ordinaires. Mais bientôt on arrive à une des îles du More, et on voit huit cadavres de Portugais dont le sang ruisselait encore!... les naturels de l'île venaient de les massacrer et les avaient abandonnés sur le rivage! On leur donna la sépulture, avec la conviction que c'étaient là les « pauvres gens » que le *saint Père* avait vu égorger.

Ce devoir accompli, Xavier, accompagné de ses amis, avance avec assurance jusqu'au premier village. A la vue des Européens, les naturels s'enfuient, persuadés qu'on veut leur demander compte du sang portugais qu'ils viennent de répandre. Le saint apôtre trouve un moyen de les rappeler : de sa voix la plus douce il chante la doctrine chrétienne. La voix

de Xavier était pure, harmonieuse, sympathique comme une voix aimée. Les insulaires s'arrêtent, ils écoutent, ils se retournent vers celui qui charme leurs oreilles et fait vibrer dans leurs cœurs une corde inconnue jusqu'alors. En portant leurs yeux étonnés sur le doux visage de Xavier, ils rencontrent son regard attractif, magnétique, auquel si peu d'Indiens résistaient, et ils viennent à lui, attirés invinciblement. L'aimable saint leur tend les bras en avançant vers eux; il les embrasse, leur dit le désir qu'il éprouvait depuis longtemps de venir leur apporter le bonheur de la vie présente et le bonheur de la vie future...... Et il est écouté, il est accueilli, il est aimé !

« Ce ne sont plus les îles du More, disait-il; ce sont les îles de *la divine Espérance!* »

Il ne se trompait pas; il eut un succès prodigieux dans toute la contrée appelée alors *la Morique*. Il y souffrit de grandes privations parmi ces sauvages; il fut même poursuivi par la haine de quelques-uns: mais la docilité du plus grand nombre, le bonheur d'avoir vaincu ces peuples dont on n'osait approcher, et d'avoir établi dans ce pays redouté l'empire de la croix, le règne de Jésus-Christ, étaient pour le cœur apostolique de notre saint des sources de consolations qu'il ne pouvait exprimer. Il écrivait à ses frères :

« ... Tous les dangers auxquels on est exposé ici, toutes les privations et incommodités qu'on y éprouve pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont

autant de trésors où l'on puise d'immenses consolations. Les larmes qu'on y répand sont si délicieuses, que je ne me souviens pas d'avoir éprouvé des joies intérieures comparables! Je n'ai jamais supporté avec autant de facilité les travaux dont j'ai été accablé; jamais je n'ai bravé les périls avec autant d'intrépidité! Et pourtant, j'étais entouré d'abord d'ennemis furieux et du naturel le plus féroce, dans des îles dénuées de tous nos moyens habituels d'existence, et qui n'offrent de ressources ni dans l'état de santé, ni dans l'état de maladie. Le vrai nom de ces îles doit être celui de *la divine Espérance.*

« On y rencontre une race de sauvages appelés Javares, qui croient acquérir l'immortalité en tuant les chrétiens qu'ils rencontrent. A défaut de sang étranger, ils versent celui de leurs femmes et de leurs enfants; mais ils sont altérés surtout du sang chrétien.

« Une de ces îles est constamment agitée par des tremblements de terre; tantôt elle est enveloppée dans des tourbillons de cendres et de fumée lancés par les volcans, tantôt elle est éclairée par les flammes jaillissant de ces gouffres effrayants. Les insulaires prétendent que leur île est un immense foyer qui consume le rocher même sur lequel leur bourgade est assise. Cela paraît vraisemblable, car dans les fréquentes explosions de ces volcans on voit d'énormes masses de rochers lancées dans les airs à une hauteur prodigieuse, et, dans les temps d'orage, les cavernes et les creux de ces rochers répandent dans les cam-

pagnes de telles quantités de cendres brûlantes, que les ouvriers des champs en sont défigurés.. . . . . .

« . . . . . . Le jour de Saint-Michel, pendant ma messe, il y eut un tremblement de terre si violent, que je crus l'autel renversé. Il me vint alors la pensée qu'il se livrait un combat entre ce valeureux archange et les démons de ces îles qu'il refoulait dans leurs affreux repaires..... »

Les insulaires qui assistaient au saint sacrifice, s'enfuirent précipitamment, craignant d'être engloutis s'ils demeuraient jusqu'à la fin; leur saint apôtre resta seul à l'autel, et acheva le sacrifice.

En trois mois l'héroïque Xavier, que les Moréens regardaient comme un être surnaturel, avait fait à Dieu la difficile conquête de ce groupe d'îles, malgré les moyens employés par quelques rebelles pour lui nuire et arrêter ses succès. Ils tentèrent même de lui ôter la vie; mais la Providence le sauva toujours des piéges que lui tendit l'enfer. Quelques-uns de ces sauvages le poursuivant un jour, le saint se trouve arrêté par une large rivière; il voit près de lui une longue perche, il la jette en travers, il s'aventure sur ce faible pont, confiant dans la protection divine, et il est sauvé.

Le moment était venu de quitter les Moréens; il leur laissa ses instructions et revint à Ternate où il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Dès le lendemain son confessionnal était envahi

avec le même empressement qu'avant son départ; on ne lui laissait plus un seul instant de loisir. Heureux des dispositions de ses chers Ternatins, le saint apôtre, qui ne voulait de repos que celui de l'éternité, se prêta aux désirs de chacun, et reprit ses travaux habituels. Tous les habitants de Ternate, sans exception, s'approchèrent des sacrements avec la plus fervente piété. Après leur avoir donné trois mois, le grand Xavier se sépara d'eux pour retourner à Malacca, et de là au cap Comorin, revoir ses chers Palawars, ses premiers enfants indiens. Il voulait aussi faire un voyage à Goa pour les intérêts de la Compagnie de Jésus dans les Indes, car elle commençait à s'y accroître de manière à donner les plus belles espérances.

Ce second départ de Ternate déchira le cœur de Xavier; il mandait à la Compagnie de Jésus:

« ... Afin de me soustraire aux pleurs et aux cris de mes chers néophytes, je voulais profiter du silence et de l'obscurité de la nuit pour m'embarquer. Ne voilà-t-il pas que mon projet est éventé, qu'on le fait circuler tout bas, et qu'au moment, je me trouve assailli par tous les enfants que je venais d'engendrer à Jésus-Christ! J'avoue ma faiblesse; je fus saisi de douleur à la vue de ce cher troupeau que mon absence pouvait exposer à redevenir la proie de l'enfer! Je leur recommandai de s'assembler dans une église, d'y répéter et d'y chanter le catéchisme comme si j'y étais, et de l'apprendre par cœur. Un prêtre très-pieux,

mon sincère ami, nous consola en nous promettant de se charger de diriger ces exercices comme je les ai établis..... »

Quelle sensibilité dans ce cœur d'apôtre ! et qu'il y a de simplicité, de douceur et de charme dans la manière naïve dont ce grand et magnifique conquérant exprime le bien que lui fait la promesse du prêtre qui doit le remplacer : « il nous consola » son humilité ne lui permet pas de penser que ses chers néophytes regretteront autant sa personne bien qu'un autre leur donne les mêmes soins; il semble ignorer la puissance de moyens que Dieu a mise en lui.

Notre saint emmenait au collége de Goa trente jeunes Indiens pour y être élevés et instruits de manière à entretenir la foi aux Moluques lorsqu'ils y seraient retournés.

Au moment où le vaisseau qui portait l'apôtre vénéré leva l'ancre, un cri de désolation s'éleva de la plage et retentit au fond du cœur si aimant de Xavier; de nouvelles larmes s'échappèrent de ses yeux, il se retira, alla se mettre en oraison et offrit à Dieu sa douleur et ses vœux pour le cher troupeau dont la divine volonté le séparait.

Arrivé à Amboine, François de Xavier s'y arrêta quelques jours pour raviver la ferveur de ses néophytes, et reprit ses travaux ordinaires. Quatre vaisseaux portugais se trouvaient en rade; il en visita l'équipage et fit dresser une chapelle sur le rivage :

« Je passai vingt jours au milieu des matelots et des soldats, écrivait-il; je leur fis trois sermons, j'en confessai plusieurs, je terminai leurs différends et leur dis pour adieu : *La paix soit avec vous.* »

Un jour, pendant qu'il prêchait ces équipages, il s'interrompit et leur dit après un instant de silence :

« Priez pour Diogo Gillos; recommandez-le à Dieu, car il est à l'agonie à Ternate. »

Diogo mourut le jour même. On l'apprit peu de jours après.

Les navires portugais étant au moment de mettre à la voile pour retourner à Malacca, Xavier considéra celui qui paraissait le plus fort et qu'il savait le plus richement chargé, et s'adressant à Gonzalvo Fernandez à qui ce navire appartenait :

« Senhor Gonzalvo, lui dit-il, ce navire essuiera un grand péril! Que Dieu veuille vous en délivrer! »

Au détroit de Saban, ce navire se heurte contre un écueil, les ferrements du gouvernail se rompent, la coque va être brisée infailliblement, on se prépare à se jeter à la mer... Une vague enlève le vaisseau, le dégage et le porte au large...

Xavier n'avait-il pas dit : « Que Dieu vous en délivre! » Dieu l'avait entendu, le vaisseau était « délivré. »

François de Xavier visita tous les villages de l'île d'Amboine et fit planter une croix dans chacun; l'une de ces croix, plantée par le saint lui-même, acquit dans la suite une grande célébrité à l'occasion d'un

miracle que nous croyons devoir rapporter ici dans toute sa simplicité.

La sécheresse désolait le pays, quelques insulaires parlaient de recourir à leurs anciennes idoles et de leur faire des offrandes pour en obtenir la pluie désirée, lorsqu'une femme s'écrie vivement :

— Retourner à l'idole ? Eh ! que dirait le saint Père? N'avons-nous pas la croix de la rivière, et le saint Père, après l'avoir plantée, n'a-t-il pas dit : « Mes chers enfants, vous viendrez auprès de cette croix demander à notre Père qui est au ciel les choses dont vous aurez besoin, et tout ce que vous lui demanderez par les mérites de Jésus crucifié, il vous l'accordera. » Le saint Père l'a dit, et jamais il ne nous a trompés ! Avant d'aller à l'idole venez à la croix avec moi !

L'Indienne entraîne ainsi tout le village aux pieds de la croix, elle demande à Dieu de leur accorder de la pluie, puisque le saint Père a promis qu'on obtiendrait tout ce qu'on demanderait en vertu de la croix; elle le supplie de ne pas permettre qu'on revienne à l'idole qui n'est qu'un démon; et pendant qu'elle prie avec cette simplicité de foi, le ciel se voile d'épais nuages, la pluie descend doucement et tombe sans interruption aussi longtemps qu'on en a besoin pour réparer les dommages que la sécheresse a causés.

François de Xavier quitta enfin ce bon peuple qu'il comparait souvent aux premiers chrétiens, et s'em-

barqua pour Malacca, où il arriva en juillet 1547. Il y trouva les Pères Joam de Beïra, Nunhez Ribeira et Nicolas Nunhez, auxquels il avait donné l'ordre de se rendre aux Moluques, et qui attendaient qu'un navire fît voile pour cette destination. Le Père Francisco Mancias avait également reçu l'ordre de partir avec eux, mais, persuadé que sa présence était nécessaire au cap Comorin et que son supérieur ne pouvait bien juger de si loin, il se dispensa d'obéir. Xavier, appréciant autrement la sainte obéissance et la regardant comme la première vertu nécessaire à un bon religieux, n'hésita pas à retrancher de la Compagnie ce membre récalcitrant.

Deux des missionnaires qui venaient en aide à l'illustre apôtre étaient arrivés à Goa avec sept autres Pères européens dont quelques-uns étaient sur la côte de la Pêcherie. Les enfants de saint Ignace s'étaient déjà multipliés au point d'en pouvoir détacher neuf à la fois pour les Indes, et Xavier en demandait encore ; il en demandait toujours ! En attendant qu'un vaisseau fît voile pour les Moluques, il donna ses instructions aux trois Pères qu'il envoyait ; il les forma dans la mission même de Malacca à la manière d'exercer l'apostolat dans ces pays où tant de succès répondait à ses incroyables labeurs, et ce fut pour lui une véritable joie que de les garder aussi longtemps ; ils ne s'embarquèrent qu'à la fin d'août.

L'apôtre bien-aimé n'eut pas moins à faire pendant leur séjour à Malacca ; tout le monde voulait se

confesser à lui; il mandait à ses frères de Rome :

« Ne pouvant suffire à tous, je fis des mécontents, mais je leur pardonnais volontiers leur aigreur, car ce dépit prouvait leur désir de se réconcilier avec Dieu et de mieux faire à l'avenir. »

Quelle douce charité! quelle touchante indulgence!

Joam d'Eyro était venu d'Amboine avec notre saint, et, sans le lui dire, il avait accepté une somme considérable qu'un riche Portugais lui avait donnée pour fournir aux besoins du *saint Père;* mais il était difficile de cacher une chose de ce genre à celui que Dieu éclairait si bien.

Xavier, qui voulait vivre de la pauvreté évangélique dans toute sa rigueur, trouva l'action de Joam d'Eyro si coupable, qu'il jugea devoir le punir sévèrement. Il lui ordonna de se rendre dans une petite île déserte, voisine de Malacca, d'y jeûner au pain et à l'eau, et d'y passer ses journées en oraison. Il ajouta :

— Un tel acte d'avarice est une injure faite à la pauvreté évangélique; elle doit être expiée! Allez! et ne revenez pas avant que je ne vous rappelle!

Joam d'Eyro aimait le *saint Père* d'une si tendre affection, qu'il n'eut pas la pensée de résister, il n'hésita même pas; il le quitta sur le moment, fit sa provision de pain, alla se reléguer dans la solitude dési-

gnée, et y vécut conformément à l'ordre qu'il avait reçu.

Un jour, pendant son oraison, la divine Marie se montre à lui avec un visage sévère; il veut s'en approcher... elle le repousse, lui dit qu'il ne doit pas prétendre à l'honneur d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et disparaît.

D'Eyro, rappelé peu de jours après par François de Xavier, ne lui parle pas de sa vision; mais Xavier la lui raconte dans tous ses détails. D'Eyro, qui depuis longtemps avait le désir d'entrer dans la Compagnie, crut pouvoir nier la chose en cherchant à se persuader qu'elle n'était qu'un rêve et pour lui et pour Xavier; il nia donc résolûment :

— Allez! lui dit notre saint; je sais à quoi m'en tenir là-dessus. Vous manquez de sincérité et vous aimez l'argent; nous ne pouvons plus vivre ensemble; séparons-nous donc. Cependant, je veux que vous sachiez, pour votre consolation, que Dieu vous éclairera et vous accordera la faveur de vous recevoir un jour dans l'Ordre de Saint-François [1].

1. Cette prédiction s'accomplit, comme toutes celles de l'illustre Xavier. Joam d'Eyro était religieux de l'Ordre de Saint-François, et y vivait très-saintement, à l'époque où on fit les informations juridiques dans les Indes pour la canonisation du grand apôtre, informations dans lesquelles il apporta son témoignage, et donna sous serment tous les détails le concernant personnellement et que nous avons rapportés.

V

« Aux armes ! aux armes ! au secours de la place ! l'ennemi est aux portes ! Aux armes ! braves Portugais ; aux armes ! braves Indiens ! aux armes ! »

Ce cri d'alarme retentissait soudainement au milieu du silence de la nuit, dans les rues de Malacca, le 9 octobre 1547.

Chacun s'épouvante et court aux armes ; il était deux heures du matin. L'air semblait enflammé ; une lueur sinistre éclairait la ville tout entière ; des cris éloignés, joyeux et prolongés comme des cris de victoire, et multipliés par de nombreux échos, se mêlaient au bruit des décharges successives d'une formidable artillerie.

Hommes, femmes, enfants, Indiens, Portugais, toute la population est sur pied en un instant. Chacun veut savoir le danger dont il est menacé ; on court vers le port... Il est en feu ! Tous les navires en rade sont la proie des flammes, et l'incendie qui dévore ce riche moyen de défense laisse la ville en proie aux barbares qui l'attaquent ainsi traîtreusement ! Cependant elle veut se défendre de l'intérieur le plus longtemps possible, et parvient à repousser les assaillants qui montaient fièrement à l'assaut et comptaient occuper la forteresse avant le jour.

Au lever du soleil, sept pauvres pêcheurs rentrent dans la ville; ils avaient été surpris par l'ennemi, on leur avait coupé le nez et les oreilles, et on les renvoyait ainsi avec une lettre du général en chef de l'armée musulmane, adressée à don Francisco de Mello, gouverneur de Malacca.

Cette lettre mérite d'être rapportée; la voici:

« Bajaja Soora, qui ai l'honneur de porter dans « des vases d'or le riz du grand soudan Alaradin, roi « d'Achem et des terres que baignent les deux mers, « je t'ordonne d'écrire à ton roi que je suis ici malgré « lui, jetant la terreur dans sa forteresse par mon fier « rugissement, et que j'y serai tant qu'il me plaira. « J'en prends à témoin non-seulement les nations qui « l'habitent, mais tous les éléments jusqu'au ciel de « la lune, et je leur déclare, par les paroles de ma « bouche, que ton roi est sans valeur et sans renom- « mée; que ses étendards abattus ne pourront jamais « se relever sans la permission de celui qui l'a vaincu « aujourd'hui; que, par la victoire que nous avons « remportée, mon roi tient sous ses pieds la tête du « tien, qui est dès ce moment son sujet, son esclave, « et afin que tu confesses toi-même cette vérité, je te « défie au combat dans le lieu où je suis, si tu te sens « assez de courage pour oser me résister. »

Le gouverneur ne se fût nullement inquiété de cette lettre, s'il eût pu disposer de sa flotte; mais tous les vaisseaux portugais étant détruits par les brûlots en-

nemis, il ne pouvait accepter de combat sur mer; la situation était embarrassante; il fit demander au Père de Xavier de venir aider de ses avis le conseil réuni chez lui. François de Xavier venait de dire la messe à Notre-Dame du Mont; il se rend à l'invitation de don Francisco de Mello, qui lui donne lecture de la lettre de Soora, et lui demande son opinion. Xavier, qui suivant l'expression de M. Crétineau-Joly, — « avait du vieux sang d'Hidalya dans les veines » — lui répondit :

— Senhor, mon opinion est que le soudan est bien plus ennemi du christianisme que du Portugal. Pour l'honneur de la religion chrétienne, il faut accepter le combat; une telle insulte ne peut rester impunie! Si vous supportez cette injure de la part de ce roi musulman, que n'oseront pas tous les autres? Non! non! il faut accepter le défi, et prouver aux infidèles que le Créateur du ciel et de la terre est plus puissant que leur roi Alaradin.

— Mais, mon Père, comment voulez-vous que nous prenions la mer? Quels navires voulez-vous que nous montions? De huit qui étaient en rade, il ne reste plus que quatre coques de fustes brisées! et seraient-elles en état de service, que serait-ce contre une flotte si nombreuse?

— Quand les infidèles auraient un nombre de vaisseaux plus considérable encore, répondit Xavier, ne sommes-nous pas les plus forts, ayant le ciel pour nous? Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

Pouvons-nous être vaincus en combattant au nom du Seigneur Jésus?

Ces quelques paroles, le grand Xavier les avait prononcées avec un ton d'inspiration qui ne permettait pas d'hésiter sur le parti à prendre. On se rend à l'arsenal, François de Xavier conduit et encourage tout le monde; on trouve une barque, appelée *Catur*, en bon état; il la destine au combat. Il y a sept fustes hors de service, il décide qu'elles peuvent être radoubées; mais Edouardo Barretto, capitaine des armements, déclare la chose impossible :

— Les magasins du roi, dit-il, manquent en ce moment de tout ce qui est nécessaire au radoub et à l'équipement; d'ailleurs le coffre de réserve est sans argent.

Xavier s'élance vers les sept capitaines de vaisseau, membres du conseil; il les embrasse en les suppliant de se charger chacun du radoub et de l'armement d'une fuste, et, sans leur donner le temps de répondre, il assigne à chacun la sienne avec tant de vivacité dans les mouvements, tant de grâce dans son exigence et d'entraînement dans ses paroles, que tous acceptent avec empressement et mettent aussitôt à l'œuvre plus de cent ouvriers, à leurs frais, autour de chaque vaisseau. En cinq jours, ils étaient en état d'être lancés en mer. Andrea Toscano, un des marins les plus capables, prit le commandement du *Catur*. Chaque capitaine commanda le vaisseau qu'il avait fait radouber, et reçut à son bord cent quatre-

vingts soldats; don Francisco Deza reçut le commandement de la flotte.

L'héroïque Xavier demandait à partir avec l'armée navale; les habitants de Malacca s'y opposèrent vivement, se regardant comme abandonnés de Dieu, si le *saint Père* les quittait dans un moment de si grandes anxiétés pour eux. Ils se portèrent en masse chez le gouverneur pour le supplier de retenir le *saint Père ;* don Francisco de Mello leur promit de demander cette faveur à leur apôtre vénéré, s'en remettant à sa décision :

« Allons-y tous ! s'écrièrent-ils aussitôt ; allons trouver le *saint Père !* il aura pitié de nous ; il restera avec nous ; il ne pourra nous refuser ! »

Xavier, en effet, ne put résister à leurs sollicitations et à leurs larmes :

— Oui, mes bien chers frères, leur répondit-il, je demeurerai au milieu de vous pendant toute la durée de cette guerre; je prierai avec vous pour le succès de notre vaillante armée, et j'espère que Dieu, combattant pour elle, elle nous reviendra victorieuse.

Ces quelques paroles suffirent pour calmer la grande désolation du peuple.

La veille de l'embarquement, Xavier réunit à l'église les officiers et les soldats de l'armée navale :

— Je vous accompagnerai, leur dit-il, et d'esprit et de cœur. Vos familles m'ont supplié avec tant de larmes de rester au milieu d'elles pour les consoler et les soutenir pendant votre absence, que je n'ai pu

résister à leurs instances et à leur douleur; mais je vous suivrai de mes vœux. Je lèverai les mains vers le Dieu des armées, pendant que vous chargerez l'ennemi du nom chrétien. Combattez vaillamment, non pour acquérir une gloire vaine et périssable, mais une gloire solide et immortelle! Dans la chaleur du combat, portez vos regards sur le divin Sauveur crucifié dont vous soutenez la cause, et à la vue de ses adorables plaies, ne craignez ni les blessures ni la mort! vous seriez trop heureux s'il vous était donné de lui rendre vie pour vie....

— Mon Père, s'écrièrent à la fois tous ces braves guerriers, mon Père, nous jurons ici, devant Dieu et devant vous, de combattre les infidèles jusqu'à la mort! Nous jurons de donner notre sang jusqu'à la dernière goutte à la cause de Jésus-Christ!

— Ce serment me touche profondément, reprit le Père de Xavier, dont les larmes trahissaient l'émotion. Jésus-Christ l'a entendu, il l'a reçu; vous êtes désormais *la phalange de Jésus-Christ!* et je vais vous bénir en son nom.

Au même instant, ces braves guerriers fléchissent le genou, le grand apôtre appelle sur eux toutes les bénédictions célestes, puis, il entend la confession de chacun et leur donne ensuite la sainte communion.

L'armée s'embarque le lendemain avec un enthousiasme qui semble présager la victoire. On lève l'ancre..... Le vaisseau-amiral fait entendre un craque-

ment épouvantable!... il se fait une voie d'eau qui laisse à peine le temps de sauver l'équipage, et le bâtiment coule bas!... Le peuple couvrait la plage; il crie hautement contre le départ de la flotte; il demande qu'on renonce à cette expédition, il s'emporte contre le *saint Père*, malgré toute la vénération, tout l'amour qu'il lui inspire. L'équipage du vaisseau-amiral a été si près de périr, que ce peuple exaspéré par la crainte d'un nouveau malheur n'a plus conscience de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait, et il accuse d'imprudence celui dont il refusait de se séparer deux jours auparavant.

Le gouverneur fait appeler le saint Père, que l'envoyé trouve à l'autel finissant la messe; il s'approche pour lui parler; le saint apôtre lui fait signe d'attendre. Après la messe, Xavier dit à l'envoyé du gouverneur sans lui laisser le temps de parler :

— Allez dire à votre maître, de ma part, que nous ne devons pas nous laisser décourager par la perte d'un navire.

Il demeure ensuite quelque temps en action de grâces au pied de l'autel de la sainte Vierge, et on l'entend s'écrier de toute l'ardeur de son âme, avant de se retirer :

« Mon Jésus, l'amour de mon cœur! regardez-moi d'un œil favorable! considérez vos adorables plaies! souvenez-vous qu'elles nous donnent le droit de vous demander ce que nous désirons! Et vous, Vierge sainte, soyez-moi propice!

Et il se relève et court à la forteresse où le conseil l'attendait :

— Eh quoi donc ! vous perdez courage pour si peu de chose ? dit-il au gouverneur.

— Mais, mon Père, le peuple est furieux ! C'est vous qui avez engagé cette désolante affaire...

— Allons au port, senhor, tout cela va s'arranger, je vous le promets.

L'équipage qui venait d'échapper à la mort était consterné. Xavier remonte tous les courages :

— Soyez fermes dans votre résolution, leur dit-il, malgré ce malheur que Dieu n'a permis que pour éprouver votre fidélité. Il vous a sauvés du naufrage, afin que vous puissiez remplir la promesse que vous lui avez faite avec serment !

— Oui ! oui, mon Père ! nous tiendrons notre serment !

Tel est le cri unanime des soldats du vaisseau amiral, auquel tous les autres répondent avec l'enthousiasme de la veille. Cependant le gouverneur, se laissant influencer par l'opposition des habitants, persiste à déclarer la guerre impossible... Alors s'élève un cri formidable dans les rangs de l'armée ; les capitaines se chargent de porter la parole au nom des équipages, et ils annoncent au gouverneur que les soldats préfèrent la mort à l'inaction ; qu'ils ont juré solennellement à Jésus-Christ de combattre les infidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et qu'ils ne cessent de répéter :

« Nous devons tout espérer des prières et des promesses du saint Père Francisco ! »

François de Xavier, sur cette dernière parole, se lève, et du ton inspiré qui subjuguait tous les esprits, il dit au gouverneur et au conseil :

— La fuste perdue sera bientôt remplacée ; avant le coucher du soleil, il nous viendra de meilleurs vaisseaux ; je vous l'annonce de la part de Dieu !

Il y eut un moment de silence, après lequel il fut convenu qu'on remettrait la décision au lendemain. La journée fut bien longue pour tout le monde !... Le soleil était près de disparaître, lorsqu'on vint annoncer que, du clocher de Notre-Dame du Mont, on découvrait deux voiles venant du nord. Le gouverneur les envoie reconnaître par un esquif : c'étaient deux vaisseaux portugais venant de Patane, mais ne devant pas mouiller à Malacca ; ils appartenaient, l'un à Suarez Galega, et l'autre à son fils Balthasar ; chacun commandait le sien.

Le Père de Xavier était en oraison à l'église de Notre-Dame du Mont ; on vient à lui :

— Mon Père, les capitaines des vaisseaux ne veulent pas mouiller, votre prédiction ne s'accomplira pas !

Xavier monte dans l'esquif qui a reconnu les navires portugais et va les joindre. A peine les capitaines ont-ils aperçu le *saint Père,* qu'il virent de bord, viennent à lui, l'accueillent avec vénération et se mettent à sa disposition, eux, leurs navires et leurs équipages pour le service de Dieu et pour celui du roi.

Ils furent reçus au milieu des bruyantes acclamations du peuple, et le lendemain matin, 25 octobre, Xavier ayant remis à l'amiral Deza l'étendard qu'il avait béni, la flotte leva l'ancre et partit.

Nous ne suivrons pas l'armée navale, puisque François de Xavier a renoncé à l'accompagner; nous attendrons avec lui, à Malacca, la nouvelle de son triomphe ou de sa défaite.

Un mois après le départ de la flotte, on n'en avait encore que des nouvelles indirectes, toutes plus alarmantes les unes que les autres; notre saint rassurait tout le monde et promettait les plus heureux succès. Cependant, les jours se succédaient dans cette mortelle incertitude pour les familles, et ce peuple toujours prêt à tourner à tout vent, recommençait à se plaindre de Xavier; plusieurs Portugais allèrent même jusqu'à lui faire d'insultants reproches; mais l'angélique Père répondait à ces insultes par ses plus douces paroles, et ajoutait :

— Je vous répète, parce que j'en suis sûr, que la flotte reviendra triomphante.

Il se passa bien des jours encore, bien des semaines, dans l'incertitude désolante du sort de l'armée! Un jour de la fin de décembre, un dimanche, le saint apôtre prêchait dans la cathédrale, entre neuf et dix heures du matin. Il s'arrête soudain... les muscles de son beau visage semblent contractés par la souffrance, en même temps que ses yeux ouverts, et dont le regard élevé restait fixe, avaient une expres-

sion séraphique. Après quelques instants, il revient à son auditoire; mais il lui parle en termes énigmatiques, et tout ce qu'on peut comprendre c'est qu'il voit deux armées aux prises et qu'il en suit les mouvements et l'action avec une agitation qui se manifeste dans toute sa personne. Enfin, portant son céleste regard sur le crucifix placé devant lui, il s'écrie d'une voix suppliante :

« O Jésus, Dieu de mon âme! Père de miséricorde! je vous conjure humblement, par les mérites de votre sainte Passion, de ne point abandonner vos soldats ! »

Puis il baisse la tête, il s'appuie sur la chaire, demeure ainsi, comme abîmé par la douleur, pendant quelques moments, et se relevant ensuite tout radieux:

« Mes frères! Jésus-Christ a vaincu pour nous! En ce moment même, les soldats de son saint nom achèvent de mettre en déroute l'armée ennemie! Ils en ont fait un carnage effroyable! nous n'avons perdu que quatre de nos braves soldats; vendredi prochain vous en recevrez la nouvelle, et avant peu nous reverrons notre flotte. »

Le gouverneur et les principaux personnages de la ville ne doutèrent pas de la vision du *saint Père;* mais il n'en fut pas de même des femmes et des mères des marins ou des soldats. Et le doux et charitable Xavier, qui avait besoin de faire du bien à tous les cœurs comme à toutes les âmes, réunit toutes ces pauvres éplorées dans l'après-midi; il leur répéta tout ce qu'il avait dit le matin, il les consola et

les fortifia si bien, qu'elles le quittèrent persuadées.

Le vendredi suivant, le vaisseau, commandé par don Manoel Godino, apporta la nouvelle d'une brillante victoire; la flotte suivit de près.

Notre saint conduisit le peuple sur le port pour la recevoir, et, tenant son crucifix élevé, il fit chanter, pendant le débarquement, des cantiques d'actions de grâces, auxquels tous les vainqueurs mêlaient leurs voix avec allégresse. La présence du saint Père ajoutait à leur exaltation, car s'ils attribuaient la décision de la guerre à la puissance de son influence, ils en rapportaient le succès à la puissance de sa prière, et ils ne se lassaient pas de le lui dire avec les témoignages de la plus vive reconnaissance.

Tant d'éloges, tant d'applaudissements hâtèrent le départ de François de Xavier, qui d'ailleurs venait de séjourner quatre mois à Malacca. Il fit embarquer sur le vaisseau de Jorge Alvarez trois Japonais, dont nous parlerons plus tard; les trente jeunes gens qu'il avait emmenés des Moluques partirent dans le navire de Gonzalvo Fernandez; les uns et les autres étaient chaudement recommandés au recteur du collége de Goa qui les attendait. Xavier devant s'arrêter à la côte de la Pêcherie, pour y visiter ses chrétientés, partit sur un autre vaisseau faisant voile pour Cochin.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

-∞-

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS.

(Avril 1506 — Novembre 1536.)

DEUXIÈME PARTIE.

ITALIE. — PORTUGAL.

(Novembre 1536 — Avril 1541.)

TROISIÈME PARTIE.

MOZAMBIQUE. — PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE.

(Avril 1541 — Septembre 1545.)

QUATRIÈME PARTIE.

MALACCA. — LES MOLUQUES. — RETOUR A MALACCA.

(Septembre 1545 — Janvier 1548.)

Paris. — Imprimerie Bailly, Divry et Cᵉ, pl. Sorbonne, 2.

